Se vend à Nancy, chez D'ALANCOURT, Marchand-Libraire, vis-à-vis les PP. Dominicains.

504031A

A xxxiv
18/8

TRAITÉ
DES FIEVRES.

TRAITÉ
DES PEINES

55150

COMMENTAIRES

SUR LES

APHORISMES

D'HERMANN BOERHAAVE,

DE LA CONNOISSANCE ET DE LA CURE DES MALADIES,

Par M. VAN-SWIETEN;

TRADUITS EN FRANÇOIS

Par M. MOUBLET, *Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Gradué en la Faculté de Paris, Médecin à Tarascon en Provence.*

TRAITÉ DES FIEVRES,

TOME CINQUIEME.

A LYON,

Chez les FRERES PERISSE, rue Merciere.

M. DCC. LXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

COMMENTAIRES
SUR LES
APHORISMES
D'HERMANN BOERHAAVE.

De la connoiſſance & de la cure des Maladies.

DES MALADIES INTERNES.

CHAPITRE PREMIER.
SUITE DE LA CURATION DE LA DIARRHÉE FÉBRILE.

§. 722. *Les vues de curation que l'on doit ſe propoſer dans la diarrhée, ſont d'adoucir les matieres âcres qui cauſent l'irritation des inteſtins, de les évacuer par les émétiques, les purgatifs, les*

lavements, de fortifier les parties foibles & relâchées, de modérer l'impétuosité des humeurs par les narcotiques, de déterminer les humeurs morbifiques d'un autre côté par les urines ou les sueurs, & de les expulser du corps, après en avoir corrigé la source & rectifié les mouvements.

LE premier point de difficulté à éclaircir, c'est de savoir si la diarrhée en question doit être arrêtée ou non. Car on a dit ci-dessus, que le flux de ventre est utile, quand il sert à évacuer la saburre & les humeurs nuisibles qui inficient les premieres voies, tandis que d'autres fois il tend à dissiper & à perdre les bonnes humeurs. Il faut donc distinguer ces deux especes de diarrhée, laisser continuer sagement la premiere, & arrêter prudemment la seconde. On a rapporté les signes qui les différencient; " lorsqu'on s'en est bien assuré, il ne convient point de s'opposer à l'écoulement de celle qui se fait à l'avantage du corps dès son commencement..... lorsque la diarrhée dure trop longtemps, qu'elle enleve non seulement les humeurs superflues, mais encore qu'elle

» consume les bonnes humeurs & épuise » les forces, on doit se hâter d'en arrêter » les progrès par les remedes convena- » bles ». Tel est le précepte excellent que donne à ce sujet *Traillan* (*a*), qui atteste avoir vu naître dans les fievres de fâcheux accidents, & mettre le malade à deux doigts de sa perte, pour avoir voulu supprimer inconsidérément une diarrhée abondante. Les léthargies, les phrénésies, les douleurs de tête & des parotides funestes, sont dans ces circonstances les effets terribles qu'occasionne une diarrhée imprudemment arrêtée. L'observation réfléchie & constante de ces phénomenes, dans les maladies, doit servir d'instructions aux Médecins; & le détail ample de celles que nous avons donnée, doivent l'éclaircir suffisamment sur cette matiere, & lui faire connoître si le flux de ventre, manifesté dans une maladie quelconque, est utile ou pernicieux; s'il faut le laisser couler ou l'arrêter. Nous avons déja établi beaucoup de principes touchant ce sujet dans l'Histoire générale des Fievres, & nous en donnerons des connoissances plus éten-

(*a*) Lib. VIII. cap. VII. pag. 423. 424.

dues dans le Traité des Maladies Epidémiques.

La différence & la multiplicité des causes de la diarrhée, mentionnées au §. 719. démontrent clairement qu'il est impossible de décrire une méthode générale de cette maladie qui convienne à toutes ces especes, puisqu'elle doit infailliblement changer & varier selon la différence des causes qui la produisent. Nous les réduirons néanmoins aux articles suivants, contenus dans ce *Paragraphe*, afin d'en pouvoir déduire la cure spéciale de chacune d'elles.

D'adoucir les matieres âcres qui occasionnent l'irritation des intestins. Les remedes qui operent cet effet, sont ceux qui ont la propriété générale de délayer, d'émousser & d'invisquer les particules âcres, & d'amortir ainsi leur action; ou enfin ceux qui possedent la vertu particuliere & dominante, de s'opposer diamétralement à une espece d'acrimonie connue, dont ils empêchent spécifiquement l'activité. La premiere indication est parfaitement remplie par les délayants, qui rendent, par leur humectation, les parties les plus âcres incapables de nuire. (Voyez le §. 605. article 6.) Il est vrai qu'on risque d'augmenter

ſouvent la diarrhée, en inondant les inteſtins d'une quantité de boiſſons aqueuſes, mais on lave abondamment & on mitige de cette ſorte l'acrimonie des matieres qui les irritent. Par ce moyen, leur mauvaiſe impreſſion ceſſe bientôt, & on remédie enſuite au relâchement des fibres par des toniques, des fortifiants & des opiats. Dans le coleramorbus, que les malades rendent abondamment par haut & par bas, *Sydenham* ordonnoit des bouillons de jeunes poulets noyés dans une ſi grande quantité d'eau, qu'à peine y reconnoiſſoit-on le goût de la viande. A leur défaut, il ſuppléoit par tiſane quelconque adouciſſante & fort délayante, qu'il faiſoit encore ſervir en lavements (*b*), afin que les particules morbifiques & acrimonieuſes étant noyées dans une quantité extraordinaire d'eau, émouſſaſſent & perdiſſent leur pointe & leurs qualités ſtimulantes. *Hippocrate* ſemble s'être ſervi de cette méthode dans la curation des flux de ventre qu'il décrit. « A l'égard, dit-il, des diarrhées qui » ſe manifeſtent ſans fievre, & qui ne » durent que peu de temps & d'une ma-

(*b*) Sect. IV. cap. 11. pag. 217. & ſeq.

„ niere légere, on les calme ordinaire-
„ ment en délayant abondamment les
„ matieres irritantes qui les produiſent,
„ ou elles ceſſent peu à peu d'elles-mê-
„ mes (*c*) „. Dans ce cas, le ſeul & le véritable délayant, c'eſt l'eau, à laquelle on ajoute d'autres médicaments relatifs à la nature de l'acrimonie régnante. Lorſqu'une bile viſqueuſe & âcre tout enſemble, ou quand des ſucs graiſſeux & putrides qui inficient les conduits inteſtinals, & s'y trouvent collés & adhérents, ſont la cauſe de la diarrhée, on conjugue les ſavonneux avec les délayants : tels ſont le miel, le rob de ſureau, de groſeilles, &c. Ce mêlange eſt d'autant plus avantageux & néceſſaire, qu'en cette circonſtance l'eau pure ne délayeroit pas ſuffiſamment, ou n'humecteroit qu'imparfaitement l'acrimonie prédominante. Quant aux remedes capables d'émouſſer & d'inviſquer les particules morbifiques acrimonieuſes, ils ſe mêlent enſemble, & les adouciſſent au point d'en amortir entiérement l'action. D'ailleurs, en coulant dans les voies inteſtinales, leurs parois s'en imbibent &

(*c*) Prædict. Lib. II. cap. XIII. Charter. Tom. VIII. pag. 822.

s'en empreignent de façon que leur surface qui en eſt couverte & enduite, devient moins ſuſceptible d'être irritée & bleſſée par les âcretés qui gliſſent par deſſus. Pour cet objet, on joint aux aqueux & aux délayants des plantes émollientes & adouciſſantes, comme les feuilles, les fleurs & les racines de la grande conſoude, d'althéa, de mauve, de bouillon blanc, &c. l'avoine, l'orge, le millet & d'autres ſemblables. Les huiles douces, tirées par expreſſion, bues ſeules & en quantité, ou priſes en lavement, ſont d'un uſage excellent. Cependant la facilité avec laquelle les huiles ſe corrompent dans les fievres, à l'occaſion de la chaleur vive qui eſt excitée dans le corps, nous engage ſouvent de leur préférer les émulſions faites avec les ſemences ou les fruits d'une conſiſtance douce & huileuſe. Voilà ſans doute la raiſon qui a obligé *Hippocrate* à dire dans la cure de la dyſenterie, que " ſi le malade n'a point de fievre, " on doit tâcher d'émouvoir & d'exciter " inceſſamment les ſelles par des ma- " tieres huileuſes, graiſſeuſes, douces " & liquides, dans l'intention de pro- " curer des déjections abondantes, qui " évacuent toutes les humeurs morbifi-

» ques que les inteſtins contiennent (*d*) ». *Galien* recommande & vante beaucoup dans les dyſenteries ſuivies d'irritations & de douleurs, « la graiſſe de che-» vreuil ou le cérat roſat donné en la-» vement (*e*) ». On lit dans un Auteur véridique & digne de foi, que dans une dyſenterie épidémique, qui régnoit dans les armées, on employa avec ſuccès la cire blanche fondue dans du lait chaud (*f*). Les terres uſitées en Médecine ſigillées, les bols d'Arménie & autres pareils, produiſent dans ces cas les mêmes effets, pourvu qu'on les preſcrive en aſſez grande quantité.

Outre la douceur innocente, capable d'adoucir les matieres âcres, dont ces terres ſont éminemment douées, elles jouiſſent encore d'une certaine acidité naturelle & inhérente dans ſes particules adouciſſantes, laquelle raffermit les fibres relâchées ſans produire d'irritation, & s'pppoſe directement à la pu-

---

(*d*) Lib. de Affection. cap. VII. Charter. Tom. VII. pag. 627.

(*e*) Epidem. Lib. II. Comment. II. text. XVII. Charter. Tom. IX. pag. 138.

(*f*) Degner. de Dyſenter. bilioſo contag. cap. III. §. LXXXVIII. pag. 149.

tefaction qui se trouve ordinairement & en même temps manifestée. De là vient leur grand usage & l'espece de renom qu'elles se sont acquises dans la cure des diarrhées & des dysenteries. Voyez à ce sujet ce qu'on a dit au §. 88. article 5. observez pourtant que les délayants, les émollients & les huileux, qui tendent à relâcher & à affoiblir le ton des fibres & des vaisseaux, nuisent immanquablement, lorsque la diarrhée provient du relâchement & de la débilité des parois des intestins; & que, sous cette considération, ils ne peuvent réussir & devenir utiles, qu'autant que le flux de ventre dépend des matieres âcres & irritantes qu'on a intention d'adoucir & d'inviſquer.

Ces remedes en général concourent à corriger presque toute sorte d'acrimonie, & on en fait usage quand on ne peut précisément définir & discerner l'espece qui est prédominante. Mais, lorsqu'on connoît positivement celle des matieres irritantes qui séjournent dans les premieres voies, il est à propos de recourir à des remedes foncierement doués d'une vertu diamétralement opposée. Une diarrhée, par exemple, qui survient à un jeune

homme, & qui eſt accompagnée de rots acides, de déjections d'une couleur verte & d'une odeur véritablement aigre, ne vient probablement que de matieres âcres irritantes, d'un caractere acide. On doit conſéquemment ordonner les abſorbants terreux, comme la poudre d'écreviſſes, les coraux, les os calcinés de divers animaux, &c. en qui pluſieurs ont trouvé une ſi grande efficacité, qu'ils les ordonnent ſans diſtinction dans toutes les eſpeces de diarrhées. Tout remede ſalutaire, quand il eſt bien indiqué, devient contraire & funeſte lorſqu'on en abuſe. Auſſi ceux-là reſtent tout au moins ſans effet dans les diarrhées provenant d'humeurs alkalines putrides, où les acides ſont excellents & merveilleux. Afin d'avancer davantage, nous renvoyons le Lecteur aux *Commentaires* du §. 605. où l'on trouvera ſpécifiés, & le caractere divers, & le traitement relatif de chaque genre connu d'acrimonie. Il réſulte de là qu'il eſt eſſentiel de le bien découvrir; qu'une légere mépriſe, dans ces occaſions, induiroit dans de grandes fautes, puiſque la méthode curative de chaque eſpece d'acrimonie eſt fondée ſur ſa nature diverſe. Que doit-

on faire par conſéquent dans les cas où il n'eſt pas poſſible de s'aſſurer avec certitude du caractere propre des matieres âcres & morbifiques ? La raiſon dicte, & une ſaine pratique enſeigne de s'en tenir alors à l'uſage ſimple & innocent des remedes délayants & adouciſſants, qui combattent toutes les acrimonies en général.

De les évacuer par les émétiques, les purgatifs, les lavements. Effectivement, c'eſt la guériſon la plus prompte que l'on puiſſe opérer, lorſqu'on évacue, par haut & par bas, les matieres morbifiques ſtagnantes dans les premieres voies, dont l'acrimonie occaſionne la diarrhée. Car il eſt bien plus long & plus difficile de les adoucir parfaitement, ainſi que nous venons de l'expliquer, que de les chaſſer du corps de la maniere dont il s'agit ici. Au reſte, le choix de ces moyens n'eſt pas entiérement en notre diſpoſition ; c'eſt la nature qui le décide, & c'eſt le devoir du Médecin de ſuivre la route qu'elle trace. La nature, en faiſant naître la diarrhée qui procede d'une cauſe irritante, s'efforce & manifeſte véritablement ſes efforts pour évacuer ces matieres ſtimulantes & acri-

monieuſes qui l'occaſionnent. Auſſi eſt-il évident que dès qu'elles ſont expulſées par le fondement, la diarrhée ceſſe d'elle-même, & la maladie eſt terminée. D'après ces expériences journalieres, lorſque la cauſe phyſique de la diarrhée devient très-abondante, ou acquiert une tenacité conſidérable, l'art imitateur de la nature médite & tente de la chaſſer par haut ou par bas, parce que ſon croupiſſement invétéreroit & aggraveroit trop long-temps le mal. Or, en ſuivant la pente de la nature & la voie qu'elle a frayée, il ſemble, dans une diarrhée quelconque, que toutes les matieres morbifiques affluent & découlent vers le fondement, & qu'il convient de ſeconder ces efforts naturels, & de continuer cette route ouverte par le moyen des purgatifs. Cependant, les obſervations de pratique apprennent inconteſtablement que la diarrhée & la dyſenterie guériſſent quelquefois très-heureuſement à la faveur des émétiques donnés à propos. N'importe à préſent que la matiere qui ſort par le vomiſſement fût retenue dans l'eſtomac & les premiers inteſtins qu'elle irritoit continuellement, ſans deſcendre & paſſer néanmoins dans la continuité

du conduit inteſtinal, ou ſoit qu'en vomiſſant, les ſecouſſes, les efforts violents que l'on fait, & l'action ſimultanée des viſceres abdominaux, déracinent & détachent les humeurs morbifiques; ou ſoit enfin que le vomiſſement renverſe & intervertiſſe le mouvement périſtaltique des inteſtins, qui précipite & pouſſe pendant ce temps avec plus de vîteſſe vers le fondement les matieres qu'ils contiennent. Sans vouloir entrer dans une diſcuſſion particuliere de tous ces phénomenes, les obſervations que *Degner* rapporte d'une dyſenterie épidémique maligne, ſemblent autoriſer & conſtater le premier effet du vomiſſement. « C'étoit, dit-il, un bon ſigne, » lorſque les malades rendoient par le » vomiſſement ou par les ſelles indifféremment, une bile jaune, & plus » ſouvent une bile verte, en quelque » temps de la maladie qu'on fût parvenu, ſoit d'abord & ſur-tout au commencement, ſoit naturellement, ſoit » par l'action d'un remede (*g*) ». Le foyer du mal ſe trouvoit ainſi, à tous égards & tout à la fois, emporté & dé-

(*g*) De dyſenter. bilioſo-contag. cap. 1. §. XXXII. pag. 20.

truit. Les malades d'ailleurs reprenoient bien mieux leurs forces, à mesure que les matieres de la maladie avoient été plutôt évacuées. Le second effet du vomissement est fermement prouvé par les observations dont *Sydenham* parle dans la curation des fievres. Dans une fievre continue qui régnoit d'une maniere épidémique, parmi les autres symptomes accessoires & concomitants, on remarquoit un vomissement, & souvent une envie extrême de vomir, sans qu'il fût possible de l'effectuer réellement. Il falloit pour cela que le malade avalât un émétique, afin que les matieres nuisibles collées contre les parois de l'estomac & des intestins, en fussent arrachées par les efforts violents du vomissement, & sortissent ensuite tumultueusement par la bouche. Sans cela, la fievre augmentant, la diarrhée devenoit plus considérable, & souvent très-dangereuse, à cause de l'abattement des forces & de l'épuisement du corps. Comme qu'il en fût, & en quelque temps qu'elle se déclarât, malgré toute la foiblesse du malade, *Sydenham* affirme n'avoir trouvé dans ces occurrences, aucun remede égal à l'émétique. Il paroît seulement surpris que la matiere rejettée par le vo-

miſſement, ne parût " aucunement re-
" marquable, ni par ſon volume, ni
" par ſes mauvaiſes qualités (*h*) ". Il eſt vrai que le judicieux *Hippocrate* nous a laiſſé cet avertiſſement immémorial, à ſavoir, que " les matieres que le malade
" rend dans ces cas, ne doivent être
" eſtimées ni par leur volume ou par
" leur quantité, & qu'il ne faut avoir
" égard qu'au temps, à la maniere où
" elles ſont rendues, & aux bonnes diſ-
" poſitions actuelles du malade (*i*) ". Enfin, quant au troiſieme effet apparent du vomiſſement, qui conſiſte dans l'altération ou le changement de l'action vermiculaire ou périſtaltique des inteſtins, redoublée pour chaſſer par en bas les matieres morbifiques, une foule d'obſervations de pratique connivent enſemble à le vérifier. *Hippocrate* a remarqué " qu'un vomiſſement ſpontané, qui
" ſurvient à une diarrhée longue & in-
" vétérée, termine & guérit ſûrement
" cette derniere maladie (*k*) ". Cepen-

(*h*) Sect. I. cap. IV. art. II. pag. 65.
(*i*) Lib. de humor. Comment. II. text. XVII. Charter. Tom. VIII. pag. 546.
(*k*) Aphor. Sect. VI. n°. XV. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 255.

dant il paroît que cet heureux effet ne doit pas toujours être attribué au vomissement, puisqu'on lit dans un autre endroit de ses ouvrages, " le vomisse-
" ment ouvre le ventre constipé, & le
" resserre ou arrête son flux trop abon-
" dant, lorsque ses déjections sont claires
" & liquides, par conséquent il l'hu-
" mecte en premier, & le dessèche dans
" le second cas. Ainsi, lorsqu'on voudra
" arrêter vîte un flux de ventre, il n'y
" a qu'à faire vomir & rejetter par en
" haut les aliments que le malade a pris,
" avant qu'ils aient passé dans les intes-
" tins, & qu'ils les aient humectés &
" délayés, (*l*) &c. ". On lit des passages à peu près semblables dans *Celse* (*m*). Je puis véritablement affirmer qu'après avoir inutilement employé plusieurs fois des astringents variés & bien d'autres remedes pour guérir des diarrhées invétérées, j'en suis ensuite venu parfaitement à bout, en faisant prendre tous les jours pendant trois matins, un vomitif, sans qu'il y eût pourtant aucun signe

(*l*) De Victûs ratione sanorum, Lib. II. cap. x. Charter. Tom. VI. pag. 473.

(*m*) De Medicin. Lib. I. cap. III. pag. 332.

apparent de cacochymie & de matieres putrides & irritantes dans les premieres voies. Bien plus, j'ai reconnu dans bien des cas, qu'on a beau employer d'autres méthodes, elles ſont ſans fruit, & qu'il n'y a que celle-là qui puiſſe devenir utile. En conſéquence, j'ai ordonné ſouvent un jour, l'autre non, un émétique réitéré trois ou quatre fois avec beaucoup de ſuccès, & chaque ſoir un opiat ou un anodin pour calmer l'action de l'émétique.

Ces bons effets ſont la baſe de l'efficacité & de la célébrité qu'a acquiſes très-légitimement la racine d'ypécacuana, qui eſt regardée à cet égard comme un remede ſpécifique dans toutes les eſpeces de diarrhées & de dyſenteries. On ſe tromperoit néanmoins, ſi on en attribuoit la guériſon à une qualité particuliere & ſpéciale de ce médicament. Tout autre émétique feroit, toutes choſes égales, auſſi heureux; le ſeul avantage qu'il poſſede, c'eſt qu'il eſt plus doux, moins irritant que les préparations antimoniales, d'un uſage plus étendu, plus fréquent, plus propre à tous les âges, & même aux jeunes enfants.

Quelqu'heureux que puiſſent être les

émétiques dans les cas proposés, on doit préférer les purgatifs, lorsque les matieres morbifiques irritantes se trouvent ramassées plutôt dans les intestins que dans l'estomac, pourvu que le malade ne soit point molesté de nausées & d'envies de vomir. Il faut alors choisir par préférence, ceux qui réuniſſent à la vertu purgative qu'ils possedent éminemment, une qualité astringente qui leur soit évidemment connue. Les purgatifs de ce genre étant donnés à des personnes en santé, après les avoir suffisamment purgées & leur action finie, les constipent & rendent pour l'ordinaire leur ventre serré. La rhubarbe, le rhapontic, &c. rempliſſent parfaitement cet objet, & sont à cet égard, & avec juste raison, les plus usités dans la curation de la diarrhée: Les lavements tendent au même but de deux manieres: ils servent à délayer & à adoucir les matieres âcres & irritantes qui séjournent & sont arrêtées dans les gros intestins par le véhicule qu'ils fourniſſent, & purgent encore à la faveur des ingrédients purgatifs dont on les compose. Il est bon d'être instruit qu'il est constant, par des observations journalieres de pratique, que les médicaments purgatifs mis dans les lave-

ments, agiſſent & exercent leur même action tout comme ſi on les prenoit par la bouche, avec la différence qu'il leur faut alors une doſe quadruple, laquelle équivaut tant ſeulement à la doſe ſimple & ordinaire qu'on preſcrit quand on les avale. On s'en ſert principalement pour les jeunes gens faciles à émouvoir, pour ceux qui répugnent exceſſivement les potions purgatives, ou qui ſont ſujets à les vomir après les avoir avalées avec beaucoup de peine. Lorſqu'on ſe propoſe de purger dans un lavement, il faut faire attention dans les adultes, que ſa quantité n'excede point trois ou quatre onces de liqueur, & de le proportionner de cette maniere pour les jeunes enfants, afin que ſon trop grand volume diſtendant & irritant trop les inteſtins, ne ſoit la cauſe de ſa prompte excluſion par le fondement, & de l'impoſſibilité que le malade ſent à le garder ſuffiſamment. Il paroît à propos dans ces cas, de faire précéder le lavement purgatif par un lavement ſimple préparé avec l'eau & le miel, qui lave, pour ainſi dire, les gros inteſtins, les déterge; & on ſert enſuite le lavement purgatif, qu'on retient plus aiſément, & qui paſſe bien mieux, moyennant ces précau-

tions, par les veines abſorbantes qui s'abouchent dans le conduit inteſtinal.

Ces remedes n'ont pourtant lieu qu'autant qu'on peut ſe flatter d'expulſer, par leur ſecours, la matiere âcre & irritante qui eſt la cauſe de la diarrhée; & il eſt d'ailleurs néceſſaire à ce ſujet, que les viſceres du bas-ventre ſoient d'une conſtitution ferme, d'un tiſſu fort, & exempts de vice & d'altération; autrement comment pourroient-ils ſeconder l'action vive des purgatifs, & réſiſter à la violence des mouvements qu'ils excitent? Car ſuppoſons, par exemple, le viſcere du foie atteint de conſomption après une maladie chronique ou d'un abcès purulent de quelque maniere qu'il exiſte, n'eſt-il pas clair & inconteſtable que les ſecouſſes du vomiſſement, & que les efforts redoublés que l'on fait pour vomir, riſquent de déchirer & de rompre le tiſſu de ce viſcere & la vomique qu'il renferme? Delà, quelle terrible évacuation, quelle funeſte iſſue, ordinairement terminées par des défaillances & la mort! Cette dangereuſe méthode a néceſſairement les mêmes ſuites dans les inflammations des inteſtins, que l'on aggrave, & que l'on empire par des purgatifs & des vo-

mitifs trop imprudemment adminiſtrés. Et combien de fois la diarrhée & la dyſenterie dépendent abſolument d'une cauſe inflammatoire, qu'on ne doit traiter par aucun irritant ! *Sydenham*, le modele des bons Praticiens (*n*), a obſervé dans une fievre continue d'un genre particulier & d'une eſpece inflammatoire, laquelle étoit compliquée avec des petites véroles épidémiques, que la diarrhée ſe manifeſtoit durant tout le cours de la maladie, & « qu'elle » régnoit en même temps d'une maniere » épidémique ſans aucun indice appa» rent de fievre (*o*) ». Cet habile Médecin, en approfondiſſant la nature de cette épidémie, découvrit bientôt la ſource de cette diarrhée. « Elle prove» noit, dit-il, de la cauſe inflamma» toire dont les impreſſions s'étendoient » uniquement du côté des inteſtins, » dont les irritations entretenoient la » diarrhée, tandis qu'à la faveur de » cette diverſion du mal qui ſe portoit » tout entier au conduit inteſtinal, la » maſſe du ſang n'étoit point affectée,

(*n*) Sect. III. cap. III. ubi de curat. pag. 207.

(*o*) Ibid. ubi de diarrh. pag. 209.

» & le mouvement de la circulation » reſtoit ſans léſion, puiſqu'on ne dé» couvroit ſenſiblement au dehors aucun » ſigne de fievre (*p*) ». Cette découverte, par un enchaînement de connoiſſances, le conduiſit au véritable traitement qui convenoit à cette maladie: effectivement, cette eſpece de diarrhée ſe guérit radicalement à la faveur de la ſaignée, de la diete, d'un régime antiphlogiſtique, & des remedes rafraîchiſſants. Lorſqu'on voulut en entreprendre la curation par la rhubarbe & d'autres purgatifs doux & aſtringents analogues, cette maladie en apparence légere, & qui calmoit bientôt par la méthode précédente, s'irritoit & augmentoit au point de devenir mortelle. Delà, que doit-on conclure ſainement, ſi ce n'eſt qu'il eſt de la plus grande importance, avant que de ſe former un plan de la cure de la diarrhée, d'en rechercher ſoigneuſement & d'en diſcerner poſitivement la cauſe?

Remarquez toutefois que dans les occaſions où les émétiques & les purgatifs ſont évidemment indiqués & utiles, il ne faut pas ſe contenter de les donner

(*p*) Ibidem.

une seule fois, mais qu'il est essentiel d'en réitérer prudemment l'usage, jusqu'à ce que la matiere morbifique soit totalement évacuée : ainsi on ne sauroit aucunement déterminer le nombre de fois qu'on est nécessité de les renouveller. *Sydenham* marque dans la cure de la dysenterie qu'il décrit, avoir été obligé de purger ses malades un jour, l'autre non, jusqu'à trois fois (*q*).

De fortifier les parties foibles & lâches. Lorsque la diarrhée dépend de la foiblesse & du relâchement des intestins, ou peut-être après avoir évacué les matieres stimulantes qui les ont irrités, reste ensuite la débilité & la laxité des parois des intestins à retablir & à combattre. Il a déja été question, aux *Commentairss* du §. 28. des moyens & de la maniere avec lesquels on peut raffermir le tissu des parties lâches & remédier à leur foiblesse : on doit dans les maladies dont il s'agit ici, recourir par préférence aux remedes mentionnés à l'article quatrieme du *Paragraphe* cité. Un régime sec, peu de boissons aqueuses, des liqueurs pures,

(*q*) Ibid. Sect. IV. cap. III. ubi de curat. pag. 227

ſont les plus convenables & les plus utiles. *Hippocrate* recommandoit à ſes malades attaqués de diarrhée, d'uſer d'un pain recuit pour aliment, & de boire peu & de vin pur (*r*). Pour bien entrer dans ſes vues, il vaut mieux faire prendre, quand il ſe peut, les remedes toniques & fortifiants ſous une forme ſolide, afin qu'ils ſoient retenus plus long-temps dans les premieres voies; & qu'enſuite, pouſſés doucement dans tout le conduit inteſtinal, ils puiſſent s'appliquer plus intimement ſur tous les points de ſa ſurface. Parmi tous les ingrédients qu'on mêle dans les boiſſons ordinaires des malades, on fait rougir utilement un fer chaud qu'on éteint dans l'eau, ou ſeule, ou mêlée avec partie égale de lait, que l'on leur donne à boire par intervalles. D'autres ont coutume de plonger purement dans le lait une lame de fer rougie, dans le deſſein de brûler la partie caſeuſe & butyreuſe du lait, qui acquiert de cette ſorte une odeur forte & empyreumatique. On a vu, au §. 28. combien l'uſage de l'acier contribue avantageuſement à forti-

(*r*) Lib. de ſalubr. vict. ration. text. XXVII. Charter. Tom. VI. pag. 234.

fie

fier les fibres de notre corps trop relâchées & trop foibles. Les observations nombreuses des Auteurs les plus estimés nous prouvent l'efficacité de ces remedes dans la cure des diarrhées. Un homme " attaqué d'un flux de ventre invétéré, „ & qui avoit épuisé toutes ses ressources „ dans les dépenses que sa maladie lui „ avoit causées, fut consulter *Forestus*, „ qui lui ordonna de manger une „ grande quantité de nesses qui ne fus- „ sent point parvenues en maturité. Le „ malade en mangea abondamment, „ & le flux de ventre, rebelle à tous „ les remedes, s'arrêta en peu de „ jours (*f*) „. Le même Auteur rapporte que ce même remede réussit aussi parfaitement à un Marchand fort riche, qui donna à *Jean Spirinchius*, Médecin de Louvain, qui le lui avoit conseillé, trois cents écus d'or en récompense, & il ne crut pas payer trop cher l'ordonnance d'un remede qui le délivroit d'une triste diarrhée dont il ne pouvoit guérir depuis plusieurs mois. On peut servir en lavement ces sortes de

(*f*) Observat. & Curation. Medicinal. Lib. XXII Observ. I. n°. I. Tom. II. pag. 47.

médicaments (*t*), & ajouter quelquefois aux astringents dont on les compose, des remedes aromatiques qui raniment, par leur vertu tonique, les forces languissantes des fibres intestinales. On en étend encore l'usage sous diverses formes; on peut faire des fomentations avec le vin où l'on a fait bouillir des plantes fortifiantes & aromatiques, qu'on applique sur le bas-ventre, & dont on peut composer aussi des emplâtres, dont l'utilité est constatée.

Avant néanmoins de faire usage de ces remedes, il convient d'être véritablement assuré que les matieres irritantes sont entiérement expulsées des voies du corps, & qu'il ne reste plus que la foiblesse & le relâchement de l'estomac & des intestins à rétablir. Car, si le flux de ventre est arrêté par le moyen des astringents, & que les humeurs morbifiques soient emprisonnées avant que de pouvoir les chasser peu-à-peu, on occasionne souvent les accidents les plus redoutables. *Hippocrate* certifie ces as-

(*t*) Sydenham. Sect. I. cap. IV. ubi de diarrh. pag. 87.

ſertions, en diſant " que la dyſenterie, „ ayant été calmée & terminée de cette „ ſorte, fait naître le plus ſouvent des „ tumeurs ou des abcès, à moins qu'elle „ ne finiſſe par de grandes ſueurs, par „ des urines abondantes, épaiſſes & „ blanches ; qu'elle ne change en des „ fievres continues, en des intermit- „ tentes tierces, ou qu'elle ne ſe dépoſe „ ſur un teſticule, & n'excite des dou- „ leurs dans la cuiſſe ou dans la „ jambe (*u*) „. Il paroît qu'*Hippocrate*, par ce changement, n'entend point la guériſon radicale de la dyſenterie, qui conſiſte dans l'évacuation totale de la cauſe phyſique de la maladie, & qu'il ne s'agit ici que de la diverſion & de la diminution du mal dont la matiere ſe déroute dans d'autres vaiſſeaux, paſſe par d'autres voies, & ſuſcite d'autres maladies, en ſe tranſportant en d'autres endroits. Ces métaſtaſes n'ont rien moins que d'avantageux. Car *Hollier* remarque que la dyſenterie, imprudemment ſupprimée, a dégeneré quelquefois en épilepſie,

(*u*) De morbor. acutor. victu, text. LXXI. Charter. Tom. XI. pag. 162.

en pleuréſie & en des maladies cutanées ſemblables à la lepre (*x*). Et *Sydenham*, d'accord avec ces faits, obſerve qu'en s'oppoſant, par l'uſage des aſtringents, " à l'évacuation du foyer de la ma-„ ladie, ou n'ayant pas eu le ſoin de „ chaſſer entiérement toutes les ma-„ tieres morbifiques qui le forment (*y*)„, on s'expoſe ſouvent à voir naître, dans le conduit des inteſtins, des aphtes & des petits ulceres qui menacent d'une mort prompte. Tout néceſſite donc l'expulſion totale de la cauſe phyſique de la diarrhée, & nous reconnoiſſons véritablement que la ſource en eſt tarie, lorſque la maladie a duré aſſez longtemps, qu'on a adminiſtré à propos & ſuffiſamment les émétiques & les purgatifs compétents, que les tranchées & les douleurs du ventre ſont appaiſées, & que les déjections ont pris une conſiſtance meilleure. C'eſt une vérité ſolidement établie, " que le change-„ ment des matieres excrémentitielles „ dans les diarrhées, eſt toujours un „ ſigne de guériſon, à moins qu'elles

(*x*) Comment. in Coac. Hippoc. pag. 876.
(*y*) Sect. IV. cap. III. pag. 222.

„ n'acquierent des qualités plus per-„ verſes (z) „. Enfin admettons pour principe général que les remedes aſtringents ne conviennent nullement & nuiſent certainement, tant que les déjections paroiſſent fétides, noires, livides, érugineuſes, purulentes, ichoreuſes, bilieuſes, jaunâtres & d'un caractere vicié, & qu'il n'eſt permis de s'en ſervir avec quelqu'apparence de ſuccès, que lorſqu'elles reprennent leurs qualités naturelles. Les fortifiants & les aſtringents réuſſiſſent principalement quand les malades rendent les aliments preſque ſans changement, à cauſe de la foibleſſe & de la laxité permanente des inteſtins.

De modérer l'impétuoſité des humeurs par les narcotiques. *Sydenham* en a aſſez conſtaté l'efficacité dans ſes ouvrages; & nous avons déja nous-mêmes démontré, dans les *Commentaires* du §. 610. que leur uſage ſert utilement à modérer l'impétuoſité du mouvement fébrile. De plus, il eſt certain, par des obſervations journalieres, que les narcotiques reſſerrent & conſtipent forte-

(z) Hippocrat. Aphoriſm. Sect. II. n°. XIV. Chatter. Tom. IX. Part. II. pag. 52.

ment le ventre. La méthode ordinaire de *Sydenham*, dans la cure des diarrhées & des dyſenteries, conſiſtoit à donner, immédiatement après l'action des purgatifs, une doſe de ſon laudanum liquide (*a*). Quand le mal exigeoit de purger un jour, l'autre non, il faiſoit prendre, matin & ſoir, les jours intermédiaires, des narcotiques, afin de mitiger davantage la violence des accidents, & de ſe ménager les moyens d'évacuer la ſaburre des premieres voies, ſans exciter de fougue dans le ſang. Ses attentions à ce ſujet n'étoient jamais bornées : toutes les fois que le mal, plus opiniâtre ou plus fort, ne cédoit point à trois purgations, il preſcrivoit chaque jour, le matin & le ſoir, un narcotique convenable, juſqu'à une parfaite convaleſcence ; quelquefois il l'a fait réitérer *de huit en huit heures* (*b*), & à une doſe un peu forte, afin de vaincre plus facilement la réſiſtance de la maladie. Cependant, dans les maladies de long cours, après avoir donné ce remede ſans interruption tous

(*a*) Sect. IV. cap. III. ubi de curat. pag. 227.

(*b*) Ibid. pag. 228.

les jours pendant plusieurs semaines, il avoue & certifie « n'en avoir pas re- » connu le plus petit inconvénient, pas » le moindre mauvais effet, malgré la » continuité, la fréquence & la quan- » tité du narcotique. » *Bontius*, qui pratiquoit la Médecine aux Indes Orientales, dans le traitement d'une dysenterie maligne & presque épidémique en ce pays, que les remedes laxatifs les plus légers irritoient excessivement; &, après avoir causé des douleurs terribles, faisoient souvent prendre une issue mortelle, ne découvrit jamais rien d'un usage plus sûr, plus prompt, plus salutaire, que l'extrait de safran, dans lequel entroit une grande quantité d'opium bien choisi & épuré (*c*). En sorte qu'il estima tellement, & fit dans la suite tant de cas de ce remede, qu'il le regarda à juste titre, comme le véritable antidote de cette funeste & souvent de cette contagieuse maladie. Aussi il y recouroit depuis ce temps sans balancer, comme « à un spécifique » assuré (*d*) », soit dans la dysenterie,

(*c*) Histor. natur. & medic. Indiæ Orient. Lib. II. cap. III. pag. 19.

(*d*) Bont. Histor. natur. & Medic. Ind. Orient. Lib. II. cap. IV. pag. 20.

soit dans le flux de ventre, qu'il appelle hépatique, lequel, sans procurer de vives douleurs, consiste dans l'éjection du sang pur par le fondement. *Sydenham* avertit que dans le temps que régna une dysenterie épidémique (*e*), « quoique » les évacuations par les vomitifs & les » purgatifs parussent fort nécessaires & » presque indispensables avant que d'en » venir à l'usage du laudanum, cepen- » dant, soit que la constitution de l'air » variât ensuite le genre de la maladie, » il éprouva qu'il pouvoit se passer des » remedes évacuants, que le traitement » de la diarrhée devenoit avec eux plus » pénible & plus long, & que la cure » en fut plus complete & plus prompte » en ne se servant que du laudanum (*f*)».

On éprouve souvent que l'opium & les autres préparations magistrales, dans lesquelles il entre, étant dissoutes dans le lait & prises en lavement, calment & arrêtent presque toutes sortes de flux de ventre (*g*). Les intestins s'imbibent & s'impregnent des qualités &

(*e*) Sect. IV. cap. III. in fine, pag. 235.
(*f*) Ibidem. pag. 229.
(*g*) Epidem. Lib. VI. Comment. II. text. 1. Charter. Tom. IX. pag. 433.

des substances narcotiques, & ordinairement les douleurs & les tranchées cessent sur le champ. En donnant de pareils lavements composés d'une once de thériaque dans trois ou quatre onces de lait, à des phtisiques attaqués de diarrhée, qu'aucun autre remede ne peut adoucir ni calmer, on vient à bout d'appaiser leurs douleurs, & d'arrêter leur flux de ventre pendant plusieurs heures; & en réitérant leur usage, on retarde leur mort, qu'ils ne peuvent à la fin malheureusement éloigner plus longtemps.

A déterminer les humeurs morbifiques d'un autre côté par les sueurs. Hippocrate, dont nous avons rapporté la même citation au §. 586. article 2. a dit " qu'une " abondante transpiration par la peau, " produit la constipation du ventre(*h*)". Effectivement, il reste paresseux & serré aux gens robustes & en santé qui transpirent beaucoup. Lorsque les pores cutanés sont ouverts, il y passe une quantité d'humeurs, qui, la transpiration manquant, dérivent vers d'autres couloirs, & sortent par les selles ou par

(*h*) Sect. III. cap. 111. ubi de diarr. pag. 209.

les urines. Dans les fievres, dès que la quantité & l'impétuosité des liqueurs les portent vers les intestins, ou, pour suivre l'idée de *Sydenham*, quand l'action des humeurs inflammatoires s'exerce sur les intestins & y provoque leur évacuation (*i*), il est souvent utile de les faire dériver vers d'autres endroits du corps, & sur-tout à la peau. Ainsi durant une diarrhée opiniâtre & invétérée, où les intestins lâches & affoiblis ont perdu leur ton & leur ressort, il est ordinaire qu'il s'y jette une plus grande quantité d'humeurs qu'il ne doit y en avoir naturellement; alors, en les déterminant en d'autres endroits, les vaisseaux affoiblis des intestins s'en trouvant déchargés, deviendront peu à peu susceptibles de se raffermir & de recouvrer leur contractilité. On a rapporté dans une autre occasion, (voyez les *Commentaires* du §. 659.) que *les vomissements & les diarrhées qui se déclaroient dès le commencement* dans les gens attaqués de la peste, calmoient & se dissipoient tout de suite par les sueurs copieuses que le poids seul des couvertures excitoit. En nous conformant au style figuré de *Sy-*

(*i*) Ibid. Sect. II. cap. II. pag. 153.

denham, nous pouvons dire qu'en ces cas les rayons de la matiere morbifique réfléchis en dedans vers l'eſtomac & les inteſtins, ſouffroient une réfraction, & étoient renvoyés vers l'habitude & la circonférence du corps. Cet excellent Auteur obſerve judicieuſement, que « la premiere année que ces dyſenteries » épidémiques ſe développerent, elles » parurent d'un caractere plus ſubtil & » plus malin..... c'eſt pourquoi les » matieres morbifiques obéiſſoient plus » difficilement à l'action des remedes » purgatifs (*k*) ». Pour obvier à cet embarras, après avoir fait précéder une ſaignée en ceux qui étoient à la vigueur de l'âge, il faiſoit prendre abondamment du petit-lait ſans mêlange à ſes malades, duquel il faiſoit encore la baſe de leur lavement : il parvenoit par ces moyens à délayer & à adoucir les matieres âcres & ſtimulantes qui ſéjournoient dans le conduit inteſtinal ; & « ordinairement après le quatrieme la- » vement, les tranchées calmoient, & » les déjections ſanglantes finiſſoient

(*k*) Ibid. Sect. IV. cap. III. ubi de curat. pag. 231.

„ sans retour (*l*) ; le reste du traitement consistoit à laisser le malade dans le lit, où, " par la bonne disposition „ du corps, les sueurs ne tardoient pas „ à se manifester, lesquelles il conseille „ d'entretenir pendant vingt-quatre „ heures, sans néanmoins les provo- „ quer (*m*) ". Ces sueurs douces & copieuses dissipoient immanquablement les humeurs morbifiques, qui, en prenant leur route vers les intestins, occasionnoient la diarrhée. Si elles étoient interrompues & insuffisantes, en se levant trop tôt du lit, les malades étoient sujets à des rechûtes, & " il falloit de- „ rechef recommencer les préliminaires „ de la curation (*n*) ". Prenez garde du moins que nous entendons ici parler des sueurs parfaites, que les forces entieres des malades soutiennent sans peine, que les fonctions naturelles, supérieures à la malignité de la maladie, provoquent avec avantage, & qui tendent réellement à chasser du corps les

(*l*) Ibid. pag. 232.
(*m*) Sydenham. Sect. IV. cap. III. pag. 232.
(*n*) Ibidem.

humeurs irritantes & morbifiques, & à détourner leur cours & leur impétuosité des inteſtins ; car les ſueurs excitées par l'affaiſſement du corps & la proſtration des forces organiques, ſont ordinairement mortelles. « Toute diarrhée qui » dure depuis long-temps, (κοιλίη » μακρὴ) en qui il ſurvient des vo» miſſements bilieux, des dégoûts, des » ſueurs copieuſes, ſuivies de grandes » foibleſſes, tend à une mort immi» nente (*o*) ; & encore « un froid ſubit » qui ſuccede à des ſueurs dans le cours » d'un flux de ventre liquide & invé» téré, eſt reconnu pour un très-mau» vais ſigne (*p*) ».

Par les urines. Il eſt certain & viſible qu'une diarrhée abondante & longue diminue toutes les autres excrétions. *Hippocrate* nous prévient, ainſi que nous l'avons remarqué plus haut au §. 719. que dans le cours de la lienterie, les boiſſons que le malade prend, ne parviennent point à la veſſie, & qu'en conſéquence on ne rend preſque pas d'urines. *Degnier* obſerve également dans la deſ-

(*o*) Coac. Prænot. n°. DCXXXVIII. Charter. Tom. VIII. pag. 890.

(*p*) Ibid. n°. DCXLVII.

cription de la dyſenterie épidémique, qu'elles furent ordinairement ſupprimées, « de ſorte que le malade en faiſoit à peine une goutte dans l'eſpace » de ſix, de huit, de dix & de quatorze » jours (*q*) ». Auſſi *Hippocrate*, éminemment verſé dans la ſcience des pronoſtics, annonce le rétabliſſement des urines comme un ſigne plauſible de guériſon de la lienterie. « On reconnoît, » dit-il, que cette maladie eſt guérie, » lorſque les urines recommencent à » couler dans une quantité proportionnelle à la boiſſon que l'on prend, que » le corps du malade ſe fortifie par les » aliments, & que ſon viſage reprend » de meilleures couleurs (*r*) ». Certainement on ne ſauroit diſconvenir en ce cas, que le flux convenable des urines ne ſoit un bon ſigne, puiſqu'il dénote que les inteſtins ſont devenus capables de retenir plus long-temps les aliments, que les matieres liquides qu'ils contiennent ſont abſorbées par les orifices des veines, qu'elles paſſent dans

(*q*) Hiſtor. Dyſenter. colico-bilioſ. cap. I. §. 29. pag. 17.

(*r*) Prædiction. Lib. II. cap. XIII. Charter. Tom. VIII. pag. 822.

le ſang, parcourent avec liberté le cercle des vaiſſeaux, & ſe filtrent naturellement dans les reins. Les urines d'ailleurs entraînent avec elles & ſéparent du corps une quantité de molécules humorales, qui étant retenues dans les vaiſſeaux, auroient acquis un caractere vicié & nuiſible, & dont l'acrimonie portée aux inteſtins, auroit probablement fait naître des irritations, entretenu & excité la diarrhée. *Hippocrate*, dont les expreſſions laconiques & pleines d'énergie, renferment un ſens profond, a peut-être eu la même idée, quand il dit, " dans les douleurs des hypocondres accompagnées de bruit & de grouillement, celle qui arrive dans les fievres à la région lombaire, relâche ordinairement le ventre, à moins qu'il ne ſe diſſipe enſuite des vents, ou qu'il ne ſe faſſe un écoulement abondant d'urine (*f*) " ; & dans un autre endroit, " lorſqu'au commencement des maladies il ſurvient un flux de ventre, les urines diminuent conſidérablement ; & à meſure que la diarrhée calme & s'arrête, les

(*f*) Coac. Prænot. n°. ccxcii. Charter. Tom. VIII. pag. 868.

» urines deviennent plus ténues & plus » claires, il se fait quelques abcès aux » articles (*t*) ». Le premier précepte d'*Hippocrate* regarde la diversion & l'écoulement par les urines, de l'humeur morbifique qui auroit servi de matiere à la diarrhée, & le second enseigne que les urines augmentent dès que le ventre se resserre, ou que la diarrhée a cessé; & enfin il avertit que, les urines restant ténues & gardant leur crudité, ne charriant point par conséquent & n'emportant pas la matiere fonciere de la maladie, elle passe ailleurs par une métastase, & se dépose sur les articles.

La déviation des humeurs par les sueurs ou par les urines, est ordinairement salutaire, parce que les matieres morbifiques & nuisibles s'écoulent & se dissipent par ces voies excrétoires. On doit estimer d'autant plus que les humeurs prennent cette heureuse détermination, lorsqu'elles se déroutent des conduits qu'elles affectoient auparavant, qu'il arrive souvent dans les diarrhées & les dysenteries supprimées, soit naturellement, soit par le moyen des reme-

(*t*) Ibid. nº. DCXIX. pag. 889.

des astringents, mal à propos & trop tôt administrés, que les matieres morbifiques, prenant cette pente, ne font que changer de siege, & produisent de nouvelles maladies aux lieux où elles se transportent & se déposent. On ne doit pas par conséquent être surpris que *Sydenham* ait observé que la cessation subite d'une diarrhée fasse naître de petits ulceres d'un caractere malin, & produise, d'après le témoignage & l'expérience d'autres Auteurs très-véridiques, l'épilepsie & d'autres maladies funestes, ainsi qu'on l'a déja dit ci-dessus dans ce même *Paragraphe*. L'Aphorisme suivant d'*Hippocrate* convient parfaitement à ce sujet : « la surdité arrête les diarrhées » bilieuses, & les flux de ventre bilieux » calment & diminuent la surdité (*u*) ».

Et de les expulser du corps. En supposant que la matiere morbifique croupisse dans les intestins, la raison dicte de l'en chasser par les remedes émétiques, les purgatifs & les lavements. Lorsque, par une métastase subite, elle quitte une partie du corps pour se jetter

(*u*) Ibid. n°. DCXXVII. confer. Aphor. Sect. IV. no. XXVIII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 150.

ſur les inteſtins, on peut tenter de lui faire prendre une autre route, & de l'expulſer par les ſueurs ou les urines, ſuivant la voie où elle incline le plus, & qui lui paroît davantage analogue. Cette méthode a ſouvent réuſſi, ainſi qu'on vient de l'expliquer. Cependant, pour épurer parfaitement la maſſe du ſang, & chaſſer entiérement des vaiſſeaux & des divers conduits du corps, la matiere morbifique, il faut quelquefois un long eſpace de temps, qui, ſans rien précipiter, en opere les préparations requiſes. *Sydenham* obſerve à ce ſujet, que « les dyſenteries qui durent long-» temps, affectent de haut en bas tous » les inteſtins, chacun à leur tour, juſ-» qu'à ce qu'elles atteignent le rectum, » qui eſt le dernier; que toute la vio-» lence du mal tombe deſſus, & y ex-» cite un teneſme continuel & une ſorte » envie d'aller ſans relâche à la ſelle: les » déjections fréquentes que les malades » rendent, ſe bornent, malgré tous » leurs efforts, à quelques petites ma-» tieres muqueuſes & ſanglantes (*x*) ». Il avertit au reſte qu'en ce cas aucune des méthodes curatives énoncées ne

(*x*) Sect. IV. cap. III. pag. 234.

profite, & que tous les médicaments topiques qu'on applique dans l'inteſtin rectum, de quelle conſiſtance & de quelle vertu qu'ils puiſſent être, nuiſent immanquablement. Son opinion conſiſte à conjecturer qu'alors ce fâcheux teneſme ne provient nullement d'ulceres de l'inteſtin rectum, & qu'il dépend plutôt du cours de la matiere morbifique, qui, après avoir atteint ſucceſſivement les autres inteſtins, exerce proportionnellement la même action, & fait ſentir tour à tour ſa malignité ſur le rectum. Cet Auteur conſeille de ſupporter l'irruption de ce mal avec patience, & d'attendre que les forces du corps ſoient rétablies à la faveur d'un régime reſtaurant, & de quelques remedes cordiaux placés avec prudence; car, dès que la vigueur des fonctions vitales aura ſenſiblement augmenté, ce triſte accident achevera ſon cours & finira de lui-même.

Après en avoir corrigé la ſource & rectifié les mouvements. C'eſt là préalablement l'indication la plus preſſante à remplir, lorſqu'on a découvert que les humeurs viciées qui irritent les inteſtins, émanent de la cacochymie générale du ſang, ou qu'il y a un foyer de ma-

tieres inficiées, ramaſſées dans une partie du corps, d'où elles découlent & dérivent vers les inteſtins. Ces exemples ne ſont pas rares. Une affection ſcorbutique, parvenue à un haut degré de dépravation, (voyez l'article 4. du §. 1151.) produit des diarrhées & des dyſenteries dont on ne doit pas même tenter la curation particuliere; & inutilement l'entreprendroit-on, qu'on n'ait auparavant ôté ou corrigé l'état de perverſité ou de cacochymie des humeurs animales, qui eſt directement la ſource & l'origine de ces maladies. Nous fortifierons ces exemples par la remarque ſuivante de *Sydenham*. « Il arrive quelquefois, quoique très-rarement, » qu'une dyſenterie qui n'a pas été bien » guérie au commencement, renouvelle » ſes effets par intervalles pendant quelques années. Elle ſemble, pour ainſi » dire, germer dans le corps, pulluler dans le ſang, dont elle inficie & » attaque toute la maſſe, & y produit » comme une diatheſe dyſenterique. » Des humeurs âcres & chaudes dérivent inceſſamment dans les inteſtins, » y entretiennent les mêmes léſions, » quoique le malade ſemble jouir d'une » médiocre ſanté, & chaque viſcere

» concourir ſans aucune altération aux » fonctions de l'économie animale (*y*) ».

Une femme, ſe trouvant dans cette même ſituation, eut recours vainement à toutes ſortes de remedes, dont l'inefficacité l'obligea de ſe borner par intervalles, & enſuite de loin en loin, à des ſaignées qu'on réitéroit ſelon le beſoin, pour adoucir & pallier une maladie ſi rebelle. Ce remede ſuffiſoit pour combattre l'état phlogiſtique & inflammatoire que faiſoit de temps en temps renaître la cacochymie univerſelle du ſang. Cet état paroiſſoit démontré par la reſſemblance qu'on reconnoiſſoit du ſang qu'on lui tiroit, avec celui des pleurétiques, & par le ſoulagement remarquable que chaque ſaignée procuroit. On a beau ſouvent reconnoître d'où le mal procede, il n'eſt pas moins difficile, & peut-être impoſſible, d'y remédier. Lorſqu'un abcès, ſubſiſtant dans le foie, laiſſe continuellement écouler le pus ou la ſanie qu'il contient, dont l'effuſion, dans le canal des inteſtins, occaſionne une diarrhée ou une dyſenterie invétérée, comment pouvoir tarir la ſource de cette liqueur

(*y*) Ibid. pag. 235.

purulente ou ſanieuſe ; ou quels moyens praticables s'offrent pour la corriger ? Combien d'autres maladies éludent tous les efforts & l'efficacité des meilleurs remedes ! Des ſquirres formés dans les membranes mêmes des inteſtins, & dégénérés en cancer, diſtillent & laiſſent couler ſans interruption une liqueur âcre & virulente, qui ronge & corrode tout le conduit des inteſtins, ſont ſans eſpoir de guériſon. Quand on réfléchira qu'un habile Médecin, en examinant les déjections infectes d'un dyſentérique moribond, & en reſpirant cette odeur puante, en fut ſi vivement & ſi malignement affecté, qu'il fut atteint tout de ſuite de la même maladie ; (fait conſtant que j'ai vu arriver à un Praticien célebre) de plus, ſi quelques perſonnes ont contracté cette maladie pour s'être ſervi des linges leſſivés qui avoient été ſalis & empreints des déjections malignes & contagieuſes des dyſentériques (z), que ne peut-il point arriver, à plus forte raiſon, tandis que le foyer du mal réſide & eſt concentré dans l'intérieur du corps, qu'il répand & com-

(z) Degner. Hiſtor. Dyſenter. colico-bilioſ. cap. 1. §. 41. pag. 32.

munique de toute part ſes miaſmes virulents ? Concluons, avec certitude, qu'on ne peut ſe flatter de guériſon, tant qu'il n'eſt pas poſſible de corriger la ſource du mal, ſoit que ſa malignité paroiſſe indomptable, ſoit que ſon ſiege devienne inacceſſible & impénétrable. L'objet de la Médecine eſt infini ; mais l'art a ſes limites, & il n'y a pas moins de ſcience & d'habileté de la part du Médecin, à reconnoître qu'une maladie eſt incurable, qu'à guérir celle qui eſt ſuſceptible d'une curation difficile.

CHAPITRE SECOND.

Des Exanthemes Fébriles.

§. 723. *La matiere qui forme les puſtules inflammatoires eſt ordinairement une humeur morbifique, qui, ne pouvant point circuler au travers des petits vaiſſeaux de la peau, y décide des arrêts & des ſtagnations ; elles ſont occaſionnées par les forces vitales de la circulation, des ſecrétions & des excrétions. De ces différentes cauſes proviennent diverſes eſpeces de puſtules, dont les principales ont donné leur dé-*

nomination aux fievres éryſipélateuſes, ſcarlatines, pétéchiales rouges, pétéchiales pourprées, rubioliques, varioliques.

LEs exanthemes ἐξανθήματα ou efflorescences dérivent de ἀπὸ τοῦ ἐξανθεῖν, qui ſignifie *fleurir, croître, apparoître, ſortir dehors*, « & qu'on » entend à l'égard des humeurs ani- » males qui ſe déchaînent de l'intérieur » du corps, & dont l'éruption pullule » ſur la peau, fait naître des puſtules, » des inégalités & de petites tumeurs (*a*) ». *Celſe* adopte le nom de puſtules, & avertit qu'il y en a de pluſieurs ſortes. « Car quelquefois on s'ap- » perçoit que ces petites éminences ſont » parſemées ſur toute la ſurface du corps » ou ſur une ſeule partie ; elles reſſem- » blent à ces puſtules ou à ces boutons » que l'urtication ou la ſueur occaſion- » nent ; & c'eſt-là ce que les Grecs » ont appellé exanthemes ἐξανθήματα. » Ces boutons ont ſouvent une rougeur » apparente, & ne changent point, d'au- » tres fois la couleur de la peau (*b*) », &c.

(*a*) Fœſii Oeconomia Hippocrat. in voce ἐξανθεῖν.

(*b*) De Medicin. Lib. V. cap. XXVIII. nº. XV. pag. 336.

On a conſervé la même dénomination à toutes ces eſpeces d'efflorescences cutanées, ſoit qu'elles s'élevent au deſſus de la peau, ſoit qu'elles exiſtent ſans aucune tuméfaction : cependant, il ſemble plus à propos, pour les différencier, d'appeller les premieres, puſtules, proprement dites, ou encore mieux, boutons ; & les ſecondes, taches tant ſeulement, puiſqu'elles ne forment point d'éminence, ni point d'inégalité ſur la peau. *Hippocrate* néanmoins les a confondues également ſous le nom d'exanthemes ἐξανθήματα. Dans la deſcription de la maladie de *Silenus*, il dit que « le huitieme jour il ſe répandit ſur » ſon corps une ſueur froide, conjointement avec laquelle ſe développerent » des exanthemes rouges, ronds & petits, ſemblables à des lentilles, qui » ne s'abſcéderent point (*c*) » : il parle dans un autre endroit, « d'exanthemes » plus larges & plus étendus, qui n'excitoient aucune demangeaiſon (*d*) » ; & *Galien*, aux commentaires de cet

(*c*) Epidem. Lib. I. Comment. III. text. 11. Ægrot. 11. Charter. Tom. XI. pag. 101.

(*d*) Ibid. Lib. VI. Comment. II. text. XXXIII. pag. 415. Confer. Aphoriſm. Sect. VI. nº. IX. Ibid. Part. II. pag. 253.

Aphorisme, admet cette distinction, & remarque très-bien cette différence entr'eux (*e*).

Or, puisque les exanthemes paroissent sur la surface du corps, il est clair que leur siege existe dans les vaisseaux de la peau, & que ce qui les forme ne peut être vraisemblablement que des humeurs imméables, perverties ou déroutées, qui, ne pouvant point les traverser, s'y arrêtent & les obstruent. Ces désordres proviennent immanquablement de l'épaississement des liqueurs, de la constriction des petits vaisseaux de la peau, ou de la stagnation des molécules humorales qui ont passé par erreur de lieu dans les orifices dilatés des vaisseaux d'une série subalterne & inférieure à ceux où elles doivent circuler. Dans les phtisiques épuisés par des sueurs nocturnes abondantes, qui dissipent la partie fluide du sang, il se forme sur l'habitude du corps des arrêts de liqueurs dans les petits vaisseaux, & il paroît une infinité de boutons suivis d'une grande demangeaison, qui dépendent essentiellement de l'épaississement du sang. Quant à la constriction des vaisseaux, qu'elle soit

(*e*) Ibidem.

produite par des matieres âcres qui dérivent vers la peau, ou d'une action ſtimulante, qui irritent & reſſerrent les parois des vaiſſeaux cutanés, le même accident ſe reproduira également. Les perſonnes en ſanté qui, durant les vives chaleurs de l'été, eſſuient, après des travaux fatigants, des ſueurs d'un goût comme ſale & d'une puanteur inſigne, ſont ſujets à avoir la peau couverte de pareils exanthemes, qui leur font ſouffrir une demangeaiſon incommode. L'application extérieure de matieres âcres ſur une partie quelconque de l'habitude du corps les fait naître fréquemment, ſur-tout quand elles ſont mêlées avec d'autres matieres graiſſeuſes. Voilà comment une cauſe externe, qui ne tire point ſon origine du corps humain, produit l'apparition des boutons répandus ſur la ſuperficie de la peau, en agiſſant directement ſur elle. Ces explications ne contrediſent point au reſte les principes que nous venons d'établir : quoiqu'il ſoit évident que les exanthemes proviennent le plus ſouvent de l'arrêt des humeurs qui ne peuvent circuler dans les petits vaiſſeaux de la peau, on pourroit penſer que leur conſtriction, dans la derniere ſuppoſition

alléguée, exclut absolument cette cause physique ; néanmoins, en y réfléchissant mûrement, qui ne comprend que, tant que les vaisseaux cutanés sont resserrés, & que leur diametre est rétreci par l'application extérieure de matieres stimulantes, la circulation des liqueurs ne sauroit y être libre & parfaite, & que, si elle n'y est point interceptée, elle s'y trouve du moins nécessairement gênée. Cette cause, envisagée ici d'une maniere générale, paroît plus fréquente qu'on ne pense. Combien de fois les variations de l'atmosphere, les corpuscules de différente sorte dont l'air ambiant est surchargé, excitent à notre insu ces effets en nous! Dans le temps que l'ingénieux *Reaumur* faisoit ses recherches sur les chenilles, & qu'il observoit entre ses doigts le tissu dont elles composent leurs nids, il fut réellement surpris de se sentir les mains, & sur-tout l'entre-deux des doigts, atteints d'une demangeaison vive ; puis le visage & ses paupieres principalement s'enflammerent & parurent enflés ; le gonflement des yeux dura quatre jours entiers : il eut beau se laver constamment les mains avec de l'eau, de l'huile, de l'eau-de-vie, rien n'étoit capable d'en dissiper l'en-

flure & d'en calmer la demangeaiſon. Il découvrit enſuite qu'une infinité, comme de brins de cheveux, provenant des dépouilles de ces inſectes, lorſqu'ils s'étoient changés en chryſalides & en papillons, ſe trouvoient figée dans les pores de la peau, & capables de roideur & de réſiſtance, ſemblables à des petites pointes & à des petites épines, ils piquoient & irritoient vivement la peau (*f*). Il ne falloit pas même leur application immédiate ſur la peau pour produire ces effets, il ſuffiſoit de détacher & de remuer en l'air avec un bâton les dépouilles des chenilles : il vit diſtinctement, en agitant dans l'air les nids de ces inſectes, voltiger, à travers les rayons du ſoleil, un nombre inconcevable de ces corpuſcules, qu'il reconnut appartenir aux dépouilles qu'ils avoient quittées. Ce ſeul phénomene nous apprend que toutes les matieres ſimilaires, d'un genre ſemblable & d'un caractere ſtimulant, peuvent auſſi exercer leur irritation ſans être expreſſément appliquées ſur la peau. Leurs qualités & leur conſiſtance légeres prouvent que,

(*f*) Mémoires pour l'Hiſtoire des Inſectes Tom. II. Mém. IV. pag. 191.

dans beaucoup d'occurrences, elles peuvent être emportées par les vents dans des endroits éloignés, & y procurer des effets dont on ignore, & dont il est très-difficile de discerner la cause. Après avoir enduré pendant quelque temps cette demangeaison désagréable, l'enflure & la chaleur qui l'accompagnoient, M. de *Reaumur* ne trouva rien de si efficace que de frotter les parties souffrantes avec les feuilles de pénil. Cet accident peut servir d'indice pour d'autres cas, & il est probable & certain qu'il flotte & circule souvent dans l'air des atomes imperceptibles, capables de produire des accidents pareils. *Hippocrate*, dont tous les passages renferment une instruction utile, & dont il ne s'agit, pour en profiter, que d'en découvrir la juste application, remarque « qu'après des pluies abondantes, dont » les nuages venoient principalement du » midi, & dans un temps fort chaud, » il naissoit sous la peau une quantité » de petits boutons, qui excitoient en » s'élevant un grand feu, & étoient ac» compagnés d'une grande demangeai» son; ils s'entr'ouvroient ensuite, & la » peau sembloit atteinte d'une chaleur

„ brûlante (*g*) „. La différente complexion des personnes, la délicatesse de la peau, rendent plutôt sujets les uns que les autres à ces tristes accidents. Les quatre femmes qui aidoient M. de *Reaumur* dans ses savantes observations sur les nids de chenilles, eurent le col tout couvert de boutons. J'ai remarqué plusieurs fois que des jeunes filles & des hommes même, d'une constitution délicate, ont été attaqués sur le champ de petits boutons sur la peau des mains & du visage, suivi de beaucoup de demangeaison, pour s'être exposés, en se levant du lit le matin, pendant peu de temps, à l'air, après avoir ouvert la fenêtre de leur chambre. Or, d'où provenoient ces boutons? Est-ce de la transpiration interceptée dans ces parties par le froid du matin, capable d'irriter & de resserrer les vaisseaux de la peau? Ou mieux, n'est-ce pas de l'action des atomes & des corpuscules stimulants qui circulent dans l'air, & que la chaleur du jour & les variations de l'atmosphere répandent çà & là?

Nous pouvons encore affirmer, d'après des faits constants & connus, qu'il

(*g*) Epidem. Lib. II. Sect. I. text. I. Charter. Tom. IX. pag. 118.

y a des matieres qui, séjournant dans l'estomac & arrêtées dans les premieres voies, font naître des boutons & des demangeaisons fortes par leur influence maligne. Si quelqu'un est assez malheureux de manger un poisson venimeux, il ressentira bientôt une anxiété accablante, & presque toute la surface de son corps sera recouverte d'une infinité de boutons, qui excitent une demangeaison terrible. Qu'on lui donne une prise de vitriol blanc, ou de tout autre émétique d'une action vive & prompte; dès que l'amas de matieres vénéneuses aura été évacué & chassé de l'estomac, tous les boutons se dissiperont, ainsi que l'anxiété. De-là il est plausible de penser que leurs particules virulentes & acrimonieuses n'ont pas inficié la masse du sang, n'ont point suivi le cours de la circulation, & ne se sont pas transmises & déposées sur la peau par le cercle général des vaisseaux, puisque tous les accidents ont de concert disparu avec le vomissement. Je connois une personne qui les éprouve immanquablement, & tout de suite après avoir pris des yeux d'écrevisses, & qui s'en trouve pareillement délivrée quand elle les a vomi. Seroit-ce par con-

séquent dans les fievres, à la collection & au croupissement des impuretés malignes renfermées dans l'estomac & les visceres de l'abdomen, qu'on doit attribuer l'apparition des exanthemes qui se développent ? Bien des raisons convainquantes, tirées de la curation méthodique des fievres, semblent favoriser cette opinion, & donnent à ces probabilités un caractere de vraisemblance ; car on n'a qu'à y réfléchir sérieusement, lorsque cette saburre contagieuse est rejettée par haut ou par bas, par un effort de la nature ou de l'art, tous ces maux cessent sans retour. Quelle autre cause peut-on plausiblement lui assigner ? *Silenus*, dit *Hippocrate*, fut attaqué d'une fievre aiguë : « le premier jour de » l'invasion du mal, il rendit par le » fondement une quantité considérable » de déjections bilieuses, écumeuses, » d'une couleur foncée & de bile pure.... » le sixieme jour, ... il ne fit rien par en » bas... le huitieme, il se répandit sur son » corps une sueur froide, conjointement avec laquelle se développerent » par-tout des exanthemes rouges, ronds » & petits (*h*) ». Peut-être ne furent-

(*h*) Epidem. Lib. I. Comment. III. text. 11, Ægrot. II. Charter, Tom. IX. pag. 101.

ils que l'effet des matieres putrides & malignes, déformais ramassées dans les viscères du bas-ventre, toujours plus perverties & viciées par la durée & l'intensité du mal, lesquelles auparavant s'écouloient avec facilité par le fondement. *Hippocrate* aussi remarque que, depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin, il y eut continuellement un mouvement de palpitation dans les hypocondres. « Les anxiétés pressantes » & la suppression d'un flux de ventre » abondant, sont bientôt suivies de » l'éruption d'exanthemes semblables à » des piquures de puces (*i*); les fortes » demangeaisons en général annoncent » des déjections noires & un vomissement épais (*k*) ». Que conclure delà, sinon qu'il faut être attentif à toute les révolutions du mal, afin de pouvoir rapporter à leurs véritables causes les exanthemes qui se développent ?

Enfin, de quelle cause qu'ils proviennent, il est sûr que, tant qu'ils existent, on doit être persuadé qu'il s'est formé dans les petits vaisseaux de

(*i*) Coac. Prænot. nº. DLXIV. Charter. Tom. VIII. pag. 885.
(*k*) Ibid. nº. DCXXXVI. pag. 890.

la peau des engorgements & des arrêts d'humeurs qui n'ont pas pu y circuler avec liberté. N'importe que ces embarras dépendent du vice des liqueurs trop épaisses, du diametre des vaisseaux capillaires trop rétreci, ou de l'un & de l'autre ensemble. Il paroît du moins constant, & conforme aux loix de l'économie animale, qu'ordinairement, dans la production des exanthemes fébriles, la nature cherche à dégager & à déposer la matiere critique dans certains vaisseaux qui deviennent obstrués, déchirés ou rompus (voyez le §. 593.), & qu'ils ne se développent que lorsque la fievre, ne se terminant ni par une guérison parfaite, ni par la mort, dégénere en une autre maladie. Inférons de-là que la cause de ces exanthemes ne peut être que l'action des forces vitales qui fait circuler toutes les humeurs dans les vaisseaux, sépare, d'une maniere particuliere, certaines liqueurs de la masse générale, & les chasse & les expulse du corps par des voies différentes. C'est ainsi que dans la rougeole & la petite vérole, lorsque la fievre a cessé, la matiere morbifique dérive vers l'habitude du corps, & se dépose essentiellement sur la peau. Il arrive également

que les jeunes enfants, après quelques jours d'une fievre légere, ont la peau couverte de petites taches, & quelquefois de petits boutons rouges, dont l'assemblage, en se desséchant, forme des croûtes épaisses. Qu'on se garde bien de s'opposer à cette secrétion & à cette évacuation avantageuses d'humeurs; car les remedes dessicatifs & répulsifs, en empêchant son écoulement, occasionnent souvent des convulsions, des fievres & des maux de diverse nature. Ces considérations nous persuadent que les exanthemes sont différents suivant la cause physique intrinseque qui les produit: ceux qui naissent uniquement de la vîtesse de la circulation, méritent justement d'être distingués de ceux qui proviennent de la secrétion ou de la séparation de la matiere morbifique, ou tout ensemble de son évacuation. En outre, on doit les différencier encore selon les qualités & le genre particulier de la matiere qui les forme: lorsqu'ils dépendent de l'épaississement inflammatoire du sang engorgé dans les petits vaisseaux de la peau, ils ont une couleur vive & rouge; tandis qu'ils paroissent d'une couleur jaune, & même peu dissemblable à celle de la peau, quand

c'eſt ſeulement la lymphe ou des liqueurs ſecondaires qui ſont altérées. *Celſe* mentionne fort à propos à l'endroit cité, toutes ces différences (*l*), qui influent ſur le caractere des fievres qui ſont accompagnées ou ſuivies d'exanthemes. Celles qu'on regarde comme les plus remarquables & les plus eſſentielles, ſont les ſuivantes.

Les éryſipélateuſes. On a déja expliqué, dans les *Commentaires* du §. 380. la nature de l'éryſipele. On a dit, aux *Commentaires* du §. 593. qu'on voit quelquefois ſurvenir la fievre à des perſonnes auparavant en bonne ſanté, ſans pouvoir aucunement l'attribuer à une cauſe connue, laquelle ceſſe & finit deux ou trois jours après par un dépôt externe de la matiere morbifique qu'elle fait ſur quelques parties du corps, & principalement au viſage. On voit naître d'abord une tache rouge qui s'aggrandit bientôt, occupe une grande étendue, & donne à la fievre le nom d'éryſipélateuſe. Cette maladie ſe manifeſte fréquemment à la fin de l'été (*m*), com-

(*l*) De Medicin. Lib. V. cap. XXVIII. n°. XV. pag. 336.

(*m*) Sydenham. Sect. VI. cap. VI. initio, pag. 352.

mence à attaquer une oreille ou quelqu'endroit voisin, y occasionne une douleur & une inflammation vive : on y distingue d'abord sur la peau de tout l'endroit affecté, une tension considérable & une quantité de boutons rassemblés qui en rendent le siege fort dur, rémittent & sensible. La maladie, en empirant, fait enfler la peau, dont les boutons quelquefois crevassent, & dégénerent en vesicules remplies d'une humeur ichoreuse. L'éryspele, ainsi établi, s'étend ensuite, gagne de proche en proche, & atteint successivement toutes les parties de la face, qu'il grossit & enfle quelquefois prodigieusement. Il y a des occasions où les paupieres se trouvent tellement gonflées, qu'il est impossible au malade de les relever & d'ouvrir tant soit peu les yeux. Les progrès de l'éryspele ne se bornent pas souvent là, ils contournent la tête & suivent la partie chevelue ; de cette sorte, à mesure que le mal diminue & calme à l'endroit où il a commencé, il se renforce & devient plus violent aux parties qu'il occupe successivement. C'est là la marche ordinaire & connue de cette espece d'éryspele. *Hippocrate* fait la description des signes qui le développent

au commencement, dans les termes suivants : « Lorsqu'après une douleur vive, » les malades dans les fievres sont attaqués d'une rougeur à l'oreille, c'est » un signe d'un éry sipele prêt à se déclarer ; d'où peuvent s'enfuivre des » convulsions & des extinctions de » voix (*n*) ». Certainement, toutes les fois que l'éry sipele, au lieu de paroître au dehors, gagne les parties intérieures de la tête, il est capable de produire tous ces funestes accidents. Car on a notamment averti, aux *Commentaires* du §. 593. que la bonne ou la mauvaise issue de cette maladie dépend totalement du siege qu'elle occupe, & de la nature des parties où la fievre renvoie & détermine la matiere éry sipélateuse. Cependant il est rare que ce mal devienne dangereux & mortel toutes les fois qu'il est répandu entiérement à l'extérieur du corps, à moins qu'il ne soit repoussé intérieurement par une mauvaise méthode ; car le danger est extrême & pressant lorsqu'il attaque les membranes du cerveau, le parenchyme du poumon ou les autres visceres

(*n*) Coac. Prænot. n°. ccr. Charter. Tom. VIII. pag. 853.

principaux. C'eſt pourquoi *Galien*, afin de ne donner lieu à aucune mépriſe ſur un ſujet ſi important, diſtingue très-bien la peau proprement dite où l'éryſipele ſurvient; « à ſavoir, en cette par-» tie de la peau qui eſt à l'extérieur du » corps, qui revêt en général toutes les » parties, & eſt regardée comme le der-» nier tégument, & en cette autre » partie membraneuſe & plus mince qui » ſe diſtribue dans l'intérieur, couvre » & environne chaque viſcere en parti-» culier (*o*) ». En effet, dans l'éryſi-pele du viſage, toute la face devient ſouvent conſidérablement gonflée & tu-méfiée; cette enflure extraordinaire ne vient point aſſurément, en ce cas, de l'engorgement ſimple de la peau, mais plutôt du pannicule adipeux qui ſe trouve par deſſous, & qui eſt pareillement affecté. *Galien*, qui a parfaitement ſaiſi cette complication, ou l'étendue de la maladie, compare l'éryſipele au phleg-mon. Celui-ci, dit-il, a ſon ſiege com-munément dans le pannicule adipeux, *néanmoins la peau s'y trouve quelquefois intéreſſée*; & de même, quoique dans

(*o*) Meth. Med. Lib. XIV. cap. II. Charter. Tom. X. pag. 319.

un sens contraire, l'autre attaque pour l'ordinaire la peau, *& s'étend bien souvent dans le pannicule* (*p*) *charnu, qui est positivement au dessous.* Cette extension ou cette augmentation de l'éry-sipele, qui occasionne dans la partie léfée un gonflement inflammatoire, mérite alors d'être appellé un *éry-sipele phlegmoneux*; &, par la même raison, lorsqu'une tumeur phlegmoneuse, survenant sur l'habitude extérieure du corps, est accompagnée d'une rougeur & d'une chaleur vives à la peau, on lui donne le nom de *phlegmon éry-sipélateux*. Dans l'un & dans l'autre cas, on a toujours égard à leur implication & à celle des deux qui domine & surpasse l'autre.

Outre ces divers genres d'éry-sipele, *Sydenham* en décrit une autre espece qu'on peut également rapporter aux exanthemes fébriles, quoiqu'il avertisse qu'elle arrive moins fréquemment que les autres. C'est ainsi qu'il en parle: « cet éry-sipele survient indifféremment » en toute saison de l'année; on recon-» noît néanmoins que la cause princi-» palement (προφάσει) doit être at-» tribuée à ce que le malade a bu un

(*p*) Ibidem.

„ peu plus largement qu'à l'ordinaire
„ d'un vin trop actif ou d'une liqueur
„ spiritueuse. La petite fievre qui se dé-
„ clare est suivie de l'éruption de bou-
„ tons érysipélateux qui se développent
„ sur presque toute la surface du corps,
„ y produisent une demangeaison sem-
„ blable à des piquures d'ortie, & for-
„ ment quelquefois des vésicules. D'au-
„ tres fois ces petits boutons s'éclipsent
„ & disparoissent en se cachant sous la
„ peau ; &, excitant toujours une dé-
„ mangeaison violente & insupportable,
„ ils s'élevent ensuite, crevassent & se
„ dissipent derechef (*q*) „. J'ai eu oc-
casion de rencontrer plusieurs fois cette espece d'exanthemes érysipélateux, & elle m'a paru parfaitement conforme à la description qu'en donne *Sydenham*. Véritablement je n'ai point reconnu qu'elle naisse par préférence dans aucun temps, ni qu'on puisse en assigner une cause spéciale (προφασις). Elle survient en été, aussi-bien qu'en hyver, aux personnes jeunes, & également à celles qui sont avancées en âge, & aux femmes comme aux hommes. Il m'a paru que les malades se plaignoient d'une vive

(*q*) Sect. VI. cap. VI. pag. 353.

anxiété & d'une pesanteur à la région de l'estomac avant l'apparition des plaques érysipélateuses. Cette inquiétude & ce mal-être revenoient immanquablement, quand elles se dissipoient & cessoient encore par leur retour ; souvent elles se bornent à quelques parties, d'autres fois elles couvrent tout le corps. En examinant leur développement, on a lieu véritablement d'être surpris de les voir paroître tout-à-coup & s'éclipser ensuite en un instant ; tantôt n'occuper qu'un endroit du corps, tantôt les parcourir tous successivement. J'ai vu le premier jour de la maladie, une femme de cinquante ans en être entiérement couverte : le second jour, elles disparurent tout-à-fait sans laisser aucun vestige ; mais la malade éprouva des anxiétés, des maux de cœur & des défaillances considérables, qui cesserent quelques heures après que les taches érysipélateuses reparurent : le troisieme jour, elles furent le matin de nouveau effacées, revinrent encore, & se dissiperent derechef, après s'être montrées deux ou trois heures. Observez cependant que, pendant ces alternatives de retour & de disparition, les intervalles des doigts des pieds étoient tourmentés d'une démangeaison extraordi-

naire, laquelle, après une heure de ceſſation, ſe changea en un gonflement conſidérable de la levre ſupérieure. Enfin, elle ſua abondamment de tout le corps; cette ſueur emporta tout le mal, qui pourtant ſembla continuer légérement encore pendant trois à quatre jours que la malade reſſentit une petite demangeaiſon répandue vaguement ſur le corps, laquelle diſparut & revint pluſieurs fois avant de ſe terminer entiérement. Durant ce temps, la rémiſſion & l'adouciſſement de la maladie furent parfaits: ce n'en étoit là que de foibles reſtes qui ne produiſoient aucun dérangement notable des fonctions animales, & même le cours de la maladie ne fut accompagné d'aucun autre accident remarquable, que des anxiétés & des maux de cœur qui reparoiſſoient dès que les exanthemes éryſipélateux s'étoient diſſipés.

Scarlatines. Ces fievres reſſemblent beaucoup aux éryſipélateuſes. La différence qui les diſtingue conſiſte en ce que l'éryſipele attaque principalement le viſage; &, lorſqu'il a ſon ſiege en une autre partie du corps, du moins il ne les occupe pas toutes, tandis que, dans la fievre ſcarlatine, toute l'étendue

de la peau eſt généralement couverte de petites taches rouges qui ne paroiſſent point ſi uniformes que celles de la rougeole, mais qui ſont plus nombreuſes, plus larges & plus rouges. Cette maladie paroît ordinairement à la fin de l'été, & attaque principalement les enfants (*r*). Les taches qui la caractériſent durent deux ou trois jours, ſe diſſipent enſuite ſans retour, & la peau affectée tombe & ſe renouvelle.

Les pétéchies rouges, pourprées. On a donné ce nom aux petites taches qui paroiſſent extérieurement ſur la peau, & ſans s'élever au deſſus de ſa ſurface, dans les fievres épidémiques, & en général dans toutes celles d'un mauvais caractere. On les appelloit autrefois fievres pointiculaires (*ſ*), parce que la peau eſt ſuperficiellement marquée de petits points, tantôt rouges, tantôt pourprés, d'où leur vient la dénomination de pointicules, péticules ou pétéchies. Ces taches ſont quelquefois lenticulaires, lorſqu'elles ſont plus larges & reſſemblantes, par la couleur & par la fi-

(*r*) Sydenham. Sect. VI. cap. II. initio, p. 328.
(*ſ*) Sennert. Lib. IV. cap. XIII. Tom. II. pag. 199.

gure, à des lentilles. Les pétéchies rouges sont ordinairement d'un bon caractere; les pourprées, livides & noires, deviennent d'un sinistre présage, & presque toujours mortelles. Cependant ces taches doivent être considérées moins par elles-mêmes, que par rapport à la fievre épidemique, & d'un genre particulier qu'elles accompagnent. Eu égard aux observations journalieres de la pratique, les pétéchies pourprées ou noires se manifestent le plus souvent dans les maladies les plus graves & les plus dangereuses, & sont envisagées comme des signes avant-coureurs de la mort. Dans la derniere peste qui ravagea Londres, on vit des personnes, au milieu du marché, traiter tranquillement de leurs affaires, sans ressentir aucun mal, être couvertes en un instant de taches pourprées, que suivoit incontinent une mort prompte (*t*). On reconnut, dans la curation de ces fievres pestilentielles, que ces funestes exanthemes paroissoient lorsque les sueurs déclarées étoient (*u*) trop tôt interrompues & supprimées, soit par la saignée, soit par l'inquiétude

(*t*) Sydenham. Sect. II. cap. 11. pag. 133.
(*u*) Ibid. pag. 147.

des malades, ou par l'imprudence & les ſervices inconſidérés de ceux qui en prenoient ſoin (*x*). *Sydenham* remarque que les boutons de la rougeole qui attaquoit les adultes, devenoient d'une couleur livide, & enſuite noire, *lorſqu'on la traitoit par des remedes chauds* (*y*); & alors c'étoit fait des malades, *ſi la ſaignée & un régime rafraîchiſſant n'appaiſoient bientôt ces triſtes accidents.* Il a vu les taches pourprées, mêlées entre les boutons de petite vérole, pronoſtiquer preſque toujours la mort (*z*); d'autres fois des petites taches noires, *qui n'étoient gueres plus grandes que des têtes d'épingles*, paroiſſoient au milieu des boutons mêmes varioliques (*a*). Il m'eſt ſouvent arrivé, dans les petites véroles d'un fâcheux caractere, d'obſerver des points noirs à peu près ſemblables ſur les boutons. Un jeune enfant de quatre ans, atteint d'une fievre continue violente, & d'une douleur & d'une tenſion inflammatoire au bas-ventre, eut, le troiſieme jour de la ma-

(*x*) Ibid. pag. 152.
(*y*) Sect. IV. cap. v. pag. 246.
(*z*) Sydenham. Sect. III. cap. 11. pag. 173.
(*a*) Ibid.

ladie, le pouls vîte & petit, le visage d'une couleur livide, qui, joints à la cessation subite de la douleur, me démontrerent les progrès éminents de la gangrene dans le bas-ventre. En cet état il se fit une éruption exanthémateuse remarquable sur son corps ; les pétéchies des jambes & des cuisses étoient visiblement noires, celles des aines plus étendues & plus larges ; aux bras elles ne paroissoient pas plus grosses que la tête d'une petite épingle ; la couleur de celles de la poitrine fut rouge d'abord, devint bientôt après livide, & elles furent suivies de la mort. D'où il suit qu'il se manifeste de pareilles taches exanthémateuses dans un grand nombre de maladies : ces faits sont constatés par les observations des anciens Médecins, & par l'expérience de tous les jours. « Lorsque dans une fievre (*ardente*), » ἐξάνθησεν ἕλκεσιν ἔλυτρον τὸ σῶμα, la » circonférence des boutons qui sont relevés sur la peau, prennent une couleur livide, & que le malade tombe » dans des foiblesses, c'est un signe de » mort ; & dans toute espece de » fievre, où les taches pétéchiales de » la peau, étant devenues livides, le » malade paroissoit toujours plus foible, » annoncent

» annoncent une mort prochaine (*b*) ».
Galien écrit « qu'au commencement
» d'une fievre peſtilentielle très-dan-
» gereuſe.... il fut appellé pour un
» jeune homme qui en étoit attaqué :
» étant parvenu au neuvieme jour de la
» maladie, tout ſon corps fut couvert
» de petits ulceres, ainſi que l'éprou-
» verent preſque tous ceux qui en échap-
» perent (*c*) ». Il n'eſt pas douteux que
ces petits ulceres, ainſi denommés, ſont
de vrais boutons exanthémateux, qu'il
exprime par le terme ἐξανθῆναι, puiſqu'il
dit, ἐξανθησεν ἕλκεσιν ὅλον τὸ σῶμα ; &
à la fin du même chapitre, il ajoute,
dans des termes plus énergiques : « tous
» ceux qui guérirent de cette maladie
» eurent toute l'habitude du corps cou-
» verte d'une infinité d'exanthemes
» noirs, dont la plupart s'ulcérerent
» ſans qu'il s'écoulât d'humeur d'au-
» cun. En les obſervant avec attention,
» on inféroit aiſément qu'ils étoient
» produits par les parties du ſang que
» l'action de la fievre avoit induit en

(*b*) Hippocrat. Lib. de loc. in homin. cap. XII. Charter. Tom. VII. pag. 371.

(*c*) Method. Medend. Lib. V. cap. XII. Charter. Tom. X. pag. 122.

» putrescence, & que les forces de » la nature avoient rejetté & deposé sur » la peau comme un résidu sec & inu- » tile, ainsi qu'une matiere excrémenti- » tielle (*d*).

Les fievres pétéchiales proprement dites, sont celles qui se répandent d'une maniere épidémique, & qui font naître sur la peau, tantôt plutôt, tantôt plus tard, suivant la malignité ou les divers degrés d'intensité de la maladie, des petits points rouges, obscurs, pourprés, livides, noirs. L'éruption de ces taches étoit ordinairement critique, occasionnée par le transport & le dépôt de la matiere morbifique sur la peau. Leur issue fut heureuse quand elles se manifesterent dans un temps convenable de la maladie, principalement au quatrieme jour, au septieme, & même au quatorzieme, pourvu qu'elles aient été précédées par la diminution de la maladie, & que les exanthemes sur-tout ne paroissent pas en trop grand nombre, & fussent d'une couleur rouge. Le pouls, avant leur apparition, étoit foible; il se relevoit & se ranimoit, l'éruption étant faite; & les autres symptomes du

(*d*) Pag. 124.

mal, les insomnies, le délire, la soif inextinguible, le tintement d'oreilles, l'obscurcissement des yeux, &c. cessoient ou calmoient du moins considérablement : voilà les conditions essentielles d'un bon pronostic. Car, lorsque les exanthemes ne se développoient pas tous à la fois, mais par partie & dans différents intervalles, quand ils empruntoient une couleur livide & noire, ou qu'ils paroissoient en trop grand nombre, leur issue étoit très-dangereuse. Dans tous ceux qui moururent de cette maladie pestilentielle, peu de temps avant la mort, on s'appercevoit de la sortie de ces boutons ; mais ils ne se développoient qu'imparfaitement : on les voyoit enfoncés sous la peau, qu'ils ne pouvoient point percer : la force de la nature, opprimée par la malignité de la maladie, sembloit incapable d'achever & de compléter la métastase & le dépôt critique qu'elle avoit commencé. Tout de suite les symptomes redoubloient de violence, dès que les taches se dissipoient : c'est ainsi que le raconte & que l'éprouva sur lui-même le Médecin à qui nous devons la description de cette maladie épidémique. Les exanthemes semblables à des morsures de

puces étoient parsemés sur tout le corps, & se développoient heureusement le quatrieme & le cinquieme jour; au commencement du septieme, le pouls devenoit plus grand & plus fort : la sueur se manifestoit également par-tout, (ce qu'il regardoit comme le prélude d'une crise ou de l'effort que la nature faisoit pour dissiper la maladie par les sueurs) on l'aida, à la faveur d'une abondante décoction d'orge, elle devint extrêmement copieuse, & continua sans relâche pendant près de vingt-quatre heures (*e*). Enfin la sueur ayant cessé de couler après ce temps, il crut être exempt de danger & d'inconvénient : il changea de chemise, eut attention de la faire chauffer, & pourtant il ressentit bientôt un grand froid se répandre sur son corps; & les taches exanthémateuses disparoissant sur le champ, il fut réduit dans un si grand péril de mort, que tous les assistants désespérerent de lui. On lui donna une ou deux cuillerées de vin d'Espagne, qui le ranimerent, & dont il continua l'usage jusqu'à ce que la chaleur de son corps fût revenue, & que

(*e*) Laur. Donckers, Idea febris petechialis, pag. 443.

les taches petit à petit reparuſſent : ce ne furent pas ſans doute les mêmes qui ſe rétablirent entiérement ; mais il ſuffit qu'il s'en développa de nouvelles pour les remplacer, en partie rouges & larges, en partie petites & obſcures. Avant le quatorzieme jour de la maladie, il éprouva derechef une ſeconde ſueur critique, capable de diſſiper peu à peu la matiere morbifique qui tendoit à la peau ; c'eſt pourquoi, afin de ne point déranger cette fois cette diſpoſition de la nature, il prenoit tous les jours une liqueur cordiale noyée dans une boiſſon copieuſe & chaude qui ſoutenoit & provoquoit les ſueurs pendant pluſieurs heures : on continua cette méthode, qui agit avec lenteur, & qui guérit cependant le malade avant le vingt-unieme jour. *Sydenham*, dont les obſervations à ce ſujet ſont conformes à cette expérience, reconnoît très-bien qu'il eſt toujours dangereux, dans le traitement des fievres peſtilentielles, d'interrompre les ſueurs avant que les miaſmes virulents ſe ſoient entiérement diſſipés (*f*). On peut conſulter là-deſſus le Traité des *Maladies contagieuſes*

(*f*) Sect. II. cap. 11. pag. 147.

de *Fracastor*, & lire encore ce qu'en a écrit *Schenckius* (*g*).

L'objet essentiel consiste donc à découvrir le caractere de la maladie, dont les exanthemes ne sont qu'un symptome, afin de ne pas se tromper sur le procédé curatif qu'elle indique. Car, dans les circonstances où ces taches exanthémateuses prennent naissance de la violence de la fievre, si on insiste sur un régime échauffant & sur des cordiaux stimulants, il est visible que ce sera accroître un feu par un autre, & que l'éruption cutanée que ces remedes procureront deviendra toujours nuisible. Quelquefois néanmoins les fievres épidémiques sont accompagnées de semblables exanthemes; alors c'est une marque que la matiere morbifique se porte & se répand sur la peau, & c'est un bon signe. Dans le premier cas, on discerne aisément une fievre violente, une chaleur extraordinaire, & la présence des symptomes inflammatoires réunis; dans le second, tous les Auteurs s'accordent à admettre un pouls foible & vîte, l'abattement des forces, un calme insidieux & passager de la maladie, quoi-

(*g*) Observat. Medic. Lib. VI. pag. 763.

que maligne, & la rémiſſion des ſymptomes, lors de l'apparition des exanthemes. Voilà les ſignes diſtinctifs de ces maladies, qui les caractériſent ſuffiſamment pour ne pas s'y méprendre. *Sydenham*, dont nous ne ceſſerons jamais d'alléguer l'autorité & le témoignage, pendant le temps qu'il régnoit une petite vérole épidémique, vit naître une eſpece de fievre qu'il appelle *varioleuſe*, parce qu'elle avoit pluſieurs ſymptomes communs avec la petite vérole : cette fievre étoit accompagnée d'une véritable éruption pétéchiale. Dès le commencement on s'appercevoit d'une grande diſpoſition à la ſueur, dont le malade ne recevoit aucun ſoulagement ; bien plus, en l'excitant par des boiſſons & des remedes échauffants & actifs, on accéléroit la ſortie & on augmentoit la quantité des pétéchies ; mais en même temps tous les ſymptomes de la maladie empiroient & ſéviſſoient proportionnellement avec plus de vigueur (*h*). Ces réflexions l'engagerent de tenir une route contraire : il aſſujettiſſoit le malade à une diete exacte, il preſcrivoit la ſaignée, les remedes rafraîchiſſants,

(*h*) Sect. III. cap. III. pag. 200. & ſeq.

tout ce qui étoit capable de modérer l'ardeur de la fievre ; il faiſoit ſortir le malade du lit, & détournoit ainſi les ſueurs nuiſibles qui étoient prêtes à ſe déclarer (*i*). Cette méthode, ſagement déduite de la nature de la maladie, eut toujours le ſuccès qu'il en attendoit ; & tandis que par un autre traitement on la voyoit traîner avec inquiétude & avec péril juſqu'à ſix ou huit ſemaines, quand elle n'étoit point terminée par la mort, elle guériſſoit dans peu de jours, à la faveur d'une ſalivation abondante ; excrétion toujours favorable dans les petites véroles, & même dans celles qui ſont du plus mauvais caractere.

Au reſte, on diſtingue dans les pétéchies divers degrés de malignité. Elles ſont ſouvent d'une couleur rouge, & ne paroiſſent alors que des petits boutons inflammatoires formés dans les vaiſſeaux de la peau, ſuſceptibles d'une prompte & facile réſolution, que ſuit le deſſéchement de l'épiderme des endroits affectés. Mais lorſque ces taches paroiſſent cendrées, obſcures, pourprées ou noires, elles dénotent un danger évident. Ce qui donne occaſion à leurs différentes

(*i*) Ibid. ubi de curat. pag. 205.

couleurs, c'eſt peut-être l'épanchement des humeurs ſous la peau, après la rupture des capillaires cutanés, qui y forment comme des échymoſes. Cette opinion ſemble d'autant plus vraiſemblable & digne de foi, que tous les Auteurs qui ont parlé des pétéchies qui accompagnent les maladies épidémiques, ont remarqué qu'elles diſparoiſſent inſenſiblement enſuite, & changent auparavant de couleur, en devenant plus claires & aqueuſes, de livides & de noires qu'elles étoient. Dans les mois d'Août & de Septembre de l'année 1742. je vis quelques malades de cette ville attaqués de taches pétéchiales: elles étoient répandues ſur tout le corps, d'une couleur noire ou d'un pourpre foncé; elles s'éclaircirent peu à peu, & ſe diſſiperent enſuite. Je ne pus les obſerver pendant tout le cours de la maladie, parce que je ne fus appellé que quelques jours après leur apparition. Il y eut dans ce temps pluſieurs perſonnes atteintes de la même maladie, mais la plupart étoient des gens du peuple, & j'entendis dire que quelques-uns en moururent. Car il eſt impoſſible de connoître avec exactitude la marche d'une maladie qui attaque les gens pau-

vres : on ne fait jamais bien ce qui a précédé le temps où l'on est appellé ; & ceux-là seuls qui servent communément le peuple dans les maladies, sont instruits de ces difficultés & de ces inconvénients. Il me semble cependant qu'en examinant soigneusement ces taches, elles prirent, à l'instar des échymoses, une meilleure tournure, à mesure qu'elles changerent de couleur & devinrent plus claires & moins foncées. Car des exanthemes noirs, livides, plombés, dont l'humeur a rompu, déforganisé, détruit la peau, désignent la grande malignité de la maladie ; alors, une fois établis, on ne les voit plus s'éclipser, ni disparoître. Quand les malades ont le bonheur d'échapper, les endroits de la peau où est leur siege, sont gangréneux & comme mortifiés ; ils s'exulcerent dans leur circonférence, & se détachent & tombent peu à peu. Des pétéchies si malignes n'arrivent peut-être que rarement, cependant on en trouve des exemples chez les Auteurs. Il a régné une maladie pourprée (c'est ainsi qu'on l'appelloit à cause de la couleur des pétéchies) dans une ville de France, dont on mouroit le plus souvent dans deux ou trois jours au plus.

La peau de tous ceux qui en revinrent se renouvella & tomba presque toute. L'infection des cadavres fut si grande, qu'aucune personne de l'art n'eut la force & la hardiesse d'en faire l'ouverture ; plusieurs même de ceux qui les ensevelirent en périrent, tant cette maladie cruelle fut contagieuse (*k*). *Galien* fait mention de semblables exanthemes qu'il a vu s'ulcérer dans ceux qui guérirent de la peste : cela n'est pas surprenant, puisque nous avons déja rapporté à l'endroit ci-dessus cité, que ces sortes d'exanthemes sont sujets à dégénérer en ulceres (*l*). Les explications données dans les *Commentaires* du §. 423. article 2. confirment invinciblement que, suivant les voies où inclinent les humeurs, la matiere fébrile se transmet & se dépose en différents endroits du corps ; & que, quand sa malignité est extrême, elle altere, détruit & mortifie entiérement l'endroit où elle décide son arrêt. On a vu plus d'une fois des métastases, ou des dépôts critiques, inficier du sphacele les extrémités du corps. Or, comme

(*k*) Académ. des Scienc. l'An. 1715. Hist. pag. 18.

(*l*) Meth. Med. Lib. V. cap. XII. Charter. Tom. X. pag. 122.

il y a une mauvaise espece de pétéchies qui est formée d'une semblable humeur maligne, rien n'empêche qu'elle ne produise d'aussi tristes effets. De là inférons avec beaucoup de probabilité, qu'une pareille maladie doit être nécessairement & subitement mortelle, lorsque ces humeurs virulentes ou ces pétéchies affectent les parties internes. Il n'est pas douteux qu'elles ne le puissent, & il est avéré qu'elles le font, & se jettent quelquefois sur les viscères de l'intérieur du corps : on s'en est convaincu par l'ouverture des personnes mortes de petites véroles. Dans la description que nous a laissée *Galien* des exanthemes noirs & ulcérés dont on vient de parler, il marque expressément qu'un de ces malades rejetta par les crachats, à force de toux, une petite croûte, qu'il appelle ἐφελκίδα, qui sembloit devoir être la couverture ou le dessus d'un petit ulcere (*een rooffe*) : tous les rapports qu'il allegue à cette occasion nous persuadent que la trachée-artere devoit être le siege de semblables exanthemes.

Afin de ne rien omettre de tout ce qui a trait à cet objet, il est bon d'ajouter que dans cette funeste maladie pourprée qui régna en France, les ma-

lades qui furent promptement secourus rendirent des vers, & ensuite les exanthemes de la peau se manifesterent. Bien d'autres Auteurs, qui ont écrit sur les fievres pétéchiales, ont fait également mention de vers rendus en même temps (*m*).

Les rubioliques. La fievre précede toujours l'éruption de la rougeole; & dans celles qui sont régulieres, les boutons ne paroissent que le quatrieme jour de la maladie: mais dans les rougeoles peu régulieres, la naissance des boutons se fait plutôt ou plus tard. Dans le prélude de cette maladie, on a lieu d'observer, avant l'éruption, beaucoup de symptomes communs avec la petite vérole. Les signes individuels qui distinguent cette derniere, sont pour l'ordinaire une petite toux, une pésanteur à la tête, l'assoupissement & le larmoiement. Quant à la nature des exanthemes qui succedent à la fievre de la rougeole, ils commencent de paroître au visage, ressemblent assez à des morsures de puces; & augmentant en

(*m*) Laur. Donckers, Idea febr. petech. pag. 3. Confer. Foreſt. Observat. & Curat. Medicinal. Lib. VI. Observat. XXXVIII. nº. II. Tom. I. pag. 238. 239.

nombre & en grandeur, ils se réunissent, se confondent & forment des taches de diverse figure & de différente largeur. Ces taches sont composées de l'assemblage de plusieurs boutons rouges, dont l'élévation se connoît plus facilement à la vue que par le toucher. Elles se répandent également ensuite sur la poitrine, le ventre, les bras, les cuisses & les jambes, quoique les boutons ne soient nulle part si isolés & si distincts qu'au visage. Véritablement dans les rougeoles dont le cours n'est pas régulier, les boutons se développent souvent en premier lieu sur les articulations, sur le ventre, la poitrine & le dos. Enfin, vers le sixieme jour, ceux du visage prennent une couleur pâle, tandis que les taches des autres parties du corps s'étendent davantage, & acquierent progressivement plus de rougeur. Bientôt après ils se dissipent tout-à-fait; tous les endroits où étoit leur siege deviennent blancs, comme si on y avoit répandu de la farine, l'épiderme se détache & tombe en forme d'écailles. Observez du moins que c'est une particularité de la rougeole, qu'après que les boutons ont disparu, même dans le temps le plus convenable de la maladie, la fievre se

rallume, la toux augmente, le malade se plaint d'une difficulté de respirer, & il survient souvent une vraie péripneumonie. Ce sont les principaux signes qui caractérisent proprement la rougeole, & qui en différencient les boutons des autres exanthemes fébriles. Les détails dans lesquels *Sydenham* entre dans ses savants ouvrages, marquent les connoissances les plus étendues de cette matiere.

Varioliques. Il paroît hors de propos d'entreprendre la description de la petite vérole, puisque nous devons en faire un chapitre particulier : nous nous contenterons de la mettre ici nommément en son rang, & nous renvoyons les lecteurs à la discussion étendue que nous en ferons dans la suite.

§. 724. *On a coutume de traiter séparément les trois dernieres especes ; car, à l'égard des trois premieres, le diagnostic & le pronostic en sont très-aisés à connoître.*

Nous avons vu les différences essentielles qui distinguent les pétéchies, les taches pourprées, les boutons de la rougeole & de la petite vérole. Eu égard

à leur genre particulier, les Auteurs les traitent pour l'ordinaire ſéparément, quoique néanmoins on les comprenne en général ſous le nom d'exanthemes. Ils ont effectivement des ſymptomes de divers genre qui influent ſur le diagnoſtic, le pronoſtic & la curation, qui méritent une attention ſinguliere, tandis que les autres exanthemes fébriles peuvent être conſidérés ſous un même point de vue, & indiquent une méthode curative, qui eſt la même pour tous, & que nous déſignerons bientôt. Certainement le diagnoſtic en eſt facile, puiſque ces pétéchies, quelles qu'elles ſoient, ſont viſibles & répandues ſur la ſurface extérieure du corps. Cette conſidération a ſuffi pour engager *Hippocrate* à diviſer toutes les maladies du corps humain en deux claſſes, en évidentes & cachées : *celles*, dit-il, *qui s'élevent ſur la peau, qui y forment des tumeurs, ſont manifeſtes & ſenſibles* (*n*). Il s'enſuit de là, d'après les explications rapportées au *Paragraphe* précédent, une diſtinction exacte des exanthemes fébriles. Le pronoſtic en général n'en eſt pas

(*n*) Lib. de Arte, cap. VIII. Chartier. Tom. II. pag. 150.

plus difficile, car leur apparition ne devient point ordinairement dangereuse. Et *Hippocrate* avertit conséquemment, (ainsi que nous l'avons déja cité au §. 593.) que les exanthemes semblables à des morsures de puces, qui survenoient dans les fievres d'été aux femmes, vers le sept ou le neuf de la maladie, étoient sans conséquence, puisqu'il n'en mourut aucune (*o*). *Sydenham* ne fait pas plus de cas de la fievre scarlatine, qui, selon lui, porte plutôt *le nom de maladie*, (*p*) qu'elle ne l'est en effet. On peut regarder pareillement comme un mal léger, tout éry-sipele qui attaque les parties extérieures du corps, à moins qu'il ne s'aggrave & n'empire par un mauvais traitement; il guérit ordinairement sans peine. Cependant il demande, toutes choses égales, beaucoup plus d'attention que la fievre scarlatine, & que les pétéchies rouges qui accompagnent les fievres. Conformément à ces positions, *Hippocrate* nous apprend " qu'il est dangereux qu'un " éry-sipele qui a paru au dehors rentre " en dedans, & très-salutaire qu'un

(*o*) Epidem. Lib. II. Comment. III. text. v. Charter. Tom. IX. pag. 155.

(*p*) Sect. VI. cap. II. ubi de curat. pag. 330.

» éryſipele établi intérieurement change » & paroiſſe ſur la peau (*q*) ». Dans un autre endroit, il enviſage comme mortel celui qui, " en diſparoiſſant, » ou la rougeur en diminuant, paſſe » dans la poitrine, l'engorge & occa- » ſionne une grande difficulté de reſpi- » rer (*r*) ». Il traite alors de l'angine, qui eſt accompagnée ſouvent (ainſi qu'on le verra dans la ſuite) d'une inflammation éryſipélateuſe, laquelle eſt d'un bon ſigne, lorſqu'elle occupe le col & la poitrine, & dont la diſparition ſubite devient d'un danger évident. D'où il ſuit que ce pronoſtic ne peut point s'appliquer à toute ſorte d'éryſipele, & qu'il ne convient proprement qu'à celui qui eſt compliqué avec l'angine.

§. 725. *La cure n'en eſt pas difficile, puiſqu'il eſt rare que les exanthemes exigent quelque remede particulier. Il ſuffit ordinairement de recommander au malade une boiſſon copieuſe & légere, pour*

(*q*) De morbis, Lib. I. cap. IV. Charter. Tom. VII. pag. 535. Confer. Aphoriſm. Sect. VI. nº. XXV. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 261.

(*r*) Coac. Prænot. nº. CCCLXVI. Charter. Tom. VIII. pag. 872.

rendre la matiere fébrile délayée, ténue & en mouvement, & conserver toujours les forces vitales dans un degré modéré d'activité ; par ce moyen les pustules se dissipent bientôt, en faisant tomber l'épiderme en écailles.

A observer la conduite de la nature, l est assuré que c'est un effort salutaire le sa part qui pousse & fait dériver vers a surface du corps la matiere de la naladie. Or, souvent elle y incline & prend sa pente ; elle y est même dé-posée, & les exanthemes ont paru & se manifestent sur la peau, que le Méde-cin n'y a contribué en rien, qu'il n'a peut-être pas encore été appellé ; la cure n'en est donc point difficile, & n'exige quelquefois aucun remede de l'art. *Hip-pocrate*, qu'on a déja cité à ce sujet au §. 605. article. 13. recommande de dé-terminer les humeurs *vers les endroits con-venables où ils semblent tendre déja* (*f*). Mais on abuse griévement de cette regle importante de pratique, quand on pré-tend & qu'on s'imagine qu'il s'agit tou-jours de presser & de pousser, afin que la

(*f*) Lib. de Humor. text. 11. Charter. Tom. VIII. pag. 516.

nature acheve beaucoup mieux & plutôt l'ouvrage qu'elle a commencé. *Hippocrate*, juſte eſtimateur des opérations de la nature qu'il a ſi long-temps étudiées, a limité le ſens trop vague de cet Aphoriſme, & a expliqué cette regle en pluſieurs endroits : dans le livre des *Aphoriſmes*, il entend par les endroits convenables où les humeurs ſemblent tendre, *celles qui ſont deſtinées à y aller* (*t*). Et il avertit dans l'Aphoriſme précédent, « de ne remuer, de ne détourner par » aucun remede, de ne troubler par » aucune ſorte d'irritation, les matieres » qui ſe jugent ou qui ſe ſont parfaite- » ment jugées, mais de les laiſſer tout- » à-fait à elles-mêmes (*u*) ». Nous nous ſommes ſuffiſamment étendus à ce ſujet dans les *Commentaires* du §. 587. qui concerne la criſe. Or, puiſque ces exanthemes, dont nous expoſons actuellement la curation, ſont regardés comme un dépôt de la matiere morbifique qui a été portée à la peau, n'eſt-il pas clair que leur éruption étant accomplie, le principal ſe trouve fait, & qu'il n'eſt

(*t*) Aphoriſm. Sect. I. n°. XXI. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 38.

(*u*) Ibid. pag. 36.

plus besoin de beaucoup de remedes ? Il suffit d'exciter le malade à prendre une grande quantité de boisson aqueuse, afin que la matiere de la maladie reste dans un état de mobilité, & puisse, à la faveur de ces liqueurs délayantes, se séparer facilement de la masse des humeurs. Les parois des vaisseaux se relâcheront en même temps, & permettront plus aisément aux humeurs d'y circuler & de se transmettre d'un endroit en un autre. Ainsi les liqueurs animales étant devenues plus mobiles, plus coulantes, & les vaisseaux moins tendus & moins roides, la circulation générale de toutes les humeurs s'accomplira avec liberté dans tous les endroits du corps, & toutes les secrétions qui en dépendent se feront dans leur intégrité & dans leur perfection. Les remedes les plus utiles & les plus propres à remplir cette indication curative paroissent être les racines de chiendent, de scorsonere, de bardane, ou d'autres plantes semblables, dont on fait des tisanes, auxquelles on ajoute le suc de limon, ou une petite quantité de nitre, ou les bois de santaux, de sassafras, &c. que l'on fait quelque temps infuser dans une abondante quantité d'eau, qui excitent une douce transpi-

ration par la légere vertu ſtimulante & aromatique qu'ils poſſedent, laquelle n'eſt pas pourtant capable de trop accélérer le mouvement de la circulation. Une ſeconde précaution eſſentielle eſt de faire en ſorte de conſerver les forces vitales dans le juſte degré de modération, afin qu'elles ne deviennent ni trop foibles & languiſſantes, ni trop fortes & trop vives. Il a déja été queſtion, dans les §. 609. 610. 611. des remedes compétents pour réprimer leur violence & ranimer leur lenteur, & on y a mentionné les ſignes auxquels on peut les diſcerner & les connoître. Voilà pourquoi *Sydenham* ne tentoit abſolument rien dans la fievre qu'on nomme ſcarlatine (*x*), & ſe contentoit de priver les malades de l'uſage des viandes & des liqueurs ſpiritueuſes, & de leur ordonner de reſter chez eux ſans ſortir, de crainte qu'un air tant ſoit peu froid, en reſſerrant les vaiſſeaux cutanés, ne répercutât la matiere morbifique tendante à la peau, ou n'empêchât qu'elle ne s'y dépoſe. Il ne vouloit pas cependant qu'ils reſtaſſent continuellement dans le lit, trop bien inſtruit qu'il excite une

(*x*) Sect. VI. cap. II. pag. 329. 330.

trop grande chaleur. Il avoit seulement en vue de maintenir cette bonne disposition existante du corps, qui favorise doucement & sans fougue la séparation de la matiere exanthémateuse de la masse du sang & sa dérivation vers la peau. Il assure que cette méthode facile & exempte de danger contribue avantageusement à résoudre & à dissiper la maladie, tandis que les Médecins trop empressés, en donnant des cordiaux & ant d'autres remedes inutiles, & en faisant rester le malade au lit, la rendent bien souvent mortelle. La seule hose qu'il recommande, c'est qu'en as que les convulsions ou l'assoupissement surviennent pendant l'éruption, e qui arrive quelquefois aux jeunes gens, il faut appliquer à la nuque une orte & grande emplâtre épipastique, & onner tout de suite au malade un remede calmant qu'on réitere tous les soirs usqu'à la convalescence.

De plus, on voit ordinairement que ans le temps que les exanthemes dispaissent, l'épiderme se desseche & tombe écailles ; il convient alors, selon le ntiment de tous les Praticiens, de faire endre un léger purgatif, ainsi qu'on use dans la rougeole.

Qu'on ne s'imagine pas d'ailleurs que nous n'ayions voulu ici tracer que la cure des exanthemes légers, benins & de peu de conſéquence ; elle eſt la même & ſuivie d'un égal ſuccès à l'égard des petites véroles & de la rougeole, leſquelles étant ordinairement plus graves & plus conſidérables, ont encore beſoin d'une plus grande attention ſur le régime qui leur convient, & ſur l'état modéré des forces qui ſont néceſſaires à l'éruption & aux diverſes iſſues des boutons. C'eſt préciſément dans ces maladies qu'un Médecin qui précipite la ſortie des boutons, ou les gardes-malades qui donnent au malade des choſes incendiaires & trop échauffantes, troublent la nature, empêchent directement ſon action qu'ils veulent accélérer inconſidérément, & changent la maladie en pire. On s'étendra davantage là-deſſus dans l'hiſtoire des petites véroles.

Il s'agit de combiner prudemment les ſymptomes de la maladie & d'aſſortir les remedes aux diſpoſitions du malade. Car ſi on diſtingue des ſignes évidents dans les fievres, que les taches exanthémateuſes qui couvrent le corps, dépendent des putridités amaſſées dans l'eſtomac, comme on l'a prouvé au §. 723.

il

il ne faut pas balancer de donner un vomitif ou un purgatif qui les chasse du corps.

On n'a pas ainsi prétendu que le Médecin s'abstienne d'ordonner les remedes indispensables, mais seulement qu'il évite les inutiles. Il n'est pas peut-être hors de propos de noter ici qu'il y a quelquefois des personnes en parfaite santé, en qui la nature, par un effort salutaire, fait sortir sur la peau une quantité de boutons. J'ai connu un homme qui tous les ans, vers le milieu du printemps, étoit couvert extérieurement, tantôt sur une partie, tantôt sur une autre, de taches rouges; elles duroient environ deux ou trois jours, après lesquels il en couloit une humeur visqueuse que fournissoient les petits vaisseaux cutanés dilatés; ensuite on y voyoit naître une croûte jaunâtre assez épaisse, qui rendoit la partie hideuse & d'un aspect très-désagréable, sur-tout quand ces boutons attaquoient le visage. Dans d'autres personnes, j'ai observé des éruptions semblables à peu près à celles-là, mais sans aucun écoulement de liqueur; l'épiderme se détachoit également & tomboit en écailles à la dissipation entiere du mal. Il ne me fait au-

cune peine d'avouer que, dans ces cas, je demeurois tranquille spectateur des différents changements que prenoient les boutons, & avec d'autant plus, ce semble, de fondement, que je voyois que ceux qui s'empressoient de les combattre par des purgatifs, des sudorifiques, &c. n'avançoient pas davantage; & peut-être augmentoient-ils le mal, en remuant le foyer qui le produisoit. Bien plus, il étoit évidemment dangereux de s'opposer aux efforts de la nature, & de repousser ces boutons par des desséchants & des répulsifs, à moins que l'éruption ne s'en fît dans un endroit voisin, ou qu'ils repullulassent sur une autre partie. Enfin, une foule d'observations attestent le danger de cette condamnable méthode. *Benet* rapporte " qu'un " jeune homme robuste & bien portant " étoit sujet à des dartres invétérées. " Toutes les fois qu'on appliquoit des " répercussifs sur la peau, cette matiere " étoit renvoyée vers les intestins, & " lui faisoit souffrir des coliques vio- " lentes. Enfin le mauvais traitement " qu'on lui fit, & la guérison impar- " faite de ces dartres, dissipées en partie " par les remedes, en partie par la na- " ture, l'entraînerent insensiblement

» dans la phthiſie (*y*) ». Ces boutons exanthémateux, à force de revenir, ou en s'invétérant, dégénerent ſouvent en maladie chronique ; la peau devient alors une eſpece d'égout par lequel les organes intérieurs ſe délivrent & s'épurent des humeurs nuiſibles qui les inficient. Combien de fois alors éprouve-t-on ſans ſuccès tous les remedes les mieux indiqués ! & ſouvent le malade eſt heureux de la réſiſtance inſurmontable du mal, puiſqu'à ces maladies chroniques ſuccedent quelquefois des maux terribles. Tel eſt l'exemple que nous fournit l'*Académie Royale des Sciences* (*z*). Une femme, d'une conſtitution ſaine, fut attaquée aux mains, après un heureux accouchement, de dartres farineuſes. Huit ou dix ans après, entiérement obſédée & fatiguée de ces dartres toujours plus étendues, elle y appliqua imprudemment un remede clair comme de l'eau, qui parut ſi fort réuſſir, que, vingt-quatre heures après, les dartres diſparurent. Mais elle éprouva en même temps une envie conſidérable

(*y*) Theatr. tabid. Exercit. XIII. pag. 42.
(*z*) Académ. des Scienc. l'An 1703. Mém. pag. 21.

& irréſiſtible de vomir, ſuivie d'un ſentiment de ſuffocation. Dès que ces accidents ſubits furent calmés, elle ſe ſentit la tête violemment affectée, & il lui ſurvint, des deux côtés du nez, une fluxion éryſipélateuſe. Ses regles, qui avoient commencé de paroître, s'arrêterent; le nez, les levres & les paupieres s'enflerent tellement, qu'il ne lui fut pas poſſible pendant pluſieurs mois de les ouvrir naturellement; les levres étoient toutes contournées, la peau du viſage étoit entiérement bourſouflée: à la moindre preſſion, il en couloit une ſéroſité limpide; les glandes ſalivaires ſe gonflerent prodigieuſement, toutes les dents de la mâchoire inférieure, & la plupart de la ſupérieure, tomberent ſans avoir ſouffert aucune altération, pas le moindre changement de couleur, &c. Tous ces maux, à la vérité, quoique fâcheux & déſagréables, furent ſans douleur; mais pouvoient-ils être mis en comparaiſon avec les dartres qui avoient diſparu? Cela prouve qu'il faut ſe comporter avec beaucoup de prudence dans la curation de ſemblables maladies, & qu'il convient d'examiner au préalable, ſi le mal dépend du vice de la peau, ou s'il procede de la maſſe des humeurs,

& s'il y a été ſimplement apporté pour la dépuration du ſang. *Hippocrate* donne judicieuſement à ce ſujet l'avertiſſement ſuivant. « Quand vous verrez des » jeunes gens ou des enfants attaqués de » lepres, de dartres & de taches blanches qui ſe forment peu à peu & s'aggrandiſſent beaucoup avec le temps, » ne vous imaginez point que l'éruption » de ces boutons ſoit alors paſſagere, » τὸ ἐξανθήμα ; mais regardez-les plutôt comme une véritable maladie : il » n'y a que ceux qui naiſſent tout-à-» coup fort étendus, qu'on doive prendre » pour un accident léger & de peu de » durée (*a*) ».

§. 726. *Les autres ſymptomes de la fievre qui ſont ſemblables & analogues à ceux-ci, ou qui en dépendent, demandent les mêmes remedes qu'indique la nature de la maladie.*

Nous voilà enfin parvenus à la fin de la curation des principaux ſymptomes fébriles que nous avons exactement diſtingués & mentionnés dans le §. 617.

(*a*) Prædiction. Lib. II. in fine, Charter. Tom. VIII. pag. 828.

Tout mûrement réfléchi, il paroît évident qu'il n'y a aucune espece de maladie qui ne soit quelquefois accompagnée de la fievre ; s'ensuit-il de là que nous les devions toutes regarder comme des symptomes fébriles ? Outre que cette discussion seroit infinie & sans bornes, elle répandroit la confusion & le désordre dans l'histoire générale des fievres. En les considérant avec attention, on sera bientôt convaincu que tous les autres symptomes morbifiques qui se trouvent ordinairement conjugués avec la fievre, sont parfaitement congéneres & semblables à ceux dont nous venons de donner la description, & desquels on peut en déduire les connoissances théoriques & les indications thérapeutiques, ou deviennent de véritables maladies qui méritent d'être traitées à part, & que nous exposerons successivement à leur tour dans l'histoire des principales maladies aiguës & chroniques.

§. 727. *On comprend par là ce qu'on doit penser de la grande variété des fievres. Car, relativement à leur durée, on appelle* fievres continues *proprement dites, celles dont la fievre une fois née ne cesse point depuis le com-*

mencement jusqu'à la fin ; continues rémittentes, *celles qui, sans discontinuer, sont sujettes par intervalles à des diminutions & à des redoublements ; & enfin,* intermittentes, *celles dont le mouvement fébrile calme tout-à-fait dans des temps réglés, en sorte qu'on y remarque une véritable intermission qui procure une parfaite apyrexie ἀπυρεξία entre deux paroxismes.*

Après avoir détaillé l'histoire & la curation générales des fievres & des principaux symptomes qui les accompagnent pour l'ordinaire, il est à propos d'en venir actuellement à l'examen des variétés des fievres. Car il n'est pas possible de prévoir & de statuer dans les généralités que nous avons établies, tout ce qui les concerne dans leur particulier. A proprement parler, il n'y a que deux especes différentes de fievres. La premiere *ne forme dans toute sa durée qu'un seul accès depuis le commencement jusqu'à la fin* (*b*) ; la seconde a son cours interrompu ou partagé par différents accès qui reviennent dans des temps réglés.

(*b*) Galen. de different. Febr. Lib. II. cap. 11. Charter. Tom. VII. pag. 128.

La premiere s'appelle continue, & la seconde intermittente, pourvu que chaque accès soit suivi d'une entiere *apyrexie* ἀπυρεξία, c'est-à-dire, que le malade reste tout-à-fait exempt de fievre. Car, lorsque sa violence diminue sans discontinuer, & qu'elle redouble encore par intervalles, de maniere que, depuis le commencement jusqu'à la fin de la maladie, la fievre ne cesse jamais, tantôt plus, tantôt moins forte, elle devient également continue. Or, pour la distinguer de la continue proprement dite, dont le mouvement fébrile, une fois excité, persisté toujours jusqu'à sa cessation absolue, on la nomme continue rémittente ou fievre continuée. A l'égard des fievres intermittentes, il y en a de compliquées de deux accès fort longs, qui imitent souvent si bien le caractere des fievres continues, que les plus habiles quelquefois s'y méprennent, & que les seuls Praticiens savent les reconnoître & différencier. En effet, lorsque deux intermittentes tierces sont jointes ensemble, le lendemain de l'accès de la premiere tierce, on voit revenir un nouvel accès qui ressemble parfaitement à une quotidienne. Cependant, à les bien examiner, on y

découvre une différence essentielle, puisque les accès qui reviennent un jour, l'autre non, se trouvent exactement semblables & correspondants, soit pour l'heure où ils arrivent, soit pour le nombre & la véhémence des symptomes qui les accompagnent. Et d'ailleurs, on discerne souvent une différence remarquable entre les accès qui se suivent & qui ne se correspondent point. Ces justes inductions suffisent pour lever tous les doutes qu'une considération superficielle pourroit faire naître. Enfin, le premier accès de fievre d'une double tierce qui se manifeste le premier jour de la maladie, devient totalement analogue & semblable à celui qui paroît le troisieme jour, & differe essentiellement de l'accès du second jour de la maladie, lequel correspond précisément à l'accès du quatrieme ; ainsi de suite, dans cette même progression. Lorsque dans une pareille tierce intermittente, les accès se développent avec tant de violence & sont si longs, que le second commence avant que le premier ait fini, & que le troisieme, qui répond au premier, se déclare avant la cessation du second, ne peut-on pas appeller cette fievre, continue, avec juste raison,

puisqu'elle ne parvient jamais à une parfaite *apyrexie* ἀπυρεξία ? Elle sera donc mise dans la classe des rémittentes, parce qu'il y aura une rémission ou une diminution apparente des symptomes que l'accès suivant augmente bientôt. Il peut en arriver autant dans les longs accès des fievres quotidiennes ; de plus, une quarte triple, dont les accès soient longs, dégénere également en une continue rémittente ; elle devient même très-difficile à connoître, sur-tout si chaque accès paroît à une heure différente, ou si chacun d'eux, comme il arrive communément, anticipe & devance le temps ordinaire où il se développe. L'ordre alors des accès se trouve tellement dérangé & disparate, qu'il est mal-aisé de distinguer à quelle classe cette fievre appartient proprement. De ce genre paroissent être les fievres qu'*Hippocrate* appelle erratiques, qu'il caractérise en ces termes : « Les intermittentes & les erratiques dégénerent » facilement dans l'automne en fievre » quarte, principalement dans les malades qui n'ont point encore atteint » l'âge de trente ans (*c*) ». Au reste,

(*c*) Coac. Prænot. nº. CXLIV. Charter. Tom. VIII. pag. 859.

« les taches & les nuages qu'on apper-
» çoit (*dans les urines*) de ceux qui ont
» des fievres erratiques, ſont des ſignes
» de leur changement en quarte (*d*) ».
Sydenham a obſervé un grand nombre de ces fievres qui reſſemblent aux continues, quoiqu'étant du genre des intermittentes. Il donne à ce ſujet les avis ſuivants, qui ſont d'une grande utilité dans la pratique. « Lorſque les fievres
» intermittentes automnales s'annoncent
» d'une maniere prématurée, & qu'elles
» commencent de ſe développer & de
» ſévir avec force dans le mois de Juil-
» let, par exemple, elles ne prennent
» point tout de ſuite leur type naturel,
» (ainſi que les fievres intermittentes du
» printemps). Elles imitent au con-
» traire en tout les fievres continues, en
» ſorte qu'à moins du plus ſérieux exa-
» men, il eſt impoſſible de les diſtinguer.
» Mais la ſaiſon s'étant un peu adoucie,
» & la violence de leurs ſymptomes ſe
» trouvant enfin réprimée, elles pren-
» nent un cours régulier ; & quand on
» eſt parvenu au milieu de l'automne,
» leur nature pleinement développée,
» elles paroiſſent alors ſans déguiſe-

(*d*) Ibid. n°. DLXXXIII. pag. 887.

» ment avoir été & être véritablement » des vraies intermittentes, soit quartes, » soit tierces. Cependant il est très-im- » portant d'en discerner le caractere in- » dividuel, & toujours immanquable- » ment préjudiciable aux malades, lorf- » qu'on traite & qu'on prend ces fievres » intermittentes pour des fievres con- » tinues légitimes & essentielles (*e*) ».

Ce qui constitue individuellement les fievres intermittentes, est par conséquent le retour précis & la correspondance exacte des accès ; le troisieme jour dans les tierces, le quatrieme jour dans les quartes, & ainsi des autres. Observez néanmoins que dans les fievres continues, lorsque la fievre cesse sans une crise bonne & parfaite, les malades restent plusieurs jours sans fievre ; mais elle est ensuite sujette à des retours, sans qu'on puisse pourtant ranger ces fievres dans la classe des intermittentes. On appelle alors cette nouvelle attaque de fievre, une rechûte, qui, quoiqu'arrivant le plus souvent un jour décrétoire, ne sauroit être positivement assignée en aucun jour fixe, ainsi qu'on l'éprouve à l'égard des accès des fievres intermit-

(*e*) Sect. I. cap. 11. pag. 49.

tentes. Reliſez à ce ſujet les expoſitions contenues dans les *Commentaires* du §. 564.

Ces explications completent tout ce qui regarde les différentes eſpeces de fievres en général. Voyons à préſent les obſervations que mérite chacune d'elles en particulier.

CHAPITRE TROISIEME.

De la Fievre continue.

§. 728. *La plus ſimple des fievres continues, c'eſt l'éphémere ou la fievre d'un jour, dont le commencement, les progrès, l'état & le declin s'accompliſſent dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Elle ne connoît d'autre cauſe que le mouvement trop accéléré de la circulation, qui eſt produit par un excès commis dans les ſix choſes non naturelles, & n'a preſqu'aucune cauſe phyſique ou matérielle dans le corps. On la reconnoît par ſon principe qui eſt léger, par le corps du malade dont les humeurs ſont ſaines & pures, par la petite intenſité des ſymptomes, par la criſe qui arrive bientôt, & par le pouls qui ſe*

rétablit parfaitement dès que la fievre s'eſt diſſipée ; on la guérit aiſément par la privation des aliments, par le repos & par l'uſage des délayants.

LEs fievres continues, qui ſont celles dont le mouvement fébrile une fois excité perſévere avec vigueur depuis le commencement juſqu'à la fin, ont divers degrés d'intenſité. Avant l'invaſion des unes, les parties ſolides & fluides ont déja conſidérablement dégénéré de leur état naturel, & les fonctions organiques ſe trouvent en grand nombre léſées ; la durée des autres produit cette dégénéreſcence & ces léſions des fonctions qui n'exiſtoient point auparavant. Ce ſont là les attributs & l'eſſence des fievres continues putrides qui feront l'objet du chapitre ſuivant. Il y a une autre eſpece de fievres continues qui ne ſont accompagnées, ni d'un ſi grand dérangement des parties ſolides & fluides du corps, ni de tant de trouble dans les fonctions des viſceres ; on les appelle fievres continues ſimples, & non putrides : elles ſont ordinairement ſans danger, bénignes, & toujours ſalutaires, à moins qu'un mauvais traitement, comme on le dira bientôt, n'en dété-

riore le caractere. Ces sortes de fievres qu'on a nommées avec juste raison continues, ne semblent point mériter le nom de fievres aiguës, parce qu'elles font leur cours vîte & sans danger ; & nous avons vu qu'il faut indispensablement, pour constituer une véritable fievre aiguë, que le danger soit joint à la vîtesse de son cours. (Voyez le §. 564.)

Tous les Médecins sont d'accord à regarder la fievre éphémere, comme la premiere des fievres continues simples ou non putrides. Elle fait essentiellement son cours dans l'espace de vingt-quatre heures, composée comme toutes les autres (voyez le §. 590.) de son commencement, de son augmentation, de son état & de son déclin. Lorsque cette fievre passe le terme de vingt-quatre heures, elle cesse d'être éphémere, & s'appelle continue simple ou non putride ; car le nom d'éphémere ἐφήμερον, signifie strictement, ce qui se passe dans l'intervalle d'un jour entier : voilà pourquoi on a appellé éphémeres quelques insectes dont la vie ne s'étend pas au-delà.

Il est clair & évident que cette définition distingue très bien la fievre éphémere de cette espece de fievres extrêmement aiguës qui donnent la mort dans

l'espace de quelques heures. Ces fievres sont mortelles & finissent avant que d'arriver à leur déclin. *Cajus* néanmoins, cet Auteur estimable, sans égard à ces raisons qui paroissent plausibles, a appellé la sueur britannique qui occasionne la mort aux malades dans deux ou trois heures, fievre éphémere pestilentielle : les motifs qui l'y ont déterminé sans doute, paroissent être que cette fievre devient mortelle dans ce petit espace de temps, & que les sueurs qui se déclarent durent quelquefois pendant vingt-quatre heures. Sans prétendre blâmer son jugement, il paroît par la description qu'il en a faite lui-même, que, quoique cette sueur continuée si long-temps, mette souvent les malades hors de danger, il ne reste pas moins une grande foiblesse qu'elle procure, & les autres léfions de fonctions qui subsistent. Il est arrivé même en plusieurs occasions que cette sueur, quelqu'abondante qu'elle soit, ne sépare & ne dissipe point toutes les humeurs viciées, & ce qui demeure dans la masse du sang produit encore des fievres très-graves & très-dangereuses. Or, puisqu'il est constant qu'on continue d'y remarquer le dérangement des principales fonctions animales, ne

s'enſuit-il pas viſiblement que cette fievre peſtilentielle, prétendue éphémere, appartient plutôt à la claſſe des fievres continues putrides? Quant à la fievre véritablement éphémere dont il eſt ici queſtion, elle doit eſſentiellement être miſe au nombre des fievres continues non putrides, parce que les vingt-quatre heures que dure ſon cours étant écoulées, elle ſe termine en ſanté & ne revient plus. A l'égard de l'éphémere que *Cajus* a nommé peſtilentielle, ce que nous avons dit à ce ſujet n'eſt pas pour improuver l'opinion de cet Auteur; on ne riſque point de la confondre avec l'éphémere ſimple & bénigne, puiſqu'une ſage précaution a inſpiré de lui ajouter l'épithete de peſtilentielle qui la diſtingue ſuffiſamment.

Elle ne connoît d'autre cauſe, &c. L'éphémere dépend preſque toujours d'un vice apparent ou d'une erreur commiſe dans l'uſage des ſix choſes naturelles. *Galien* prétend que c'eſt là le premier indice de ces fievres (*f*), & qu'elles proviennent néceſſairement d'une cauſe récente & ſenſible. Quelquefois

(*f*) De different. Febr. Lib. I. cap. VIII. Charter. Tom. VII. pag. 116.

une trop grande quantité d'aliments, procurant une indigestion dans des tempéraments délicats, suffit pour la faire naître: la fievre s'allume, & les forces vitales, par leur vîtesse redoublée, assimilent peu à peu les sucs indigestes, dont la tenacité ou la trop grande quantité avoient résisté à l'énergie ordinaire des visceres digestifs, & dont le parfait changement rétablit la santé dans le corps. La fievre éphémere, la plus simple & la plus bénigne de toutes les fievres, vient communément après une débauche, une ivresse, des travaux trop forts, des passions trop vives de l'ame, &c. Tous les vices que ces causes évidentes & procathartiques produisent dans l'économie animale, se bornent à la vîtesse de la circulation; & un corps auparavant en santé seroit absolument sans mal, s'il n'avoit point la fievre. En sorte qu'il est clair que cette fievre n'admet & ne suppose dans la masse des humeurs aucune matiere viciée & morbifique; ou du moins s'il y en a une, elle est si légere, si peu nuisible, qu'elle se trouve bientôt dissipée par le mouvement de la fievre, ou qu'il est facile de l'expulser des voies de la circulation. On a déja dit au §. 594. article 1. que

toutes les humeurs ou les parties solides du corps qui ont dégénéré des loix de la santé, soit que leur altération précede la fievre ou en devienne le produit, forment ce qu'on entend vulgairement par le nom de cause physique de la fievre ou cause morbifique. Comme dans l'éphémere il n'y a aucune cause physique de la fievre qui existe avant elle, il suit qu'elle ne peut naître que du vice ou de l'excès d'une des six choses non naturelles. Or ce vice, quel qu'il puisse être, se corrige ou est chassé du corps dans le court espace de vingt-quatre heures; donc il est permis d'avancer, eu égard à la prompte dissipation de la matiere morbifique qui l'engendre, qu'il n'en existe presque point dans cette espece de fievre.

On la reconnoît par son principe qui est léger. Quelqu'évidentes que soient les causes qui produisent la fievre éphémere, quelque facile que paroisse la curation dont elle est susceptible, il n'est pas toujours si aisé de la reconnoître. *Hippocrate*, que j'ai déja cité pour cet objet dans une autre occasion au §. 564. avertit que dès l'invasion des maladies il est difficile *de discerner celles qui doivent avoir un long cours*, (d'avec celles qui se ter-

mineront bientôt) *parce que leurs commencements sont semblables* (*g*), quelquefois également légers & sans mauvais symptomes. *Galien* avance qu'il y a des Médecins qui n'ont jamais su annoncer affirmativement une fievre éphémere (*h*), tandis qu'il en regarde le diagnostic comme très-aisé, pourvu qu'on rassemble & qu'on examine attentivement toutes les notions & les indices positifs & accessoires qui la caractérisent. Il ajoute que dans mille occasions où il l'a rencontrée, il a prévenu les malades qui en étoient attaqués, que, dès que la fievre auroit fini, ils pouvoient en toute assurance prendre selon leur coutume des aliments solides & liquides avec modération, sans crainte de retour, & que l'événement a toujours justifié sa prédiction. Cependant, parmi les signes de la fievre éphémere, on met avec juste raison la légéreté de la cause de la maladie. Ce n'est pas néanmoins qu'il ne puisse très-bien naître des fievres graves & longues des fautes commises dans l'usage

(*g*) Prognostic. Comment. III. Sentent. VI. Charter. Tom. VIII. pag. 665.

(*h*) De different. Feb. Lib. I. cap. VIII. Charter. Tom. VII. pag. 116.

des ſix choſes non naturelles, comme on l'a dit dans le §. 586. en traitant des cauſes des fievres. Mais comme la fievre éphémere eſt courte & bénigne, qu'elle dépend d'une erreur évidente des ſix choſes non naturelles, on infere conſéquemment de là que le principe en eſt léger.

Par le corps du malade dont les humeurs ſont ſaines & pures. Cette conſidération eſt d'une grande importance. Car une fievre excitée par une légere erreur des ſix choſes non naturelles dans un corps cacochymique, ou dans un homme dont les humeurs ſont ſaines & pures, a des ſuites bien différentes. Elle finira bientôt dans l'un, tandis qu'elle deviendra fort longue & dangereuſe dans l'autre. Que les humeurs, par exemple, atrabilaires, les matieres acrimonieuſes & ſcorbutiques, les liqueurs épaiſſes, ramaſſées & ſtagnantes des léucophlegmatiques, ſoient miſes tant ſoit peu en mouvement par la fievre, il eſt sûr qu'il peut s'enſuivre une foule de maux. C'eſt pourquoi pendant le cours des fievres épidémiques on doit faire attention & appréhender que leurs cauſes ne mettent en jeu des foyers ſemblables, & ne ſe compliquent & s'aggravent avec de pareilles

maladies. Presque tous les Auteurs qui ont écrit sur la peste assurent que dans les temps qu'elle est manifestée, de quelle autre nature que puisse être la maladie dont on devient attaqué, elle dégénere bien vîte en la peste (*i*). Il en arrive autant dans toutes les autres maladies épidémiques. Mais pour revenir à la fievre éphémere, *Galien* prétend avec fondement qu'une course vive, un exercice fort, une intempérance, le froid, &c. ne sont point par eux-mêmes capables de produire une maladie violente; & l'examen de ces causes suffit pour discerner & reconnoître une fievre éphémere. Il faut au reste faire une différence des autres dispositions maladives que le malade peut avoir alors, & des autres causes que *Galien* appelle occasionnelles προηγούμενα, qui servent à développer la maladie cachée qu'on ne doit point mettre sur le compte de l'éphémere (*k*).

Par la petite intensité des symptomes. La grandeur des symptomes répond à

(*i*) Diemmerbroek, de Peste, cap. v. pag. 10. Thucydides, Lib. II. & apud alios passim.

(*k*) Lib. de morbor. acutor. vict. Commentar. IV. text. XCVI. Charter. Tom. XI. pag. 178.

la léſion des fonctions. Or la fievre éphemere ne procédant que de cauſes légeres, ne peut pas certainement produire de changements aſſez conſidérables dans le corps, pour qu'il s'enſuive de grandes léſions de fonctions. C'eſt un axiome reçu en Médecine: « une maladie devient d'autant plus » dangereuſe, que le corps s'éloigne da» vantage de l'état de ſanté (*l*) ». Les altérations remarquables de l'état de ſanté s'obſervent dans une léſion apparente des fonctions vitales, naturelles & animales, dans le changement notable des matieres excrémentitielles de l'urine, &c. Or, on ſait que toute fievre accompagnée de ces graves accidents ne peut point être une éphémere, dont la cauſe légere eſt incompatible avec un ſi grand nombre & de ſi fâcheux ſymptomes.

Par la criſe qui arrive bientôt. On a expliqué dans les *Commentaires* du §. 587. dont la criſe eſt l'objet, que ce terme a eu différente acception, & qu'il a été pris quelquefois pour ſignifier la terminaiſon de la maladie, laquelle,

(*l*) Galen. Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. cap. 1. Charter. Tom. X. pag. 345.

quoique accompagnée d'une évacuation ſenſible, ſe fait cependant ſans trouble & ſans être précédée par les ſymptomes orageux, ordinairement avant-coureurs de la criſe. En ce ſens, il eſt permis de dire que la fievre éphémere eſt ſujette à une criſe qui ſe fait promptement. En effet, lorſque cette fievre arrive en ſon déclin, il ſe développe une douce tranſpiration qui la termine; cette iſſue a lieu d'autant plus facilement, que la maladie provient fréquemment d'une ſuppreſſion de tranſpiration. On voit quelquefois ſurvenir un léger vomiſſement ou une évacuation modérée par les ſelles qui la diſſipent tout-à-fait : ces dévoiements ſont les ſuites communes d'une indigeſtion, ou de la trop grande quantité, ou de la mauvaiſe qualité des aliments amaſſés dans les premieres voies qui l'ont occaſionnée. La modération & la douceur avec laquelle ces criſes s'exécutent, ſont le ſigne le plus remarquable qui différencie la fievre éphémere de toutes les autres fievres continues ſimples, dont la durée eſt eſſentiellement plus longue. Car l'éphémere qui ſe termine dans l'eſpace révolu d'un jour, parvient dans douze heures dans ſon état ou ſa plus grande

grande vigueur ακμὴν, & diminue ensuite insensiblement jusqu'à ce que tous les symptomes qui l'accompagnent cessent entiérement. En sorte, comme le confirme très-bien *Galien*, « que celui » qui ressent un mal de tête avec la » fievre, ou qui se plaint d'une dou- » leur en une partie du corps, s'en trouve » parfaitement délivré après que la » fievre a fini. D'ailleurs il paroît très- » plausible de conjecturer que si le ma- » lade en supporte sans peine les acci- » dents, c'est un signe presque certain » & un présage évident (*d'une fievre* » *éphémere*) : un cachet n'imprime pas » mieux son empreinte sur la cire, que » la légéreté de la maladie n'indique » une fievre éphémere (*m*) ».

Et par le pouls qui se rétablit parfaitement dès que la fievre s'est dissipée. Galien nous assure avoir alors distingué sûrement, à la faveur du pouls, la fievre éphémere d'un accès de fievre intermittente. « Le battement de l'artere, dit- » il, revient tout de suite, ressemblant » à celui de l'état de santé. Ce qui est » particulier à cette fievre, dans aucune

(*m*) Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. ap. 11. Charter. Tom. X. pag. 347.

» autre il ne se rétablit point parfaite-
» ment. Quelque long que puisse être
» l'intervalle qui sépare les accès, comme
» dans les tierces & les quartes, il reste
» toujours une irrégularité dans le pouls
» & une marque persévérante de fie-
» vre (*n*) ». Cette observation paroît juste & lumineuse. On distingue ordinairement après la fin des accès de fievre intermittente, une espece de foiblesse dans le pouls ; bien plus, la sueur étant dissipée & le malade étant levé, on y trouve encore quelque temps une certaine vîtesse. Il arrive rarement que tous les symptomes qui accompagnent les fievres intermittentes, comme la lassitude, le mal de tête, la courbature ou la douleur des reins, &c. disparoissent tout-à-fait, ainsi que dans la fievre éphémere. Ce qui sert en outre à la reconnoître plutôt, c'est si elle paroît dans un temps où il ne regne point de fievre intermittente avec laquelle on puisse la confondre, où il n'y aura pas par conséquent lieu de soupçonner un retour d'accès après sa cessation. On ne sauroit néanmoins disconvenir que le premier accès d'une tierce printaniere, si elle

(*n*) Ibidem.

est légere, ne puisse induire en erreur & paroître une éphémere, parce qu'elle ne dure le plus souvent que quelques heures, qu'elle se termine par une douce transpiration, & que toutes les fonctions lésées se rétablissent dans leur intégrité avant l'espace de vingt-quatre heures. Car, à l'égard de la cause, une erreur commise dans l'usage des six choses non naturelles, précede également & occasionne une fievre éphémere tout comme une intermittente. Il est vrai qu'il peut arriver, mais le cas est rare, qu'une fievre éphémere naisse sans qu'on trouve une erreur remarquable dans les choses non naturelles, à laquelle on puisse vraisemblablement l'imputer. J'ai connu des personnes qui étoient attaquées deux ou trois fois chaque année d'une véritable éphémere, sans savoir ce qui pouvoit y avoir donné occasion προφάσεις. Apparemment qu'elle venoit d'un amas de bile, puisque, dès qu'ils l'avoient rejettée par en haut, la fievre & tous les autres symptomes cessoient entiérement. Enfin, dans l'incertitude où l'on peut se trouver, pour ménager tout à la fois & l'honneur de l'art & la réputation du Médecin, lorsqu'on doute & qu'on est en suspens que ce puisse être une fievre

intermittente ou une éphémere, il convient de ne pas se presser de se décider, & de prévenir qu'un premier accès n'est pas ordinairement capable de terminer la maladie, qu'on doit peut-être s'attendre à un second. On ne se compromet de cette maniere en rien, on reste exempt de tout reproche, & on ne laisse pas d'ordonner les remedes compétents pour empêcher le retour de la maladie.

On la guérit aisément, &c. Cette fievre légere par sa nature se guérit ordinairement facilement & d'elle-même, pourvu que par un mauvais traitement on n'irrite & ne change point son caractere, de maniere à la faire dégénérer en une plus grande maladie. Les quatre indications générales que nous avons établies dans la cure des fievres, sont (voyez le §. 598.) de conserver la vie du malade & l'état de ses forces, de corriger & de chasser du corps les matieres âcres & irritantes qui inficient les organes, de résoudre l'épaississement des humeurs, & d'expulser celles qui sont séparées de la masse du sang; enfin de calmer la véhémence des symptomes. Premiérement, dans la fievre éphémere la vie n'est point en péril, & on n'a pas lieu de craindre que les forces s'abattent

& s'épuiſent dans le court intervalle de ſa durée ; en ſecond lieu, la fievre ne dépend point d'un foyer morbifique, & s'il ſe trouve quelque peu de matiere fébrile, elle ſera bien vîte corrigée & expulſée du corps : le léger épaiſſiſſement des humeurs qui peut-être exiſte dans cette fievre, ſe réſout & ſe diſſipe par l'action de la fievre même, & ſort par une douce tranſpiration. A l'égard des ſymptomes qu'elle excite, ils paroiſſent toujours légers ; il n'eſt donc pas néceſſaire de ſe mettre en devoir de les calmer, puiſqu'ils doivent bientôt diſparoître avec la fievre. Il s'enſuit donc qu'il ſuffit de priver le malade d'aliments, de l'engager à la tranquillité de l'eſprit & du corps, & de lui preſcrire l'uſage des délayants. Pour ce qui concerne la privation des aliments, *Celſe* en admet de deux ſortes ; « l'une, qui » conſiſte à ne rien prendre abſolument ; » & l'autre, à ne prendre que ce qui » convient (*o*) ». Dans cette alternative, quoique le malade ſoit très-capable de ſupporter une diete ſévere, d'autant qu'il étoit auparavant en bonne ſanté, & que ſa maladie doit bientôt

(*o*) De Medicin. Lib. II. cap. XVI. pag. 92.

finir, cependant il paroît qu'il n'eſt pas beſoin qu'il ſe prive de tout, & qu'il ſuffit qu'il en uſe à cet égard avec modération, " afin qu'il ne prenne que » des aliments convenables à ſon état, & » qu'il en proportionne la quantité à la » nature de la maladie (*p*) ». Une décoction d'orge, d'avoine, le lait coupé avec l'eau, le petit-lait, une eau panée & d'autres ſemblables, lui ſuffiſent pour ſa nourriture, & rempliront tout à la fois l'office de délayants. Obſervez que dans cette eſpece de fievre on ne remarque qu'une trop grande célérité dans le mouvement de la circulation, qui indique indiſpenſablement la tranquillité du corps & de l'eſprit, (voyez les §. 103. 104. 105.) ainſi qu'on l'a expliqué dans la curation *des maladies qui proviennent du mouvement exceſſif de la circulation.* Cette méthode curative mérite d'autant plus de préférence, qu'elle eſt très-ſimple & qu'elle devient utile & néceſſaire au commencement de toutes les maladies fébriles. On auroit beau ſe méprendre le premier jour, & traiter une autre ſorte de fievre, au lieu d'une éphémere qu'on croiroit être, le traitement

(*p*) Ibidem.

décrit n'en seroit pas moins profitable, & ne sauroit jamais devenir nuisible. Certainement toutes les fois que la santé se dérange, « on ne peut rien faire de mieux » que de tenir le malade en repos, de » le priver d'aliments & de lui donner » de l'eau pure à boire ... par ces moyens » quelquefois on évite de grandes ma- » ladies qui étoient sur le point de se » développer (*q*) ». C'est donc avec beaucoup de fondement & de raison que *Galien* improuve & condamne cette fameuse diete de trois jours, à laquelle les Médecins avoient accoutumé d'assujettir les malades, pour quelque maladie que ce fût. Car quels avantages pouvoient-ils en retirer ? les humeurs devenant plus âcres, & se desséchant sans être rafraichies, dégénéroient toujours plus, & excitoient une fievre plus vive & plus opiniâtre. Il est sûr que l'impéritie des gens de l'art est plutôt capable de faire naître & d'aggraver les maladies, que de les guérir ; ou, pour me servir des expressions pathétiques de *Galien*, « ils occasionnent & créent les » maladies de leurs propres mains χειρο-

(*q*) Ibid. Lib. III. cap. 11. pag. 114.

» πάντα νοτήρα·α (r) ». Car, en réfléchissant sur la méthode d'*Asclepiade*, qui les premiers jours de la maladie pensoit « qu'il convenoit d'abattre les » forces du malade par la clarté du jour, » par les insomnies, en lui faisant souffrir une soif extrême, & en ne lui permettant pas même de se laver au commencement la bouche avec de l'eau » (f) », n'est-il pas conséquent & visible que par cette pernicieuse méthode on risque de faire dégénérer l'éphémere la plus bénigne en une maladie violente? Il en arrive autant de l'usage inconsidéré des purgatifs, des émériques & des sudorifiques, ordonnés au commencement des maladies. « La plupart se » trompent de prétendre guérir tout de » suite & le premier jour de la maladie, » l'abattement & la foiblesse où le ma» lade se trouve, par des frictions, des » bains, des déjections forcées, des » vomissements, des sueurs, ou par » l'usage excessif du vin: ces erreurs se » commettent bien souvent, elles ne » viennent point de la nature de la ma» ladie qui cause ces méprises, mais du

(r) Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. cap. 11 Charter. Tom. X. pag. 346.

(f) Cels. de Med. Lib. III. cap. IV. pag. 118.

» faux jugement qu'on en porte : on se » trompe dans la maniere de la traiter, » & on rend dangereuse de cette ma- » niere une maladie que la diete seule » auroit guérie sans danger (*t*) ». Conséquemment à ces principes incontestables, la méthode curative simple que nous venons de tracer, plus conforme au développement des maladies, convient au commencement de toutes les fievres, & paroît être la plus sûre & la plus profitable. On peut lire à ce sujet les préceptes excellents que *Galien* donne touchant la fievre éphémere dans le *huitieme livre de sa méthode de guérir* (*u*), qu'on peut regarder comme un traité accompli de l'histoire & de la cure de cette fievre.

§. 729. *Si cette fievre* (728.) *dure plusieurs jours, on l'appelle fievre continue non putride : ses causes, ses signes & sa curation sont les mêmes, & elle demande principalement des saignées abondantes & des remedes rafraîchissants.*

Lorsque la cause de cette espece de fievre devient rebelle & résiste aux efforts

(*t*) Ibid. cap. 11. pag. 114.
(*u*) Charter. Tom. X. pag. 178. & seq.

de la nature, elle ne peut point se terminer dans l'espace d'un jour, parce que la matiere fébrile ne se trouve ni assimilée, ni dissipée hors du corps. La fievre se prolonge, cesse d'être appellée éphémere, après en avoir passé le terme, & se nomme continue. Sa cause par conséquent reste toujours légere, ses symptomes sont sans malignité, & il ne paroît aucun signe dans les urines, dans les selles & dans les sueurs, qui dénote une forte dégénéresence dans les humeurs & un grand éloignement de l'état naturel de santé : c'est pourquoi on lui donne le nom de fievre continue, ou de synoque non putride, afin de pouvoir la distinguer de la synoque putride, dont il sera bientôt question. Quelques Auteurs ont appellé improprement cette fievre, *éphémere de plusieurs jours* (*x*) ; mais cette dénomination implique & est contradictoire avec elle-même. Il est vrai que *la nature* de ces fievres *est la même des éphémeres ; mais comme leur cours est plus long, leur nom doit être différent* (*y*). Effectivement, il arrive

(*x*) Foreſt. Obſervat. & Curat. Medicinal. Lib. I. n°. 1. Obſerv. IX. Tom. I. pag. 11.

(*y*) Galen. Method. Med. Lib. IX. cap. 1. in fine. Charter. Tom. X. pag. 203.

souvent qu'une ivresse produit aux uns une fievre éphémere, c'est-à-dire, de vingt-quatre heures, & aux autres une semblable fievre d'un caractere positivement anologue, qui dure deux ou trois jours. Ces prétendues éphémeres prolongées, autrement dites synoques non putrides, ont été connues & décrites par *Hippocrate*, qui « les regarde comme » des fievres très-légeres, accompa- » gnées de symptomes de peu de con- » séquence, & se terminant pour l'or- » dinaire au quatrieme jour, ou même » avant (z) ».

Puisque l'on ne remarque aucune différence essentielle dans la cause & les signes de ces fievres non putrides, on ne doit point en mettre à l'égard de la curation, qui est parconséquent la même que celle de l'éphémere; cependant la plus longue durée de la synoque non putride prouve nécessairement, que la vîtesse de la circulation du sang & la chaleur qui en est indispensable, persévérent plus long-temps; Or n'est-il pas à craindre que la continuité de la fievre & la chaleur ne dissipent les parti-

(z) Prognost. Comment. III. Sentent. 11. Charter. tom. VIII. pag. 663.

cules aqueuſes de la maſſe du ſang, ne lui faſſent contracter un épaiſſiſſement inflammatoire, n'atténuent & ne volatiliſent davantage les ſels & les huiles du ſang, (voyez les §. 100. & 689.) en ſorte que cette fievre eſt capable de faire naître par ces dégénéreſcences ſourdes des humeurs, l'inflammation des viſceres, l'acrimonie du ſang, & une foule d'autres maux qui en dépendent ? ainſi cette fievre continue ſimple, & non putride, peut facilement devenir une fievre foncièrement putride. Afin d'éviter ces déſordres, il convient de ſaigner le malade : la ſaignée eſt évidemment le remede le plus efficace contre les progrès de l'inflammation, qui exiſte & peut prévenir celle qui paroît imminente. Ce qui prouve ſes bons effets, c'eſt que ſouvent la ſaignée emporte tout de ſuite la fievre. *Galien* en cite un exemple irrévocable : Il fut appellé pour un jeune homme qui ayant, pendant trente jours, diſcontinué ſes occupations ordinaires, s'y étoit enſuite remis avec trop d'ardeur ; *Galien* le trouva le ſurlendemain attaqué « d'une » fievre vive accompagnée d'une chaleur » brûlante, les battements du pouls » étoient égaux, grands, vîtes, fré- » quents & forts : la chaleur cependant

„ n'avoit pas au toucher une âcreté „ mordante, & les urines, soit par leur „ épaississement, soit par leur chaleur ou „ par leurs autres qualités, n'étoient pas „ beaucoup differentes de l'état de san- „ té (*a*) „. Ce sont là certainement les signes d'une synoque non putride : ce malade avoit le visage rouge & les vaisseaux pleins. Dans cette situation, soit l'incertitude où l'on étoit du caractere de la maladie présente, soit à cause de la différence des sentiments des Médecins appellés en consulte à l'égard de la saignée, du temps le plus propre à la faire, & de quelques autres circonstances accessoires, elle fut différée jusqu'au troisieme jour de la maladie. « Alors le malade se plaignoit d'une „ chaleur ardente, tous les vaisseaux „ étoient tendus & pleins, il sentoit un „ battement considérable dans la tête, „ & étoit accablé d'insomnies (*b*) „. *Galien* considérant que l'augmentation de ces accidents provenoit du retardement de la saignée, ordonna sans délai, qu'on laissât couler le sang

(*a*) Method. Med. Lib. IX. cap. IV. Charter. Tom. X. pag 205.
(*b*) Ibidem.

jusqu'à défaillance, & de cette sorte il éteignit & annihila sur le champ la fievre ; tellement qu'à ce sujet une personne qui étoit présente, s'adressant à *Galien*, lui dit qu'il avoit égorgé la fievre par cette saignée excessive (*c*). Peu de temps après on servit au malade un aliment léger, il s'endormit bientôt, sua légérement & s'éveilla parfaitement guéri. Ces circonstances étant mûrement réfléchies, il est évident que si le malade eût été saigné le premier jour de sa maladie, la guérison auroit été plus prompte & plus facile.

Outre les saignées, les remedes également utiles & convenables sont les rafraîchissants, qui consistent dans les délayants, les relâchants, les résolutifs & les apéritifs. Après avoir diminué le volume du sang par la saignée, les rafraîchissants completent toute la curation. Les plantes d'une nature nitrée, miellée, savonneuse, acide, infusées dans une grande quantité d'eau, les décoctions d'orge, d'avoine, les racines de scorsonere, & d'autres semblables sont d'un usage excellent ; non seulement ils combattent les accidents dé-

(*c*) Ibid. pag. 206.

véloppés, mais s'oppoſent encore à la putreſcence imminente des humeurs, & à leur dégénération inſenſible. Voyez pour une plus ample explication, ce qu'on a dit dans le §. 691. & dans les *Paragraphes* ſuivants, touchant la cure de la chaleur fébrile.

CHAPITRE QUATRIEME.

DE LA FIEVRE CONTINUE PUTRIDE.

§. 730. *On appelle fievre ſynoque putride, celle qui provient des cauſes plus conſidérables que celles d'une ſimple inflammation, comme de l'obſtruction des viſceres, des embarras des capillaires de la peau & de preſque tous les vaiſſeaux, d'une forte acrimonie, qui eſt ſouvent d'un genre particulier.*

LA fievre continue putride conſiſte dans la dégénéreſcence des humeurs animales, produite en quelque endroit du corps que ce ſoit, ou avant ou pendant la fievre; en ſorte que la circulation ſe trouve notablement dérangée, & qu'elle ne ſauroit s'accomplir avec ordre & avec intégrité dans tous les

vaisseaux. Cette définition démontre tout de suite sa différence d'avec la fievre éphémere, & la synoque simple ou non putride. Dans celle-ci, il n'y a presque dans le corps aucune matiere putride, toutes les humeurs sont saines : on ne remarque d'autre léfion de fonctions que la vîtesse du pouls, puisque dès qu'on l'a calmé & qu'il s'est rétabli naturellement, ou à la faveur d'une saignée copieuse ou d'autres remedes indiqués, la maladie cesse souvent sans aucune évacuation sensible ; enfin, s'il arrive qu'il y ait quelqu'humeur pervertie dans le corps, elle se dissipe ordinairement par une douce transpiration ou une légere sueur, & la santé ne tarde pas de reparoître. Il est vrai que ces fievres très-simples s'aggravent & empirent quelquefois par un mauvais traitement qui déprave & inficie les liqueurs, & les induit, comme on a dit ci-dessus, en une synoque putride.

Galien pense dans la synoque putride " que les humeurs de tous les vaisseaux " du corps humain, ou du moins des " principales ramifications du système " vasculeux, ont contracté une forte pu- " tréfaction (*d*) ". La plupart des Mé-

(*d*) Meth. Med. Lib. IX. cap. 111. p. 204.

decins à la vérité n'ont pu admettre ce terme de putréfaction. Il leur a paru choquant, & peu vraiſemblable que les liqueurs d'une perſonne encore en vie fuſſent atteintes de putréfaction. C'eſt pourquoi *Traillan* remarque « qu'il y a „ un grand nombre de Médecins qui „ ſoutiennent que la fievre ne provient „ point en général d'aucune putréfac- „ tion, & qu'ils penſent que les humeurs „ ſont alors comme brûlées dans les „ veines, & non pas putréfiées (*e*) ». Ce paſſage mérite une explication : il ne faut pas s'imaginer que les anciens Médecins qui ont admis la putréfaction des humeurs dans les fievres, aient entendu parler d'une corruption ſemblable à celle qui s'empare bientôt des cadavres : mais ſeulement ils ont compris ſous cette dénomination, une dégénéreſcence conſidérable des humeurs, de leurs qualités naturelles. Ce qui le prouve, c'eſt que *Galien* définit la putréfaction, « un chan- „ gement de toute la ſubſtance du corps „ qui ſe putréfie en une corruption pro- „ duite par la chaleur externe (*f*) ».

(*e*) Lib. XII. cap. II. pag. 684.
(*f*) Method. Med. Lib. XI. cap. VIII. Charter. Tom. X. pag. 254.

Pour bien saisir le sens de cette citation, il faut savoir que *Galien* n'entend point, comme il le paroît de ce qui suit dans le même endroit, par la chaleur externe, celle qu'on ressent à l'extérieur du corps, mais plutôt un degré différent de la chaleur naturelle & requise à l'état de santé. En sorte qu'il s'ensuit, que cette putréfaction signifie le changement ou la dégénérescence d'un corps qui tend à se putréfier, & non pas cette corruption qui consiste dans une putréfaction véritable & parfaite. Nous avons déja mis dans la plus grande évidence cette proposition de *Galien*, qui a été rapportée aux §. 387. & 593. Cet Auteur avertit peu après, que la putréfaction des humeurs qui s'opere dans les vaisseaux, est assez semblable à celle qui succede aux inflammations & qui constitue les abcès & les tumeurs qui suppurent. Cette espece de putréfaction est encore, selon lui, d'une nature différente, selon que les forces de la nature sont supérieures à celles de la maladie, ou que la violence de la maladie surpasse les forces de la nature. Dans le cas des efforts prédominants de la nature, le pus se forme comme dans les inflammations; de même dans l'intérieur des arteres &

des veines, il se sépare des humeurs animales une matiere qui est entraînée & flotte dans l'urine, laquelle correspond & ressemble positivement au pus. Il termine ces expositions par les paroles suivantes, qui méritent à cet égard une grande attention. « On ne doit pas regarder la putréfaction des humeurs » dans les vaisseaux comme une simple » putréfaction, puisqu'elle est accompagnée d'une espece de coction. Effectivement, les humeurs morbifiques » n'acquierent cette putréfaction, qu'autant que les vaisseaux jouissent d'une » force énergique capable de la procurer (g) ». Concluons de là que cette même putréfaction humorale devient différente par sa nature & par ses degrés d'intensité, suivant la diverse dégénération de l'humeur qui se putréfie, & selon l'énergie plus ou moins grande des forces organiques des vaisseaux. Voilà donc visiblement démontré, ce me semble, que *Galien* n'entend par ce terme d'abord si suspect de putréfaction, que la dégénérescence des humeurs, de leur état naturel, & qu'on ne doit pas

(g) Galen. de different. Febr. Lib. I. cap. VI. Charter. Tom. VII. pag. 115.

prendre ce terme dans sa plus grande rigueur, sur-tout dans les fievres qu'on a appellé putrides, à cause d'une pareille altération dont les liqueurs animales se trouvent atteintes, sans parvenir néanmoins, strictement parlant, à une putréfaction complette.

Il est certain que la dégénérescence de nos humeurs, qui forme l'essence des fievres continues, est une véritable disposition à leur putréfaction. Car on a prouvé au §. 80. que les humeurs animales saines, livrées à elles-mêmes dans un état de chaleur & de repos, ou exposées à un mouvement continu & fort, contractent également des qualités putréfactives: & on n'a qu'à lire le §. 48. ainsi que les §. 100. 587. 689. qui se rapportent au même sujet, & on sera pleinement convaincu que l'augmentation de mouvement & de chaleur accélere & redouble cette tendance des humeurs animales à la putréfaction. Tout le marque dans ces maladies, l'urine devient plus acrimonieuse, plus rouge & plus puante; souvent les matieres des selles ont une infection horrible, la sueur même a une odeur extrêmement pénétrante. Or, ne sont-ce pas là des signes sensibles d'un commencement du moins

de putréfaction ? Cependant il paroît fort difficile & il arrive très-rarement, tant que la circulation s'accomplit dans les vaiſſeaux, que les humeurs parviennent réellement dans les maladies à une putréfaction éminente, à moins que le tiſſu & les fibres des vaiſſeaux du cerveau & du cervelet, rongés & détruits par l'acrimonie inſigne & la viteſſe exceſſive des liqueurs, n'occaſionnent la mort, qui précede néanmoins toujours leur putréfaction proprement dite. Voyez ce qu'on a dit à ce ſujet dans les *Commentaires* du §. 89.

Inférons de là que dans les fievres putrides, les humeurs du corps humain dégénerent notablement des loix de l'économie animale, & tendent en même temps à la putréfaction. On fait juſtement reſſortir & dépendre le degré différent de malignité qu'elles manifeſtent alors, de l'intenſité plus ou moins grande de leur dégénéreſcence. Nous ne ſaurions revenir trop ſouvent ſur cet article important ; il eſt sûr néanmoins que quelque putrides qu'on nomme ces fievres, il n'exiſte point, ou que très-rarement, de vraie putréfaction dans les humeurs. On n'en remarque le caractere que dans les déjections que les malades

rendent, lesquelles se corrompent avec d'autant plus de facilité, que l'accès de l'air dans les intestins, la chaleur & l'humidité qui y regnent, la favorisent davantage ; mais certainement l'attribut principal de ces maladies consiste dans leur disposition à la putréfaction.

Qui provient des causes plus considérables que celles d'une simple inflammation, &c. Il ne s'agit ici par une simple inflammation, que d'une affection purement phlegmoneuse qui attaque particuliérement un endroit du corps, laquelle, nonobstant l'intégrité des fonctions animales, est accompagnée de la fievre, suivant les explications que nous en avons données aux *Commentaires* du §. 384. article 8. Il arrive aussi dans ces engorgements phlegmoneux que la vivacité de la fievre transporte la matiere morbifique, la dépose dans un des principaux visceres, & fasse naître une pleurésie, une angine, une phrénésie, ou toute autre maladie similaire qui se trouve compliquée avec la fievre. En conséquence des embarras des vaisseaux qu'occasionne l'arrêt de la matiere inflammatoire dans cette partie affectée, la circulation des humeurs y devient gênée & interceptée, & la vîtesse du

ſang eſt néceſſitée de redoubler dans les vaiſſeaux libres & ouverts des autres parties. Cependant la fievre qui accompagne toujours ces ſortes de maladies, ne conſtitue point une fievre putride: les obſtructions des vaiſſeaux y ſont le plus ſouvent ſuſceptibles d'une douce réſolution, ſur-tout dans leur principe; & quand même ces maladies inflammatoires parviennent à un degré éminent de violence & de danger, on ne remarque pas que les humeurs dégénerent conſidérablement de leur état naturel. Mais que toute la maſſe du ſang ſoit atteinte d'un épaiſſiſſement inflammatoire, les progrès du mal altéreront tout-à-fait les humeurs. D'abord le ſang, plus difficile à circuler, & traverſant avec beaucoup de peine les derniers détroits des arteres, s'arrêtera dans le tiſſu du parenchyme des viſceres, engorgera les petits vaiſſeaux de la peau, & généralement tous les vaiſſeaux capillaires qui ſont les plus fins & les plus ſoudiviſés du corps. Or, avec tous ces embarras, ou du moins le cours du ſang ſe continuant ſi péniblement, il s'enſuivra néceſſairement un plus grand frottement & une plus grande chaleur de ſes globules, qu'on verra au *Paragraphe* ſuivant déſi-

gner une fievre continue putride. Dès qu'il existe une dégénéreſcence notable des humeurs, on peut conclure que la maladie primitive eſt conjuguée avec une fievre continue putride, puiſqu'on a lieu de reconnoître ſon caractere individuel.

D'une forte acrimonie, qui eſt ſouvent d'un genre particulier. Lorſqu'il a été queſtion des cauſes de la fievre au §. 586. on a dit qu'une matiere âcre & ſtimulante, introduite dans le corps à la faveur des aliments, ou née dans les vaiſſeaux par la dégénéreſcence des humeurs, de quelle maniere qu'elle arrive, occaſionne & entretient la fievre par ſa préſence & par ſa durée. Or cette eſpece d'acrimonie inhérente & acquiſe aux humeurs, peut être quelquefois d'un genre particulier, ſans pouvoir nullement en déterminer la nature, ni la rapporter à aucune ſorte d'acrimonie connue; elle ne ſe manifeſte que par ſes effets, produit des maladies putrides dans les corps les plus vigoureux & les plus ſains, & excite des altérations prodigieuſes & une perverſité extraordinaire dans les humeurs animales. Comment peut-on définir les miaſmes varioliques peſtilentiels, ceux encore d'un grand

nombre

nombre de fievres malignes épidémiques, dont la contagion subite cause des fievres d'une putridité extrême? Quoique ces maladies se développent d'une maniere violente & dangereuse, on ne sauroit découvrir les qualités spéciales & singulieres des miasmes morbifiques qui les communiquent; il n'est pas possible de s'en former même une idée nette & distincte, puisque l'on ne les reconnoît que par leur action, & qu'on ignore totalement leur essence. Les connoissances à cet égard des Auteurs les plus estimés se bornent à avoir discerné que, soit à la faveur de la vîtesse de la circulation que ces miasmes procurent, soit par leur effet immédiat & une vertu intrinseque & coagulante, il en résulte un épaississement du sang, qui occasionne l'obstruction des visceres & les embarras de presque tous les vaisseaux artériels & capillaires du corps. Des Observateurs exacts nous apprennent que ces miasmes stimulants d'un caractere indéfinissable ont produit des fievres putrides suivies d'une dégénérescence d'humeurs tout à la fois extraordinaire & inconnue, où l'on remarquoit une prompte dissolution du sang & de toutes les humeurs secondaires qui s'é-

couloient par différentes voies du corps, & d'une proſtration ſubite de forces, & un abattement ſurprenant. On a fait mention aux *Commentaires* du §. 86. que dans la peſte de Breda un grand nombre de ceux qui en furent attaqués périrent dans l'eſpace d'un quart d'heure, d'une hémorragie prodigieuſe du nez, tant leur ſang étoit attenué, livide, infect & diſſous (*h*). On lit dans les deſcriptions des fievres malignes & pétéchiales de *Wepfer*, que " les malades " furent ſujets à des hémorragies énor- " mes & très-dangereuſes par le nez, la " matrice, les reins . . . qui provenoient " d'un ſang extrêmement diſſous, " animé d'un mouvement très-rapide & " qui avoit engorgé tous les vaiſſeaux " des extrêmités capillaires des arteres " (*i*) ". Et il falloit bien que ces diſpoſitions du ſang parvinſſent à un degré éminent, puiſque cet Auteur marque qu'il retira de grands avantages de la colle de poiſſon, dont il fit beaucoup d'uſage, laquelle agiſſoit en épaiſſiſſant le ſang. Après avoir fait ſaigner un de ſes malades au commencement de

(*h*) Van-der-Mye, de morbis Bredanis, p. 8.
(*i*) Cicutæ aquat. hiſt. & noxæ, cap. v. p. 52.

cette maladie, il remarqua que le ſang qu'on garda long-temps dans le même endroit, ne s'épaiſſit jamais, & aſſure avoir dans la ſuite reconnu ſouvent le même phénomene. Il arrive des crachements & des piſſements de ſang au commencement des petites véroles d'un caractere malin, qui proviennent peut-être de la même cauſe, & qui ſont ordinairement mortels : nous en parlerons dans l'hiſtoire particuliere de cette maladie. C'eſt pourquoi un Auteur judicieux diſtingue très-bien ces miaſmes fébriles, eu égard à leurs effets, & les regarde, les uns comme épaiſſiſſant, & les autres comme diſſolvant les humeurs animales, & trace une méthode curative qui ſuit de cette diviſion lumineuſe (*k*). Car quoique ce ſoit le propre de la vîteſſe de la circulation (voyez le §. 100.) & de la chaleur fébrile (voyez le §. 689.) d'épaiſſir la maſſe du ſang, en diſſipant ſa partie la plus fluide, & qu'à cet égard l'épaiſſiſſement du ſang ſoit un des effets généraux de la fievre, (voyez 587.) il eſt clair & prouvé, comme il a été dit ci-deſſus,

(*k*) Loob of the ſmall Pox in the Preface, pag. xv.

qu'il paroît quelquefois des miasmes morbifiques capables d'une action virulente & particuliere, qui, mis en mouvement par la fievre, fondent nos humeurs & les disposent à la putréfaction. Ce raisonnement devient d'autant plus probable & conséquent, que les malades rendent au commencement de ces maladies des déjections d'une puanteur extraordinaire & en très-grande quantité, & qu'on reconnoît des indices manifestes d'une pareille altération des humeurs jusques dans les urines, les sueurs, la salive, &c.

Il semble plausible de penser que la cruelle maladie qu'*Hippocrate* décrit sous le nom de *Typhos*, a été d'une semblable nature : elle se déclara " dans " l'été pendant les grandes chaleurs de " la canicule, que la bile se trouve ex- " trêmement raréfiée, & mise en mou- " vement dans tout le corps (*l*) ". En même temps qu'une fievre violente se développoit, les malades sentoient une chaleur brûlante, un abattement de forces & une foiblesse de corps si considérables, qu'ils ne pouvoient pas seule-

(*l*) Lib de intern. affection. cap. XLI. Charter. Tom. VII. pag. 667.

ient remuer ni les mains ni les pieds.
remarque ſur-tout qu'on étoit ſujet à
es tranchées vives, & que les déjections
chaloient une puanteur extraordinaire.
es remedes qu'*Hippocrate* emploie dans
curation, prouvent inconteſtable-
ient que cette maladie conſiſtoit dans
ne diſſolution putride des humeurs. En
ſet, il ordonna des aliments froids &
gers, un vin auſtere & épais, ou au-
ement un vin blanc auſtere & noyé
ans beaucoup d'eau; de plus il fit
ppliquer des linges trempés dans l'eau
roide ſur les endroits du corps où l'on
entoit une chaleur véhémente. Or ce
raitement ne convient viſiblement que
ans les cas où le ſang ſe trouve extrê-
ement diſſous; puiſque les médica-
ents d'un goût auſtere & d'une appli-
ation froide deviendroient poſitivement
réjudiciables & nuiſibles, lorſque les hu-
eurs ſont atteintes d'un épaiſſiſſement
nflammatoire. Voyez à ce ſujet ce qu'on
dit à l'art. de la cure de l'inflammation.
Telles ſont apparemment ces eſpeces de
ievres aiguës, où les anciens Médecins
ecommandent de faire boire le malade,
roid. Conſéquemment à ce précepte,
Galien ſe réduit à dire qu'il n'y a pro-
prement que deux remedes dans la cure

de ces fievres continues, la saignée & la boisson froide (*m*) ». Il est vrai que dans le même chapitre il y met une restriction, en avertissant que la boisson froide paroît utile à ceux qui ont accoutumé de boire froid, & qu'elle est nuisible aux malades qui ont sur une partie principale quelque tumeur ou des gonflements particuliers, soit d'une nature phlegmoneuse, œdémateuse, ou squireuse. « En » premier lieu la boisson froide soulage » beaucoup le malade, parce qu'elle » diminue & abat la fievre qui est dé- » clarée, tandis qu'en second lieu la » fievre se dissipant & sa cause persistant » dans le corps, il faut nécessairement » qu'elle se rallume : & il est difficile » de faire renaître la fievre qui a pré- » cédé, parce que les liqueurs se » trouvent coagulées & épaissies par » l'eau froide (*n*) ». *Galien* apporte ensuite plusieurs preuves qui constatent les dangers où l'on s'expose à boire de l'eau froide (*o*). Elle ne convient donc que lorsque le sang est exempt d'épaississement inflammatoire, & qu'on remarque

(*m*) Method. Med. Lib. IX. cap. v. Charter. Tom. X. pag. 208.
(*n*) Ibidem.
(*o*) Ibidem.

dans les humeurs une véritable dissolution putride; qu'on revoie là-dessus ce qu'on a dit concernant l'usage de l'eau froide, aux *Commentaires* du §. 640. art. 1. on déduira facilement de là la raison pourquoi dans les fievres continues aiguës & putrides, les esprits acides de sel marin, de nitre, de soufre, de vitriol, tirés par le feu, sont d'un usage excellent, quoiqu'ils soient essentiellement propres à coaguler le sang; mais on doit faire attention qu'ils s'opposent à la fonte putride des humeurs, & qu'ils préviennent les effets imminents de leur dégénéresence. Appuyé sur ces bons effets, *Sydenham* déclare qu'il n'a jamais vu dans les petites véroles confluentes de la plus mauvaise qualité, des remedes d'une efficacité si grande que l'esprit de vitriol jetté dans la boisson ordinaire du malade (*p*).

§. 731. *Elle se connoît par la chaleur comme piquante que l'on ressent en touchant le malade, par le pouls fébrile, inégal & déréglé, par l'urine épaisse, rouge, trouble & crûe, sans sédiment; par la saison, par l'âge,*

(*p*) Sect. V. cap. IV. ubi de curat. pag. 299.

par l'habitude du corps, par le tempérament chaud & sanguin.

Il s'agit actuellement des signes qui démontrent positivement la présence d'une fievre continue putride, & qui la différencient de toutes les autres especes de fievres. Au commencement de la maladie, on distingue difficilement une fievre continue proprement dite, d'une continue rémittente, laquelle, quoique relâchant par intervalles & redoublant ensuite, a des principes semblables, suppose également de grandes dégénéresences dans les humeurs, & est accompagnée de symptomes très-graves. *Galien*, instruit de ces difficultés, & étant appellé pour un jeune homme attaqué d'une synoque putride, ne voulut point caractériser la maladie, avant qu'il se fût assuré le troisieme jour qu'il ne revînt point de nouvel accès, quoique les symptomes présents lui fissent soupçonner une véritable fievre synocale (*q*). Or la difficulté de reconnoître ces especes de fievres ne jette aucune obscurité dans la curation générale qui convient à l'une & à l'autre. Un

(*q*) Method. Med. Lib. IX. cap. IV. pag. 205.

Médecin, quelque embarrassé qu'il paroisse à les discerner, ne le sera certainement pas à tracer la méthode curative qui leur est compétente, puisqu'elle consiste à réduire d'abord la fievre dans un degré modéré d'activité, en sorte que son mouvement ne soit pas trop foible, ni ne parvienne point à une rapidité capable de rompre & de détruire les petits vaisseaux. C'est pourquoi *Galien*, dans le doute de la nature de la fievre ci-dessus, ne laissa pas le second jour de la maladie, qui fut le premier où il fut appellé, d'ordonner une saignée jusqu'à défaillance, pour calmer le mouvement excessif de la fievre; & il avoue que ce ne fut que le troisieme jour qu'il fut précisément assuré que la maladie étoit une synoque putride.

Cependant on distingue la synoque putride, de la fievre continue non putride & de l'éphémere, par les signes suivants.

Par la chaleur comme piquante que l'on ressent en touchant le malade. Galien regarde l'intensité de la chaleur externe comme un fort indice de fievre putride. « Cette chaleur n'a point de caractere » doux & modéré qu'on observe dans » les fievres éphémeres; les Médecins

» les plus versés dans la pratique l'ont » avant nous qualifiée de mordante ; » elle est véritablement piquante au » toucher, & blesse la main d'une ma- » niere à peu près semblable à l'impres- » sion vive que fait la fumée sur les yeux » & les narines (*r*) ». La sensation qu'on éprouve à cet égard est différente dans les autres fievres. Quoique d'abord au premier instant qu'on touche le malade, on sente une chaleur assez forte, cependant la chaleur de la main la surpasse bientôt, & peu après elle paroît moindre. Le contraire arrive dans les fievres continues putrides, souvent le premier jour on ne s'apperçoit au toucher que d'une chaleur légere, laquelle semble ensuite augmenter presque à chaque moment ; elle pique, pour ainsi dire, & blesse la main du Médecin qui touche le pouls, & on diroit que cette chaleur émane & sort comme d'une source de l'intérieur du corps. C'est ce que *Galien* a parfaitement reconnu & exprimé dans les termes suivants : « dans les commen- » cements des redoublements, (que la » chaleur est encore suffoquée, & que

(*r*) De diff. Febr. Lib. I. cap. IX. Charte Tom. VII. pag. 118.

„ les humeurs ſont retenues & embraſées
„ intérieurement) on ne la diſtingue pas
„ dès le premier inſtant au toucher. En
„ laiſſant la main appliquée ſur le corps
„ pendant quelque temps, inſenſible-
„ ment la chaleur augmente, ſe dé-
„ veloppe davantage, & ſemble ſortir
„ de l'intérieur du corps (*ſ*) ". Quand on a tâté une fois le pouls de ces malades, on comprend & on diſcerne beaucoup mieux cette différence caractériſtique de chaleur. Car cette matiere eſt une de ces choſes qu'on affoiblit peut-être en les expoſant, & le ſentiment d'un moment prévaut ſur les deſcriptions les plus claires & les plus étendues. Voilà pourquoi *Hippocrate* a dit que " ces ſortes de fie-
„ vres ont une chaleur mordante, les
„ autres une chaleur douce; quelques-
„ unes ſont accompagnées d'une cha-
„ leur qui n'eſt point mordante, mais
„ qui augmente progreſſivement, &
„ certaines paroiſſent avoir en partage
„ une chaleur forte, que celle de la
„ main ſurpaſſe néanmoins, &c. (*t*) ".

La ſynoque putride provient, avons-nous dit au *Paragraphe* précédent, de

(*ſ*) Ibidem.
(*t*) Ibid. cap. 1. pag. 107.

causes ordinairement plus considérables que celles d'une simple inflammation : puisqu'alors toute la masse du sang est empreinte d'un épaississement inflammatoire, & que la circulation des humeurs dans les vaisseaux est vivement accélérée par la fievre, ne s'ensuit-il pas évidemment que la chaleur qui émane du malade doit s'accroître à chaque instant & devenir mordante ? Voyez là-dessus ce qui a été dit au §. 675. & aux *Paragraphes* qui suivent, concernant les causes de la chaleur fébrile. Remarquez cependant que dans les fievres d'un genre malin, les extrêmités du corps sont froides, tandis que le malade sent intérieurement une chaleur brûlante. Véritablement ce signe funeste se déclare rarement au commencement de ces fievres, (voyez les *Commentaires* du §. 698.) il ne paroît pour l'ordinaire que lorsque les forces étant épuisées par la violence du mal, le cœur ne peut plus pousser le sang jusqu'aux extrêmités du corps. Quelquefois néanmoins l'épaississement du sang devient si considérable, qu'il ne lui est possible de circuler que dans les gros vaisseaux les plus proches du cœur. Enfin, laquelle que ce soit de ces dispositions, une chaleur insupportable

dans l'intérieur du corps devient immanquablement le ſigne d'une ſynoque putride.

Par le pouls fébrile, inégal & déréglé, qui établit eſſentiellement la différence d'une ſynoque putride d'avec la fievre éphémere & la ſynoque ſimple. Dans celles-ci en effet le pouls paroît fort, égal, & ſurpaſſe peu en vîteſſe le pouls naturel ; elle eſt évidemment plus grande dans la ſynoque putride, & on y trouve ſouvent une inégalité, tant pour la force que pour la vîteſſe. Cette inégalité réelle du pouls provient de l'épaiſſiſſement du ſang qui commence à former des arrêts aux derniers détroits des arteres capillaires, ou du moins qui, ne pouvant traverſer les petits vaiſſeaux qu'avec beaucoup de peine, ne ſauroit rendre ſon cours régulier & le fil de la circulation uniforme. Quand même la ſynoque putride ne dépendroit point de l'épaiſſiſſement inflammatoire du ſang, & qu'elle ſeroit occaſionnée par des matieres ſtimulantes & acrimonieuſes d'un genre particulier, ainſi qu'on l'a noté dans le *Paragraphe* précédent, il eſt clair que la léſion de toutes les fonctions en général entraîne aiſément la grande foibleſſe du corps,

l'irrégularité du pouls & l'enchaînement de tous les symptomes subséquents. *Galien* appelle expressément ce déréglement du pouls dans ces fievres, la dépression du pouls, *qui consiste dès le commencement du mal dans sa petitesse & son inégalité* (*u*). Ce n'est pas là au reste un attribut, dit-il, tellement inséparable de ces fievres, & qui leur devienne si essentiel, qu'il ne soit produit quelquefois par d'autres symptomes particuliers (*x*). Car on ne sauroit supposer un amas de matieres acrimonieuses & mordantes autour de l'estomac, sans qu'il ne s'ensuive ordinairement un pouls petit & inégal, puisqu'il suffit qu'on rejette par le vomissement toutes ces putridités ramassées, pour que le pouls change & reprenne son uniformité. En sorte qu'il ne faut pas dans le diagnostic de la synoque putride s'appuyer seulement sur l'inégalité du pouls, qu'on observe pareillement dans le froid des fievres intermittentes ; & ce déréglement du pouls a coutume de précéder le plus souvent & d'accompagner les crises, ainsi qu'on l'a vu dans l'histoire générale des fievres.

(*u*) De different. Febr. Lib. I. cap. IX. p. 117.
(*x*) Ibid. pag. 118.

Par l'urine épaiſſe, rouge, trouble & crûe, ſans ſédiment. L'urine eſt « une » liqueur lixivielle qui détrempe, ra- » maſſe & emporte hors du corps tout » ce qui eſt miſcible & ſoluble dans » l'eau, & capable d'enfiler & d'être » tranſmis des petits tuyaux ſecreteurs » des reins (*y*) » dans le baſſinet, de là de couler dans les urines & de paſſer dans la veſſie. Puiſque l'urine ſe ſepare immédiatement du ſang, elle nous repréſente fidelement la diſpoſition actuelle de toutes les humeurs animales; & ſi elles dégénerent conſidérablement dans la ſynoque putride de leur état naturel, l'urine doit conſéquemment participer de leur altération commune, & proportionnellement changer. L'urine, en état de ſanté, comme l'enſeigne *Galien*, devient *la regle des autres urines* (*z*), & ſert à lui comparer les urines de l'état de maladie, afin d'en diſcerner & reconnoître la différence & l'éloignement. De ſorte, toutes choſes étant égales, que les urines dans les maladies paroiſ-

(*y*) Boerhaav. Element. Chem. Proceſſ. XCII. ubi de apparatu. Tom. II. pag 304.

(*z*) De Criſib. Lib. I. cap. XII. Charter. Tom. VIII. pag. 394.

sent d'autant plus mauvaises, qu'elles dégénerent davantage de la consistance naturelle de l'urine. En état de santé, elle est essentiellement claire, ténue, d'une couleur jaunâtre, & a un sédiment blanc, léger & égal : celle qu'on rend dans l'éphémere & la synoque non putride, ne perd guere de ces qualités, elle devient seulement tant soit peu plus colorée ou rouge, & rend quelquefois une plus grande quantité de sédiment. Mais dans la fievre continue putride elle acquiert des qualités étrangeres & s'éloigne considérablement des conditions essentielles à l'état de santé : sa couleur rouge, sa consistance épaisse & trouble, sa crudité & le manque de sédiment marqués dans le texte de ce *Paragraphe*, insinuent clairement que la masse du sang & des autres humeurs qui contribuent à sa secrétion, souffrent une grande dégénéresence, caractere propre de la synoque putride. Nous aurons encore occasion, au §. 734. de parler des différents états de l'urine, par son rapport au pronostic de cette maladie.

Par la saison, par l'âge, par l'habitude du corps, par le tempérament chaud & sanguin. Cette constitution du corps renferme déja en soi une véritable cause qui dis-

poſe à la maladie, laquelle, à l'appui d'une autre cauſe occaſionnelle, comme la chaleur de l'air, un exercice violent, une boiſſon exceſſive de vin, eſt capable de produire une fievre continue putride. Effectivement, les perſonnes d'un tempérament chaud & ſanguin ont le ſang fort ſuſceptible d'un épaiſſiſſement inflammatoire, & la moindre augmentation du mouvement de la circulation des humeurs y excite une chaleur conſidérable, d'où réſulte une prompte dégénéreſcence des liqueurs & une diſpoſition réelle à la putréfaction. On comprend par là la raiſon qui a engagé *Hippocrate* de regarder une trop grande ſanté parvenue à ſon plus haut période, comme un état voiſin de la maladie (*a*), de mettre les fievres aiguës au rang des maladies auxquelles les jeunes gens paroiſſent particuliérement ſujets (*b*), & d'annoncer que ceux qui ont paſſé le temps de la jeuneſſe, deviennent pour l'ordinaire exempts de pleuréſie, de péripneumonie, de phrénéſie & de fievre ardente (*c*). Bien plus, *Galien* penſe

(*a*) Aphor. Sect. I. n°. III. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 7.
(*b*) Ibid. Sect. III. no. XXIX. pag. 125.
(*c*) Ibid. n°. XXX. pag. 126.

que ces causes prédisposantes sont tellement essentielles à la naissance de la synoque putride, qu'il avance que « ces » fievres continues ne peuvent se développer ni dans une saison froide, ni » dans un tempérament froid, que cette » complexion froide soit originaire ou » acquise ; & enfin qu'elles ne paroissent point dans les personnes maigres, » ni dans celles dont les fibres sont » lâches & foibles (*d*).

§. 732. *Cette fievre est homotone, épacmastique ou anabatique, ou paracmastique.*

Cette division des fievres continues en trois especes différentes nous vient de *Galien* (*e*). La fievre homotone, qu'il a aussi appellée acmastique, est celle qui continue également depuis le commencement jusqu'à la fin ; l'épacmastique ou l'anabatique augmente insensiblement, & la paracmastique diminue peu à peu. Outre toutes ces différences, il ne faut jamais perdre de vue que toute fievre continue a de nécessité un com-

(*d*) Method. Medend. Lib. IX. cap. III. Charter. Tom. X. pag. 204.

(*e*) De different. Febr. Lib. II. cap. II. Charter. Tom. VII. pag. 128.

mencement, d'où elle croît progressivement jusqu'à ce qu'elle parvienne à sa plus grande augmentation ἀκμὴ ; & en ce sens la fievre même homotone doit avoir son accroissement. Il est vrai, ainsi que *Galien* le remarque, qu'on donne ce nom aux fievres continues dont la grandeur de la fievre ne devient point ensuite plus considérable *qu'elle ne l'a été le premier jour* (*f*). Lorsqu'elle continue d'augmenter, elle prend le nom d'épacmastique ; & quand après son plus grand progrès elle diminue, on l'appelle paracmastique. On voit par-là qu'une même fievre peut successivement acquérir divers noms : pendant un ou deux jours elle restera homotone, ensuite la diminution de la maladie la fait dégénérer en paracmastique. Car il arrive rarement, ce me semble, que la même fievre cesse sans avoir un déclin, c'est-à-dire, sans que la vîtesse de son mouvement diminue sensiblement, à moins qu'elle ne soit, pour ainsi dire, égorgée, ou subitement suffoquée par une saignée copieuse, comme on l'a déja rapporté. *Galien*, en faisant la description de la

(*f*) Method. Medend. Lib. IX. cap. III. Charter. Tom. X. pag. 203.

synoque putride du jeune homme que nous avons cité supérieurement, marque positivement que la fievre subsista les premiers jours au même degré, malgré la saignée qui fut faite jusqu'à défaillance. Il trouva le troisieme jour que la vivacité de la fievre avoit légérement calmé, & conclut justement que cette maladie devoit être appellée synoque putride paracmastique, quoique les premiers jours elle parût homotone. Enfin, ayant reconnu le quatrieme " une " diminution considérable & un flux " d'urine avec des signes de coction, " que le malade rendit (*g*) en une " égale proportion, il comprit qu'elle " se termineroit le septieme jour; ce " qui fut effectivement (*h*) ". Au reste, on s'assure de l'existence, de l'augmentation & de la diminution de la fievre, par la vîtesse du pouls, la chaleur & la continuité, l'accroissement & le ralentissement des symptomes qui l'accompagnent.

(*g*) Method. Medend. Lib. IX. cap. IV. Charter. Tom. X. pag. 206.
(*h*) Ibid. pag. 207.

§. 733. *La premiere eſt ſalutaire, la ſeconde la plus mauvaiſe, & la troiſieme la meilleure.*

La raiſon en paroît évidente : car ſi la maladie étant manifeſtée, on connoît que les forces du malade qui lui reſtent de l'état de ſanté, ſuffiſent pour ſoutenir la violence du mal qui ſe trouve parvenu à ſon plus grand accroiſſement, il eſt naturel d'eſpérer qu'il en ſupportera ſans peine le cours, puiſque la maladie n'eſt plus ſujette à augmenter, & qu'elle perſévere dans la même intenſité juſqu'à ſon déclin. Mais quand on voit croître inceſſamment la fievre, alors la maladie empire, les forces ſubſiſtantes de l'état de ſanté diminuent, & il y a à craindre que la nature trop accablée ne ſuccombe à la maladie. Cette diviſion ſeule de la ſynoque putride donne une idée du pronoſtic de cette maladie, que les notions du *Paragraphe* ſuivant acheveront d'éclaircir pleinement.

§. 734. *Cette maladie* (730.) *eſt d'autant plus dangereuſe & mortelle, que le pouls devient plus foible, plus fréquent, plus inégal en force, plus dé-*

réglé pour le temps, & plus intermittent dans ſes battements ; que la reſpiration eſt plus pénible, plus fréquente, plus gênée, accompagnée d'un plus grand mouvement des ailes des narines; qu'elle excite plus de douleur dans les organes vitaux, qu'elle eſt plus irréguliere, que la laſſitude & l'abattement ſont plus conſidérables, que la foibleſſe eſt plus grande, qu'on s'inquiete davantage dans le lit, qu'on change plus ſouvent de place, qu'on ſe couche plus ſur le dos, ayant les membres plus étendus ; que l'uſage de la raiſon & les inclinations naturelles du malade ſont plus long-temps dérangés, que l'appétit eſt plus diminué, que la digeſtion ſe fait plus difficilement, que l'urine eſt plus rouge, plus épaiſſe, plus trouble, avec moins de ſédiment, ou qu'elle paroît plus claire, plus ténue, plus aqueuſe, en plus petite quantité, & plus difficile à garder ; que les mouvements du corps ſont plus tremblants, que le malade évite d'être touché, qu'il s'amuſe ſans ceſſe à remuer, qu'il s'occupe toujours à ſaiſir & à prendre, que ſes yeux enfin ſont plus triſtes, lugubres & plus baignés de larmes involontaires.

Il n'eſt pas douteux que les ſynoques putrides ſont accompagnées de danger, quoiqu'il ne ſoit pas égal en toutes, & qu'il ſoit différent ſuivant la grandeur de la maladie. C'eſt la léſion plus ou moins conſidérable des fonctions animales qui marque le péril du malade. « Une ma-» ladie eſt d'autant plus grande », dit *Galien*, dont nous avons rapporté cette citation aux *Commentaires* du §. 3. « qu'elle s'éloigne davantage de l'état » de ſanté ; & afin de pouvoir en juger » parfaitement, il faut être bien inſtruit » des conditions qui concourent à l'état » de ſanté (*i*) ». Tel a été le fondement des connoiſſances des anciens Médecins. Ils ont commencé ſagement d'obſerver & de recueillir tous les phénomenes qui ſe développoient dans les maladies : & en les comparant avec ceux qui paroiſſent en état de ſanté, ils ont connu l'éloignement & la différence de ces deux états, qui conſtituent la grandeur de la maladie & annoncent l'iſſue ſalutaire ou funeſte qu'elle doit avoir. Sur ces principes, *Hippocrate* examinoit attentivement le viſage du malade, la diſpoſition de ſon

(*i*) Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. cap. 1. Ibid. pag. 345.

corps, la maniere de se coucher, ses mœurs, ses habitudes, ses inclinations, &c. qu'il rapportoit aux changements que la maladie occasionnoit, d'où il inféroit que les choses conformes à l'état de santé étoient avantageuses pour le malade, & que celles qui s'en éloignoient lui devenoient très-préjudiciables. Car les Anciens, peu versés dans l'intelligence des causes, ont toujours pris l'observation pour guide, & n'ont jamais déduit le pronostic des maladies que des effets mêmes qui en résultoient. C'est pourquoi *Hippocrate* a établi la regle générale suivante pour distinguer la grandeur de la maladie & en discerner les suites. « On connoît que le corps » s'éloigne de l'état naturel de santé, à » l'inspection de l'humeur de la transpi» ration, de l'urine & des selles : s'il » s'en éloigne peu, la maladie est lé» gere ; s'il s'en éloigne beaucoup, elle » est grande ; enfin si la différence est » extrême, la maladie devient mor» telle (*k*) ». L'illustre *Boerhaave* a suivi cette même méthode ; & après avoir recueilli & mis par ordre, selon

(*k*) Aphorism. Sect. VII. nº. LXXIX. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 337.

les

les obſervations des Anciens, les phénomenes morbifiques qui proviennent de la léſion des fonctions vitales, animales & naturelles, il déclare & établit que la maladie eſt d'autant plus dangereuſe & mortelle, que les fonctions dérangées ſont en plus grand nombre, & leurs léſions plus conſidérables. Venons actuellement à l'examen particulier de chacune d'elles.

Le pouls devient plus foible, &c. Le pouls comprend les deux mouvements diſtincts des arteres : à la faveur du premier, elles ſe dilatent par la force du ſang que le cœur leur envoie ; & au moyen du ſecond qui lui ſuccede, elles ſe contractent par le reſſort & l'élaſticité de leurs fibres muſculaires, & pouſſent la colonne du ſang dans la continuité du ſyſtême vaſculeux. « En ſorte que le » pouls démontre l'état précis du cœur, » la force de ce premier moteur du corps, » la nature, la quantité, le mouvement » du ſang qui eſt l'humeur univerſelle, » d'où toutes les autres liqueurs animales » procedent & dérivent, & enfin les » diſpoſitions différentes des arteres, qui » ſont les principaux vaiſſeaux de chaque » partie (*l*) ». Il eſt donc clair que

(*l*) Boerhaav. Inſtitut. Medic. §. 958.

l'examen du pouls eſt d'une utilité importante dans les maladies. Cependant, pour en tirer des connoiſſances certaines, il eſt bon d'avertir que la plupart des différences du pouls dépendent moins de la maladie que de l'âge, du ſexe, du tempérament, de l'habitude du corps, des inclinations du malade, de la ſaiſon de l'année & des diſpoſitions particulieres de l'artere. Afin de diſtinguer avec ordre toutes ces différences de pouls, *Galien* les a diviſées en naturelles, non naturelles & contre nature (*m*). Le changement naturel du pouls ſe rapporte au ſexe, à l'âge, au tempérament, à l'habitude du corps du malade, au pays qu'il habite, à la ſaiſon qui regne & à d'autres cauſes ſemblables (*n*). Le pouls effectivement eſt plus fort & plus grand dans les hommes que dans les femmes, toutes choſes du moins étant conſidérées égales ; il eſt plus vîte & plus accéléré chez les enfants que chez les adultes, lent dans les gens avancés en âge, & beaucoup plus foible dans les perſonnes

(*m*) Libell. de Pulſib. ad Tyrones cap. IX. Charter. Tom. VIII. pag. 4.
(*n*) Ibid. pag. 4. 5. 6.

grasses que dans celles qui sont maigres. Il appelle non naturel, le pouls qui se manifeste après les exercices fatigants du corps, les bains, une intempérance de table, &c. (*o*) & le pouls contre nature, celui qui est produit par des causes morbifiques (*p*). Pour se mettre bien au fait de toutes ces variétés, il conviendroit que le Médecin connût l'état naturel du pouls avant l'apparition de la maladie. Ce sont ces réflexions judicieuses qui ont fait dire à *Celse*, voyez les *Commentaires* du §. 602. article 6. « qu'à science égale, il est infiniment » plus avantageux d'avoir un Médecin » pour ami, que toute autre per» sonne (*q*) ». mais ces communications sont presque toujours impraticables, « puisqu'inutilement bien des gens vou» droient avoir des liaisons avec leur » Médecin, qu'ils ne voient que lors» qu'ils sont malades ». En ce cas, qui est le plus ordinaire, le Médecin doit prendre pour guide, & rappeller les différences générales du pouls relativement à l'âge, au sexe, au tempérament, &c. du malade : qu'il ne néglige point d'exa-

(*o*) Ibid. cap. x. pag. 6.
(*p*) Ibid. cap. xi. pag. 7. & seq.
(*q*) De Medicin. Lib. I. Præfat. pag. 19.

miner le pouls aux deux mains, parce que la situation plus profonde ou la différente grandeur de l'artere d'un côté, le font paroître plus foible que de l'autre. L'avertissement suivant de *Celse* dont nous avons fait mention au §. 571. n'est pas d'une moindre utilité. « Un Médecin „ prudent ne va pas en arrivant se saisir „ du bras du malade, mais il s'assied „ développe un visage riant, & com- „ mence à s'informer comment le malade „ se trouve, afin de laisser dissiper la „ crainte, & d'appaiser par des paroles „ douces le trouble de ses sens (*r*) ». Un malade inquiet sur le danger de sa maladie, s'effraie souvent au premier aspect du Médecin; cela seul accélere le pouls que quelques instants suffisent pour calmer.

Abstraction faite de toutes ces causes accessoires, & en envisageant la maladie comme la cause unique du changement du pouls, voici les regles suivantes auxquelles on doit avoir positivement égard.

Le pouls plus foible désigne la diminution des forces motrices de la circulation du sang dans les vaisseaux, ou le

(*r*) De Medicin. Lib. III. cap. VI. pag. 129.

manque du ſang qu'ils contiennent, ſoit qu'il provienne des grandes hémorrhagies qui ont précédé, ſoit que la plupart des vaiſſeaux étant obſtrués & dilatés par l'amas & l'arrêt de preſque tout le ſang qui s'y trouve renfermé, le peu qui reſte, coule dans les vaiſſeaux libres, & ne ſuffit point pour remplir le diametre des arteres douées d'une grande dilatabilité. D'ailleurs, à conſidérer la coction, l'aſſimilation des ſucs qui s'operent dans les arteres, l'expulſion des humeurs dans les évacuations critiques, les différentes métaſtaſes qui arrivent en certains endroits du corps, on conçoit que l'action énergique des arteres exige une force notable, que les mouvements de la circulation des liqueurs, ont beſoin de leur part d'une réſiſtance & d'une activité requiſe à leur développement; ainſi, dans ces circonſtances, la foibleſſe du pouls ſera toujours d'un triſte préſage. Un pouls fort devient en toute occaſion un bon ſigne, & lorſqu'il paroît trop fort dans ces fievres, il eſt facile de le diminuer, & de le réduire à un degré modéré par la ſaignée & les autres remedes appropriés, qu'on a détaillés au §. 610 tandis qu'il eſt ſouvent très-difficile de

le relever quand il eſt exceſſivement foible, & de ranimer les forces vitales qui ſe trouvent épuiſées & abattues.

Plus fréquent, plus inégal en force, &c. parce qu'il s'éloigne davantage de l'état du pouls en ſanté, qui eſt naturellement lent & égal. Dans les moribonds, le pouls devient très-petit & ſi vîte, qu'on ne peut diſtinguer ſes battements. Par intervalle on ſent une ou deux pulſations plus fortes, qui viennent du ſang qui s'eſt ramaſſé en plus grande quantité dans les oreillettes & les ſinus veineux : le cœur alors ſe trouvant plus rempli de ſang eſt obligé de ſe contracter avec plus de force ; mais cette contraction achevée, le pouls retombe derechef dans la même foibleſſe, les battements de l'artere redeviennent également petits & vîtes, & reſſemblent plutôt à un mouvement d'ondulation, juſqu'à ce que le cœur ſe rempliſſant de nouveau de ſang, ranime encore le pouls pour un moment. C'eſt la plus grande preuve que les forces vitales ſont attaquées dans leur ſource, & le préſage le plus funeſte qu'on puiſſe craindre dans ces maladies.

Remarquez cependant que la matiere mobifiée changée & aſſimilée par l'activité de la fievre, en circulant dans les

vaisseaux, ou en méditant quelque métastase ou quelque évacuation critique, produit souvent des mouvements déréglés dans le pouls qui ne pronostiquent pourtant rien de mauvais : il en a été question, au sujet de la crise, dans les *Commentaires* du §. 587. Pour ne pas s'y méprendre, on n'a qu'à s'attacher à reconnoître & à conférer ensemble les signes qui ont précédé de coction, le temps & l'état actuel de la maladie, avec les indices présents de la crise qui se déclare ; moyennant ces attentions, on les distinguera aisément des changements & de la petitesse du pouls, qui proviennent de la véhémence & de la malignité de la maladie. On trouvera dans ce *Paragraphe* la description de bien d'autres symptomes qui annoncent, devancent & accompagnent les crises salutaires, dont il suffit ici de faire l'annotation.

Que la respiration est plus pénible, plus fréquente, &c. Hippocrate considéroit attentivement l'état de la respiration, qui lui servoit autant que le pouls pour déduire les pronostics des maladies. Et afin de discerner exactement les défauts d'une mauvaise respiration, on n'a qu'à bien connoître en quoi consiste une

bonne respiration. On la distingue à l'introduction de l'air sans bruit, sans sifflement & sans interruption, à la maniere aisée & douce qu'il est retenu dans la poitrine, & à sa sortie libre & sans gêne. Une pareille respiration « prouve » la force & le bon état de tous les or- » ganes qui y concourent, la dilata- » tion facile des poumons, le passage » naturel du sang, & son excellente » disposition à circuler avec liberté dans » tous les vaisseaux du corps (*s*) ». On ne doit pas ainsi être surpris qu'*Hippocrate* ait dit que « c'est toujours un » grand avantage que le malade respire » avec facilité, parce qu'une bonne res- » piration contribue beaucoup à la gué- » rison de toutes les maladies aiguës » où la fievre est jointe, & principale- » ment de celles qui se terminent dans » l'espace de quarante jours (*t*) ». En effet, la difficulté de respirer est toujours un signe suspect, qui donne positivement à connoître que la dilatation du poumon & le passage du sang que le

(*s*) Boerhaav. Institut. Medic. §. 971.
(*t*) Prognost. Comment. I. Sentent. XXV. Charter. Tom. VIII. pag. 608. Confer. Coac. Prænot. nº. CCLXI. Charter. ibid. pag. 866.

ventricule droit du cœur pouſſe dans les vaiſſeaux du poumon, fonctions indiſpenſablement eſſentielles, ſont en même temps léſés. Il ne faut pas au reſte confondre avec ces vices qui viennent de la maladie, ceux qui dépendent d'une mauvaiſe conformation, comme du rétreciſſement du thorax dans les boſſus, du gonflement de l'abdomen dans la groſſeſſe, & de pluſieurs autres cauſes ſemblables qui exiſtent avant la maladie indépendamment d'elle, & qui gênent le libre exercice de la reſpiration. Ces inconvénients inévitables qui dépendent d'une mauvaiſe conſtitution ou d'une ſituation extraordinaire, n'influent rien ſur le pronoſtic des maladies, ſinon à augmenter la difficulté de reſpirer, à l'occaſion des maux les plus légers.

On reſpire donc difficilement, lorſqu'on eſt obligé de faire des efforts beaucoup plus pénibles que ceux d'une perſonne en ſanté, étant ſuppoſé en état de veilles & de repos. Le mouvement de la reſpiration eſt alors ſi lent & ſi paiſible, qu'il n'eſt preſque point remarquable. La phyſiologie nous apprend que la reſpiration néceſſaire à la ſanté & à la vie s'exécute ſans le conſentement de la volonté, ſans aucune participation

de notre part, puiſqu'elle continue à notre inſu & durant le ſommeil. Cependant à cette reſpiration eſſentielle à la vie concourent bien d'autres cauſes qui ſont ſoumiſes & ſubordonnées à la volonté, & qui contribuent fortement à dilater & à reſſerrer ſucceſſivement la poitrine, lorſque ces mouvements ſe font avec peine. On ſait qu'il y a des muſcles deſtinés fonciérement à d'autres uſages, qui ſont naturellement forts & robuſtes, & dont l'action dirigée par la volonté ſe prête & concourt à la reſpiration d'une maniere auxiliaire & acceſſoire (*u*). Leur force & leur volume ſurpaſſent de beaucoup ceux qui accompliſſent la reſpiration ordinaire; c'eſt pourquoi on peut à volonté, en les contractant, accélérer, augmenter, diminuer, ſuſpendre & arrêter entiérement la reſpiration. En ſorte que dans les fievres, lorſque la difficulté de dilater la poitrine ou la peine que le ſang trouve à traverſer le poumon, fait naître de grandes anxiétés, (voyez le §. 631.) le malade redouble ſes efforts pour vaincre ces réſiſtances, & emprunte l'action de tous les muſcles coadjuteurs.

(*u*) Boerhaav. Inſtitut. Medicar. §. 621. 622.

Voilà en quoi consiste une respiration difficile qui provient par rapport à l'air, de la peine que les vaisseaux aériens du poumon ont à s'ouvrir & à se dilater, & de la part du sang, de son immeabilité qui le rend peu propre à traverser les ramifications de l'artere pulmonaire, ou de la trop grande vîtesse de son mouvement dans les vaisseaux capillaires du poumon. Une de ces causes, plusieurs ensemble ou toutes à la fois, sont capables de produire la difficulté de respirer. Qui peut douter de ces vérités, puisque les principes de l'art enseignent que toute la colonne du sang contenu dans le ventricule droit du cœur ne sauroit, avant de parvenir au ventricule gauche, traverser les vaisseaux du poumon avec un mouvement rapide & accéléré, que ses vaisseaux aériens ne se dilatent suffisamment ? Voilà pourquoi dans le fœtus, en qui ils ne sont pas susceptibles d'une aussi grande dilatabilité, la nature a frayé une autre voie au sang pour le faire passer tout de suite d'un ventricule du cœur à l'autre. Les canaux dont elle se sert dans ce premier temps de la vie, devenant inutiles quand l'enfant a respiré, se consolident & s'oblitérent. Alors, toutes les fois que le

poumon se trouve attaqué de contractions spasmodiques, comme il arrive dans l'asthme, ses vaisseaux ne sont plus capables de se dilater : dans toutes les maladies d'inflammation du poumon où le sang a peine de traverser les derniers détroits de l'artere pulmonaire, & même dans les animaux en santé, dont la circulation est vivement accélérée par une course ou un exercice véhément du corps qui nécessite une plus grande quantité de sang à y passer dans le même intervalle de temps, la respiration ne se fait qu'avec de grands efforts, malgré l'action simultanée de tous les muscles soumis à la volonté, dont le concours n'est pas nécessaire pour la respiration douce & tranquille de l'état de santé.

Pour exprimer cette difficulté de respirer, *Hippocrate* se sert des termes πνεῦμα πρόχειρον, qui signifient un sentiment de suffocation (*x*). Effectivement, la poitrine fait alors des mouvements violents, & on diroit, à voir les efforts du malade, qu'à chaque inspiration on ôte les bandes qui paroiss-

(*x*) Prædiction. Lib. I. Comment. I. n°. XXIV. Charter. Tom. VIII. pag. 715. Confer. Coac. Prænot. n°. CCLIII. Ibid. pag. 866.

soient serrer & contraindre la poitrine. Il appelle aussi cette respiration, évidente & manifeste, par opposition à celle de l'état de santé ou des gens en repos, dont le mouvement est si léger, qu'il devient à peine sensible. En un autre endroit, il qualifie de haute πνεῦμα μετέωρον (*y*) la respiration dans laquelle l'élévation de la poitrine ne peut se faire qu'en relevant avec beaucoup d'efforts les côtes supérieures. Ces considérations ont porté ce grand Maître à improuver dans les maladies aiguës toute sorte de difficulté de respirer en général, & il dit que " la difficulté de respirer dans " une fievre qui n'est point intermit- " tente, étant jointe à un délire, doit " être regardée comme un signe mor- " tel (*z*) ". La maladie devient toujours d'autant plus dangereuse & mortelle, que la respiration est plus difficile & plus fréquente. Qu'on examine attentivement les personnes griévement malades, ou les gens même en santé, après une longue course, on les voit

(*y*) Epidem. Lib. III. Comment. II. text. xv. Charter. Tom. IX. pag. 235.

(*z*) Aphorism. Sect. IV. n°. 1. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 167.

souffler précipitamment & faire tous leurs efforts pour dilater leur poitrine. On apperçoit le mouvement des ailes des narines, elles s'écartent davantage afin de pomper & d'introduire une plus grande quantité d'air, & de dilater beaucoup plus le poumon. Ce symptome funeste arrive ordinairement lorsque les forces sont épuisées, que le malade ne peut plus ni s'asseoir sur le lit, ni aider & soulager sa respiration, prête à être suffoquée par les efforts réunis des muscles soumis à la volonté. On ne sauroit mieux reconnoître le mouvement & l'écartement des ailes des narines, qu'aux chevaux qui reviennent d'une course fatigante; ils soufflent fortement, & on voit leurs flancs battre aussi pour leur faciliter l'inspiration de l'air: les Maréchaux ont coutume d'élargir & de couper les ailes de leurs narines (*a*).

A ces causes d'une difficulté de respirer, se joint quelquefois une douleur dans les organes vitaux & dans les parties d'alentour, qui est un très-mauvais signe. Dans une pleurésie vive, les malades semblent prêts à suffoquer, sans qu'il leur soit possible de dilater la poi-

(*a*) Holler. Comm. in Coac. Hipp. pag. 467.

trine que la violence de la douleur reſſerre & reſtreint. Ce nouvel embarras en occaſionne de plus graves. Car le ſang de la tête que les veines rapportent, ne peut point couler avec liberté dans le ventricule droit du cœur qui ſe trouve rempli ; ſon cours eſt retardé par la difficulté du paſſage du ſang que le défaut de reſpiration occaſionne dans le poumon ; les vaiſſeaux du cerveau ſe trouvent diſtendus & comprimés par le ſang qui s'y amaſſe, & les malades attaqués de ces funeſtes pleuréſies paroiſſent comme engourdis & aſſoupis ; ils ne ſe plaignent preſque plus d'aucun ſentiment de douleur, tandis que la vîteſſe & la gêne extrêmes de leur reſpiration les menacent du plus grand danger. C'eſt là peut-être la ſituation déplorable qu'*Hippocrate* a voulu repréſenter, en diſant : « la reſpiration difficile & fré-» quente eſt un ſigne éminent de la » douleur ou de l'inflammation d'une » partie au deſſus du diaphragme (*b*) ». *Galien* a ſenſément remarqué à ce ſujet que la reſpiration ne ſe trouve pas moins gênée & dérangée par la douleur des

(*b*) Prognoſt. Comment. I. Sentent. XXIV. Charter. Tom. VIII. pag. 607.

autres parties qui servent à son méchanisme (*c*); & il ajoute de suite, que la douleur ou l'inflammation du foie, de l'estomac, de la rate, &c. rendent également la respiration très-pénible. C'est pourquoi, sans se tenir à la rigueur, à l'Aphorisme précédent, il vaut mieux appliquer ici cet axiome général qu'on lit dans les *Prénotions coaques* : « une respiration courte & laborieuse annonce une inflammation » ou une douleur dans les viscères principaux (*d*) ».

De plus, l'irrégularité de la respiration est réputée pour un très-mauvais signe ; elle existe quand la respiration ne se fait point d'une maniere uniforme, qu'elle est tantôt forte & tantôt foible. *Cette respiration paroît grande dans un temps & petite dans un autre* βραχύτερος (*e*). *Hippocrate* cite une femme attaquée d'une phrénésie, qui mourut le vingt-unieme jour de la maladie, & en qui il remarqua depuis le premier jour jusqu'à la fin, une respiration grande &

(*c*) De Respirat. difficultat. Lib. I. cap. XII. Charter. Tom. VII. pag. 232.

(*d*) N°. CCLXI. Charter. Tom. VII. pag. 866.

(*e*) Epidem. Lib. III. Comment. III. text. LXXXVI. Ægrot. XV. Chart. Tom. IX. pag. 309.

courte (*f*). Il en rapporte un autre exemple d'un malade qui mourut également phrénétique le vingt-quatrieme jour (*g*). D'une foule de ces exemples, il a conclu que la respiration irréguliere désigne le délire (*h*), ou la convulsion (*i*). A cette irrégularité de la respiration, on doit encore rapporter celle qui consiste dans une grande inspiration & dans une courte expiration, ou encore lorsqu'une grande expiration succede à une courte inspiration; je dis une grande expiration, elle doit effectivement être censée telle à cause des puissants efforts que font les malades, & de la large ouverture des narines qu'ils dilatent tant qu'ils peuvent. Ces malades, dit *Hippocrate*, soufflent sans cesse, ἐκπυτῶντες (*k*), tant la gêne de la poitrine est considérable. Il convient de faire encore ici mention d'une autre espece d'irrégularité, dans laquelle les

(*f*) Ibid. text. LXXXVII. Ægrot. XVI. pag. 310.
(*g*) Prognostic. Comment. I. Sentent. XXIV. Charter. Tom. VIII. pag. 607.
(*h*) Coac. Prænot. nº. CCLXI. Charter. ibid. pag. 866.
(*i*) Coac. Prænot. nº. CCLXI. Charter. Tom. VIII. pag. 866.
(*k*) Ibid. nº. LXVII. pag. 856.

malades interrompent & redoublent leur respiration, de sorte qu'ils la retiennent au milieu & la réitèrent en même temps; *ils respirent deux fois dans la même respiration* (*l*). On a occasion de l'observer souvent dans les enfants qui pleurent (*Snikken*), & quelquefois dans les malades fort oppressés. *Hippocrate* l'a remarqué dans *Philiscus*, qui mourut le septieme jour de la maladie, & qui depuis le premier jusqu'au dernier instant, suspendit & reprit sa respiration (*m*), ὥσπερ ἀναλαμβάνων qui parut toujours grande & courte. Il reste encore une autre différence de respiration irréguliere, qu'il appelle πνεῦμα προσκόπτον (*n*), & que *Celse* rend par la périphrase suivante: « dont l'air en sor- » tant se froisse & éclate dans le gosier, » c'est un signe imminent de convul- » sion (*o*) ». Nous ne devons pas non plus omettre cette respiration lugubre, entre-mêlée de gémissements & de soupirs, qu'*Hippocrate* condamne avec

(*l*) Ibid. n°. CCLXI. pag. 866.

(*m*) Epidemior. Lib I. Comment. III. text. 1. Ægrot. 1. Charter. Tom. IX. pag. 99.

(*n*) Aphorism. Sect. IV. n°. LXVIII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag 178.

(*o*) De Medicin. Lib. II. cap. VII. pag. 64.

uſte raiſon dans les maladies aiguës (*p*).

Il regarde la reſpiration froide comme mortelle (*q*), de même que la reſpiration brûlante (*r*), qui rend l'air qu'on reſpire d'une chaleur extrême (*ſ*), voyez le §. 739.) & celle dont l'air en ſortant forme une fumée noire & épaiſſe, laquelle cependant eſt moins dangereuſe que la reſpiration froide (*t*). Quoique dans le texte Grec on liſe πυρετῶδες qui ne ſembleroit avoir aucune ſignification propre & relative aux termes qui l'accompagnent, nous avons cru devoir le rendre par le mot συρῶδες, dont le ſens eſt diamétralement oppoſé à la reſpiration froide, laquelle déſigne, avec certitude, que la gangrene s'eſt déja emparé du poumon, & devient par conſéquent & irrévocablement mortelle. La reſpiration brûlante dénote la chaleur extraordinaire

(*p*) Aphoriſm. Sect. VI. n°. LIV. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 286.

(*q*) Coac. Prænot. n°. CCLXI. Charter. Tom. VIII. pag. 866.

(*r*) Ibibem.

(*ſ*) Aretæ de curat. morb. acut. Lib. II. cap. III. pag. 100.

(*t*) Coac. Prænot. n°. CCLXI. Charter. Tom. VIII. pag. 866.

qui consume les organes vitaux & les suites dangereuses qu'on doit craindre. Il n'en résulte pourtant pas toujours une mort sûre, comme de la respiration froide.

Que la lassitude & l'abattement sont plus considérables, que la foiblesse est plus grande. « Les lassitudes spontanées sont » des preuves de maladie », dit *Hippocrate* (*u*). On les éprouve fréquemment, quand le sang est attaqué d'un épaississement inflammatoire, & qu'on est menacé d'une maladie aiguë. Lorsque la lassitude est considérable, sur-tout au commencement des maladies, on a droit de soupçonner l'imméabilité & l'engorgement du sang dans les vaisseaux, car à la fin des maladies elles sont plutôt l'effet de la foiblesse & de l'épuisément du corps. Car, après d'abondantes évacuations, la lassitude & la foiblesse naissent de l'appauvrissement du sang. Voyez là-dessus ce qu'on a dit au Chapitre de la *Débilité fébrile.*

Qu'on s'inquiete davantage dans le lit, qu'on change plus souvent de place. C'est-là cette inquiétude insupportable δυσφορια

(*u*) Aphorism. Sect. II. n°. 1v. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 46.

ont les malades ſont tourmentés, qui
s porte à changer ſouvent de ſituation
à remuer à tout moment, pour cal-
er la vive anxiété qui les accable. Ces
npatiences ſont de très-mauvais ſignes,
ndis qu'il eſt avantageux que le ma-
de reſte tranquille & ſupporte facile-
ent ſa maladie. Revoyez à ce ſujet
s *Commentaires* de l'*Anxiété fébrile.*

Qu'on ſe couche plus ſur le dos, ayant s membres plus étendus. Il a de tout mps paſſé pour un très-bon ſigne, ue les malades ſe couchent de la ma-ere qu'ils ont habitué de le faire en at de ſanté (*x*). On a fait mention ans les *Commentaires* du §. 211, de la çon ordinaire de ſe coucher des per-nnes en ſanté qu'*Hippocrate décrit* (*y*): oyez l'article de la réunion naturelle es parties bleſſées. La meilleure maniere roît celle de ſe coucher ſur l'un des otés indifféremment, ayant les mains, cou & les jambes tant ſoit peu lâches pliés : c'eſt du moins ainſi que le us grand nombre des perſonnes en nté ſe couchent ; or plus les malades loignent de la ſituation ordinaire que

(*x*) Idem, Prognoſt. Comment. *I.* Sentent. 11. Charter. Tom. VIII. pag. 600.
(*y*) Ibidem.

gardent les gens en santé dans le lit
plus la maladie paroît grave. Car, pou
mettre tout à profit, qu'on fasse atten
tion qu'un malade couché sur le dos s
trouve dans la même position qu'un ca
davre affecté par le poids du corps : c'es
donc une marque de l'abattement de
forces. En effet, *Galien* fait une excel
lente réflexion, en disant que tous le
muscles en dormant ne sont point dans l
relâchement & l'inaction : une personn
en santé étant d'un côté, il y en a tou
jours plusieurs qui, pour mainteni
l'équ[illegible] du corps continuent de se
contracter & d'agir, tandis qu'un ca
davre abandonné à son propre poids re
tombe tout de suite sur le dos ou sur le
ventre, selon que sa pesanteur l'en
traîne (z). Cette observation est si vraie
& si naturelle, que les moribonds restent
couchés sur le dos, & qu'à l'article de la
mort, tous les membres s'étendent par
un mouvement méchanique, & semblent
vouloir, pour ainsi dire, aider & presser,
à la faveur de cette direction, le cours
des humeurs qui s'aliene & finit dans
toutes les parties. Il s'ensuit delà, que

(z) De Motu muscul. Lib. II. cap. IV. Charter. Tom. V. pag. 386. 387.

la situation pareille des malades doit insinuer que la maladie tend à se terminer à la mort. *Hippocrate*, à qui aucune de ces observations pratiques n'a échappé, infere avec vérité, que cette position est tout-à fait mauvaise (*a*), & qu'elle le devient encore davantage, si les malades enfoncés par leur propre poids, baissent toujours vers les pieds du lit (*b*); « s'ils » écartent sans regle & découvrent sans » attention les mains, les jambes, le » cou (*c*); s'il dorment continuellement » la bouche ouverte (*d*) », ou étant couchés sur le dos; « si les jambes sont » fort écartées & tendues (*e*) »; s'ils se couchent encore sur le ventre, ne l'ayant pas d'ailleurs accoutumé en état de santé (*f*), ou enfin si pendant la vigueur de la maladie, ils veulent continuellement se lever & s'asseoir sur le lit (*g*). Toutes ces différences sont certainement bien opposées à la maniere

(*a*) Prognostic. Comment. I. Sentent. XIV. Charter. Tom. VIII. pag. 601.
(*b*) Ibid. Sentent. XV pag. 602.
(*c*) Ibid. Sentent. XVI.
(*d*) Ibid. Sentent. XVII.
(*e*) Ibid. Sentent. XVIII. pag. 603.
(*f*) Ibid. Sentent. XIX.
(*g*) Ibid. Sentent. XX.

naturelle de se coucher des personnes en santé, & méritent à cet égard de fixer l'attention du Médecin.

Que l'usage de la raison & les inclinations naturelles du malade sont plus long-temps dérangés. Personne n'ignore combien grand est le danger, quand les malades renoncent à leurs propres inclinations, & développent & affectent des sentiments opposés à leurs sentiments naturels. Peu en peine de tout ce qui se passe auprès d'eux, ils ne s'informent ni de leur épouse, ni de leurs enfants, ni de leurs amis. Tout est oublié, & tout aussi est presque désespéré pour eux (*Veege menschen*); tandis qu'on peut concevoir beaucoup d'espérance de guérison, lorsque les malades font paroître les inclinations qui leur ont toujours été particulieres, & qu'ils continuent de s'informer soigneusement de tout ce qu'ils chérissoient, ou ambitionnoient en état de santé. *Hippocrate* n'a-t-il pas conséquemment eu raison de regarder comme un signe sinistre, d'entendre des propos audacieux tenus par un malade d'un caractere doux & sage (*h*),

(*h*) Prædiction. Lib. I. Comment. II. n°. XLIII. Ibid. pag. 730.

» de

« de le voir agir contre sa coutume, & » penser des choses bien éloignées natu- » rellement de son esprit » , ou d'être insensible à celles à qui il paroissoit si fort attaché (*i*). On a déja mentionné tous ces signes dans les *Commentaires* du §. 702. concernant le délire fébrile. Ces changements démontrent incontestablement, que les progrès de la maladie altèrent & intervertissent les organes du *sensorium* commun, d'où dépendent les affections de l'ame & l'exercice de la raison.

Que l'appétit est plus diminué, que la digestion se fait plus difficilement. La premiere indication qu'on doit remplir dans la cure générale des fievres, (§. 598.) est celle qui regarde la conservation de la vie & des forces du malade; or, on a solidement établi dans les *Commentaires* du §. 599. qu'on y satisfait parfaitement par des aliments & des boissons liquides, qui soient d'une facile digestion & d'un genre opposé à toute sorte de putréfaction, &c. cependant, quelque choix qu'on en fasse, il est clair qu'ils ne serviront de rien, & ne

(*i*) Coac. Prænot. nº. XLVIII. Charter. ibid. pag. 855.

peuvent avoir aucune efficacité, s'il ne reste au corps assez de forces digestives pour les retenir intérieurement, les assimiler, les changer en notre nature, & les répandre uniformément dans tout le corps; car dès que l'appétit manque au point que les malades témoignent une aversion invincible pour toutes sortes d'aliments, ou un rebut si grand, qu'ils les vomissent d'abord après les avoir pris, le corps s'en trouve plus molesté & incommodé qu'ils ne lui profitent; il en résulte un accablement & unen axiété insupportable, point d'avantage pour le corps; la maladie au contraire abat toujours plus les forces, qui ne peuvent plus suffire, ni pour la coction des aliments, ni pour la crise des matieres morbifiques. Ces symptomes apparents nous montrent visiblement alors, que les viscéres destinés à recevoir, à retenir & à digérer les aliments qu'on a pris, sont notablement lésés dans toutes leurs fonctions; en sorte que l'on doit considérer le manque d'appétit, la dépravation du goût, & la difficulté des digestions tout à la fois comme signe & comme cause réciproque de maladie.

Que l'urine est plus rouge. Sa rougeur

marque, ainſi qu'on l'a dit au §. 673 le degré éminent de la chaleur interne. Or il a été prouvé au §. 675. que l'augmentation de la chaleur qui ſe développe dans les fievres, dépend du frottement plus grand & mutuel des particules des fluides entre elles, du choc des humeurs contre les parois des vaiſſeaux, & de leur réaction proportionnelle ſur les liqueurs; la rougeur de l'urine marque par conſéquent l'intenſité de ce frottement & de la chaleur ſubſéquente qui en naît. En voilà aſſez pour faire enviſager & prévoir tous les maux qui ont été énoncés aux §. 100. & 689. & principalement la dégénéreſcence des humeurs en une acrimonie putride, & la rupture ou la deſtruction des plus petits vaiſſeaux. C'eſt ce qui a excité *Hippocrate* à mettre l'urine fort rouge parmi les ſignes qui annoncent & qui précedent un délire prochain. " Les „ urines qui manquent de ſédiment, qui „ paroiſſent fort rouges & dans leſ- „ quelles nagent beaucoup de matieres „ ſuſpendues, pronoſtiquent l'aliéna- „ tion de l'eſprit & le délire (*k*) „.

(*k*) Prædiction. Lib. I. Comment. I. n°. XXXI. Charter. Tom. VIII. pag. 719.

Plus épaisses, plus troubles, avec moins de sédiment. On en a parlé au §. 731. Une pareille urine s'éloigne notablement des conditions requises à l'urine de l'état de santé, & désigne par conséquent un changement dans les humeurs, & une dégénéreſcence proportionnelle, que la fievre y a produits. L'urine est « naturellement composée de „ l'eau, ou de la sérosité du sang, d'un „ sel alkalescent, d'une huile âcre, ténue „ volatile, sujette à se putréfier, d'une „ partie terrestre fort atténuée, & d'une „ nature volatile (*l*) „ ; lors donc qu'elle devient plus épaisse, elle est beaucoup plus chargée des matieres qui y sont contenues, & certainement plus la fievre est violente, plus le frottement des particules du sang est considérable : & par conséquent, plus les selles & les huiles exaltées acquierent une plus grande acrimonie ; de sorte qu'il en résulte inévitablement, que les matieres hétérogenes contenues dans l'urine deviennent en plus grande quantité. Car étant intimement mêlées avec elles dans les fievres aigües, elles donnent à l'urine une couleur rouge, qui

(*l*) Boerhaav. Institut. Medicar. §. 375.

paroît d'autant plus vive & forte, que les sels du sang sont plus exaltés, plus âcres & plus répandus parmi les particules aqueuses & de tout genre qu'elle charrie. Cependant, lorsque les matieres contenues dans l'urine sont en trop grande quantité, ou quand la sérosité qui leur sert de véhicule, manque, elles se trouvent inégalement mêlées, mal dissoutes, restent suspendues dans l'urine, & la rendent trouble & épaisse, plus ou moins, selon la quantité & la nature des matieres qui y sont contenues, & suivant le divers degré de froid auquel l'urine est exposée. A cet égard, remarquez effectivement, que l'urine des personnes en santé devient bientôt en hiver épaisse & trouble, laquelle redevient claire & ténue, moyennant qu'on la mette à une chaleur modérée. Le même phénomene arrive dans l'été, par les sueurs abondantes qui dissipent la sérosité du sang; l'urine alors paroît rouge & fort âcre, & souvent trouble & épaisse en même temps; mais elle reprend bientôt sa couleur & sa consistance claire & ordinaire, en y versant de l'eau chaude, & quelquefois en y ajoutant seulement une urine récente & plus aqueuse. Les

gens peu instruits de ces faits, y soupçonnent des causes de maladies, & sont étonnés qu'une urine naturelle rendue le soir en se couchant, devienne le lendemain matin si trouble, & puisse ensuite reprendre sa couleur claire par la chaleur d'une nouvelle urine. N'est-il pas évident, sensible que les matieres contenues dans l'urine ne pouvant s'y dissoudre, & en se séparant doivent tomber ou plutôt ou plus tard au fond du vase par leur gravité spécifique, pour peu qu'elles soient plus pesantes que l'eau ou la liqueur qui leur sert de véhicule? N'est-il pas également aussi vrai que probable, que tant que ces matieres sont en équilibre avec l'urine, leur pesanteur respective est en proportion; ou enfin lorsque la cohésion & la viscosité des particules aqueuses ne permettent pas leur séparation & leur dégagement, alors elles demeurent visiblement suspendues & entre-mêlées parmi la sérosité de l'urine, qu'elles rendent nécessairement trouble & épaisse? Quelle est donc la cause effective de leur suspension? seroit-ce leur extrême divisibilité en de petites molécules, qu'un frottement considérable rend d'une ténuité si grande, que l'augmentation de

leur ſurface, eu égard à la diminution de leur peſanteur intrinſeque, met dans un juſte équilibre? le mercure, qui eſt le plus peſant de tous les fluides, ſe ſubtiliſe par le feu au point de ſe diſſiper ſous une forme imperceptible. Ces raiſons de parité nous perſuadent qu'une urine trouble, épaiſſe & ſans ſédiment, déſigne le frottement conſidé able des molécules humorales entre elles, & contre les parois des vaiſſeaux qu'elles aheurtent; elle indique l'exténuation, ou la deſtruction des parties ſolides du corps que la rapidité de la circulation mine & conſume; de-là il s'enſuit que les vaiſſeaux les plus petits, & du tiſſu le plus mince & le plus délicat, ſouffrent une colliſion trop forte; que les liqueurs animales détériorées par la violence de la maladie, s'éloignent toujours plus des loix méchaniques & phyſiques du corps humain qui conſtituent l'état de ſanté; que les ſels & les huiles du ſang, dépourvus de véhicule & de ſéroſité, s'exaltent, ſe corrompent davantage, & ſortent par les urines en trop grande quantité. Voilà de quels raiſonnements eſt étayé le danger imminent qu'annonce dans les fievres putrides la qualité trouble, épaiſſe & ſans ſédiment des urines.

C'eſt pourquoi *Galien* a dit que « l'u-
» rine trouble, ſemblable à celle des
» chevaux ὑποζυγίων, prouve que les
» vaiſſeaux ſont remplis d'humeurs
» crûes, & que les forces naturelles,
» bien loin de manquer au corps, ſe
» raniment au contraire pour les aſſimi-
» ler & leur donner le degré requis de
» coction (*m*) ». Parmi les diverſes conſidérations qu'il fait enſuite de l'urine trouble, il regarde comme ſalutaire, lorſque les matieres épaiſſes ſe ſéparent promptement de ſa partie aqueuſe & claire, & quand il en réſulte un ſédiment blanc, léger & égal, parce qu'alors la force énergique des vaiſſeaux & des viſceres opere la coction des humeurs crûes, tandis que des diſpoſitions différentes prouvent que leur crudité reſte inſurmontable, & que la foibleſſe des organes ne ſauroit accomplir leur aſſimilation. Il donne à ce ſujet l'avertiſſement ſuivant, comme une regle invariable. « On doit, dit-il, obſerver
» en général dans toutes les urines qui
» paroiſſent troubles, la ſéparation de
» la matiere épaiſſe, d'avec la partie

(*m*) De Sanitat. tuend. Lib. IV. cap. IV. Charter. Tom. VI. pag. 121.

» liquide, laquelle se fait plutôt ou » plus tard, ou point du tout (*n*) ». Le premier cas est un signe excellent, le second est moins avantageux, le troisieme est toujours mauvais & nuisible.

Il y a encore une distinction essentielle à faire de ces urines ; car souvent les malades les rendent réellement troubles, & telles qu'elles paroissent, & d'autres fois elles sortent claires, & deviennent ensuite troubles. Ces faits sont journaliers dans les fievres. *Hippocrate* appelle les premieres urines, de jument (*o*), parce qu'elles sont naturelles à ces animaux, aux bœufs, aux chevaux & à tous les quadrupedes de ce genre ; & il en fait mention dans la maladie de la femme de *Philinus*, attaquée d'une fievre continue le quatorzieme jour après l'accouchement. « Le onzieme, dit-il, de la maladie, » elle rendit une urine fort abondante, » qui devint durant les convulsions.... » épaisse, blanche : on n'y remarquoit » point le sédiment ordinaire aux urines » qui dépotent, & qui deviennent trou-

(*n*) Ibidem.

(*o*) Epidem. Lib. I. Comment. III. text. IV. ægrot. IV. Charter. Tom. IX. pag. 104.

» bles par leur séjour & leur croupissement ; elles ressembloient, par leur » couleur & leur épaississement, aux » urines des juments, & demeuroient » toujours telles qu'elles paroissoient » d'abord (*p*) ». *Hippocrate* condamne en toute occasion, ces urines qu'on ne rend à la vérité que dans les fievres accompagnées de symptomes dangereux. Il avertit dans un autre endroit, qu'elles sont les signes concomitants ou avant-coureurs (*q*) de maux de tête. Après avoir avancé dans les *pronostics* que l'urine ténue & à peine colorée est un signe de crudité (*r*), il assure que celle qui est épaisse devient plus redoutable & plus mortelle (*s*). Le péril paroît certainement bien plus grand, lorsque les urines continuent pendant plusieurs jours de suite à être troubles & sans former de sédiment, lequel en paroissant diminue leur danger. En rapportant la maladie de *Périctes*, *Hippocrate* nous

(*p*) Ibidem.

(*q*) Aphorism. Sect. IV. n°. LXX. Charter. Ibid. Part. II. pag. 180. Confer. Epid. Lib. VII. Text. CXXXI. Ibid. Part. I. pag. 597.

(*r*) Comment. II. Sentent. XXX. Charter. Tom. VIII. pag. 634.

(*s*) Ibid. Sentent. XXXI. pag. 635.

apprend que le premier jour les urines furent abondantes, blanches, troubles & sans laisser de sédiment : le second elles parurent épaisses & firent un léger sédiment : le troisieme elles devinrent plus naturelles, marquerent plus de coction & eurent un sédiment abondant ; & le quatrieme jour la sueur copieuse & critique qui se déclara, jugea la maladie, & tira le malade du plus grand danger (*t*).

Ces témoignages servent donc à nous convaincre que les urines épaisses & troubles démontrent la grande crudité des humeurs dans les fievres, & les efforts véhéments de la nature pour changer & assimiler la matiere physique de la maladie. Or, ces mouvements violents des organes qui militent contre le mal, ne sauroient durer long-temps dans les maladies fort aiguës ; s'ils n'operent bientôt rien d'avantageux, ils annoncent la mort prochaine du malade : à l'égard des maladies légeres ou d'une moindre intensité, ils en désignent la longueur & la difficulté de la crise.

(*t*) Epidem. Lib. III. Comment. III. text. XXXVII. ægrot. VI. Charter. Tom. IX. pag. 301.

Ou qu'elle paroît plus claire, plus ténue, plus aqueuſe, parce qu'il reſte alors dans la maſſe des humeurs les matieres hétérogenes qui devoient naturellement couler & ſortir par les voies urinaires. De ce nombre ſont les huiles & les ſels du ſang, qui y étant trop longtemps retenus, deviennent plus dépravés & plus nuiſibles, puiſqu'il eſt clair que dans la fievre continue putride les humeurs animales acquierent une acrimonie inſigne, & deviennent bien plus ſuſceptibles de putréfaction qu'en état de ſanté. Les malades rendent communément une urine ténue & aqueuſe, toutes les fois que le ſang attaqué d'un épaiſſiſſement inflammatoire contracte une denſité qui l'empêche de circuler dans les petits vaiſſeaux : on a beau recommander alors une boiſſon abondante, ils ne ſont pas capables de ſe mêler enſemble ; l'eau, dans ces circonſtances, n'eſt point miſcible avec un ſang de cette nature, & elle s'écoule incontinent par les urines. On voit à cet égard la vérité & la profondeur de cet axiome d'*Hippocrate* : « C'eſt un mauvais ſigne que les » malades, & ſur-tout les pleurétiques » & les péripneumoniques, rendent par » leurs urines leur boiſſon ordinaire ſi-tôt

» après l'avoir prise (*u*) ». Il s'exprime en un autre endroit sur ce même sujet dans les termes suivants : « L'urine ténue » & presque sans couleur désigne la » crudité de la matiere de la maladie, » laquelle devant être d'une longue du- » rée, & l'urine persistant toujours du » même caractere, il y a à craindre que » les forces du corps ne soient point » suffisantes pour parvenir à la coction » des humeurs (*x*) ». Relisez encore les *Commentaires* du §. 712. qui ont trait à cette matiere.

En plus petite quantité & plus difficile à garder ; & cela, par une suite de la même cause : une petite quantité d'urine marque que le sang dépourvu de son véhicule délayant, ne sauroit fournir la lymphe suffisante & requise pour adoucir & séparer du sang les particules acrimonieuses qui l'inficient. C'est pourquoi l'urine réduite en petite quantité est ordinairement très-âcre, ardente, douloureuse, & excite des efforts continuels de pisser ; il n'est pas moins dangereux & mauvais dans ces maladies, lorsque

(*u*) Coac. Prænot. nº. DLXXIX. Charter. Tom. VIII. pag. 886.

(*x*) Prognostic. Comment. II. Sentent. XXX. & XXXI. Charter. ibid. pag. 634. 635.

l'urine coule involontairement & sans le sentir : cet accident dépend d'une notable lésion des fonctions du cerveau, & accompagne le plus souvent les délires, les phrénésies, les assoupissements, &c. Toutes ces assertions sont conformes aux prédictions d'*Hippocrate* : « Les urines, » dit-il, qui passent sans qu'on les » sente .... sont un signe mortel : leur » caractere, reprend-il un peu plus » bas, est d'être épaisses, & d'avoir » leur sédiment confusément répandu » dans leur substance (*y*). » En effet, ces urines paroissent troubles & semblables à celle de jument. Il ajoute dans un autre endroit : « ceux en qui l'urine » coule sans le savoir, & contracte par » son irritation les parties génitales, » sont tout-à-fait dans un état déses- » péré (*z*) ». Quelque fidelle que semble cette citation, on doit préférer celle de *Fœsius* & de *Duret*, qui, à la place de la premiere, ὅσοι λανθάνει τὸ ὕδωρ προσπίπτον, καὶ τὸ αἰδοῖον ἕλκονται, ἀνέλπιστοι (*a*), ont substitué : Ὅσοι λανθάνει τὸ ὕδωρ

(*y*) Prædict. Lib. I. Comment. I. n°. XXVIII. Charter. ibid. pag. 718.

(*z*) Coac. Prænot. n°. CCCCLXXIV.

(*a*) Charter. Tom. VIII. pag. 879.

προπίπτειν ἐς τὸ αἰδοῖον, ἐκλύονται ἀνέλπιστοι (*b*) ; " Ceux en qui l'urine coule, " ſans le ſentir, le long des parties géni- " tales, ſont dans un état de dépériſſe- " ment, ſans reſſource & ſans eſpoir de " guériſon ".

Que les mouvements du corps ſont plus tremblants, que le malade évite d'être touché, qu'il s'amuſe ſans ceſſe à remuer, qu'il s'occupe toujours à ſaiſir & à prendre. Que de preuves évidentes du dérangement du *ſenſorium* commun ! auſſi le malade eſt menacé de délire & de convulſions, &c. Voyez là-deſſus le Chapitre *du tremblement fébrile*, & les *Commentaires* du §. 702. qui enviſagent ces accidents comme des ſignes d'un délire prochain. Cette attention du malade à éviter qu'on le touche, eſt un ſymptome qu'*Hippocrate* eſt le premier d'avoir remarqué, & le ſeul Auteur peut-être d'avoir mentionné πρὸς χεῖρας ἀναισθητέοντες (*c*) ; c'eſt très-mal quand il ne veut point permettre d'être touché : le Médecin ſaiſit le bras du malade pour examiner le

(*b*) Duret. Comment. in Coac. Hippocrat. Lib. II. cap. XXII. text. VII. pag. 349.

(*c*) Coac. Prænot. n°. LXI. Charter. Tom. VIII. pag. 855.

pouls, & le malade le retire soudain; & lorsqu'on veut lui en demander la raison, il répond qu'il ne sait ce qu'il a fait. Cependant, qui ne comprend par-là que le système des nerfs est doué de tant d'irritabilité, que le simple tact des doigts, à l'extrêmité du corps, intervertit le *sensorium* commun & excite une sensation vive qui préfage des mouvements imminents de convulsions? La même cause qui fait craindre le toucher, fait aussi éviter la lumiere; signe qui n'a pas non plus échappé à *Hippocrate*, & que ce grand homme met dans ces cas au rang des plus funestes (*d*).

Que ses yeux sont enfin plus tristes, lugubres. Le plus petit phénomene dans les maladies est enchaîné au plus grand; tout va par gradation & mérite une attention singuliere. *Celse* avertit sensément « les Médecins qui visitent les ma» lades de ne jamais se placer dans un » endroit obscur, de s'approcher tou» jours de la tête du malade, & de se » mettre à un jour clair, afin d'observer » parfaitement tous les signes & tous les » changements du visage (*e*) ». Et

(*d*) Prognostic. Comment. I. Sentent. x. Charter. ibid. pag. 597.

(*e*) De Medicin. Lib. III. cap. VI. pag. 130.

pourquoi les yeux seroient-ils exceptés, eux dont on peut déduire des connoissances certaines? Personne n'ignore qu'en état de santé on lit dans les yeux les différentes affections qui nous occupent, & qu'on y remarque au premier abord les indices apparents de maladie. Dès le commencement de l'accès d'une fievre quarte, les yeux deviennent pâles; & aux approches d'une défaillance, leur vivacité s'éteint & diminue. *Hippocrate* avoit appris à distinguer le délire prochain par la couleur des yeux (*f*). (Voyez les *Commentaires* du §. 702.) A mesure que les convalescents qui sont fort affoiblis reprennent insensiblement leur force, on voit leur vigueur renaître dans leurs yeux. Voilà pourquoi l'immortel *Hippocrate* a puisé dans la nature que « les yeux sont le miroir du corps, » & que leur vive clarté répond de l'é» nergie des principaux organes (*g*) ». Il faut donc, par un contraste vrai & une parité évidente, que la diminution ou la cessation de leur clarté & de leur vivacité soient regardées comme un signe

(*f*) Pronostic. Comment. I. Sentent. XXVIII. Charter. Tom. VIII. pag. 611.

(*g*) Epidemior. Lib. VI. Comment. IV. text. XXVIII. Charter. Tom. IX. pag. 505.

certain de maladie. N'eſt-ce pas véritablement une preuve irrévocable que leurs vaiſſeaux ne ſont pas remplis d'humeurs avec une juſte proportion & inceſſamment arroſés d'une lymphe douce & onctueuſe qui conſerve leur tranſparence & les garantiſſe des atteintes des corps étrangers ? Effectivement, les moribonds ont les yeux ſecs, ſales & poudreux. La vue ne ſeroit-elle pas à tout moment obſcurcie par les grains de pouſſiere qui voltigent en l'air, ſans le clignotement continuel des paupieres, & ſans cette humeur lymphatique qui en humecte toute la ſuperficie ? Son appauvriſſement ou ſon défaut eſt ſenſible pendant les derniers moments de la vie, que les malades, privés de mouvement, de ſentiment & de connoiſſance, laiſſent les ſaletés s'amaſſer ſur leurs yeux. Leur couleur morne & leur mal-propreté y peignent l'image triſte & les approches de la mort. Le peuple en général diſtingue cet état, & ſait très-bien dire qu'après que les malades ont perdu l'uſage de la vue, il ne leur reſte qu'un ſouffle de vie tout prêt à ſe diſſiper.

Hippocrate, ſoigneux d'en raſſembler les ſignes, a annoncé comme mauvais & mortel, « lorſque la vue eſt dépra-

» vée, que les yeux se dérangent, sont » inégaux, que l'un paroît plus petit » que l'autre, que les membranes qui » doivent être naturellement blanches » deviennent rouges, que les petites » veines qui serpentent sur la conjonc- » tive semblent noires ou livides, qu'il » s'amasse des saletés alentour, qu'ils » sont plus élevés, proéminents, à fleur » de tête ou trop enfoncés; que les » sourcils s'abaissent, deviennent dis- » semblables, roides, tachetés, ou que » la vue est trouble, sans netteté & sans » vigueur, &c. (*h*) ». On lit dans les *Prénotions coaques* d'autres signes de même genre qu'il y a recueillis; il y fait mention *d'une espece de concrétion légere & blanchâtre*, qui naît autour des yeux αἰγίδα νεφώδη (*i*), laquelle consiste en une petite peau produite par l'amas & l'épaississement des humeurs, qui obscurcit & empêche la vue des moribonds. Il ajoute dans un autre endroit, que *les yeux ternes & éteints* ἀμαυρόμενοι *sont mauvais, ainsi que les yeux fixes &*

(*h*) Prognost. Comment. I. Sentent. x. Charter. Tom. VII. pag. 597.

(*i*) N°. ccxix. Charter. ibid. pag. 864.

obſcurcis (*k*). La clarté des yeux eſt par conſéquent le ſigne le plus favorable qu'on puiſſe y appercevoir dans les maladies. *Hippocrate*, cet homme unique juſqu'à préſent, a perfectionné ſes obſervations au point d'en déduire des pronoſtics aſſurés : « la vivacité des yeux, » la diſſipation des taches livides & » noires, & leur retour en une couleur » blanche, claire & naturelle, eſt un » indice ſalutaire de criſe & de termi- » naiſon : lorſque les yeux s'éclairciſſent » vîte, ils dénotent que la maladie ſe » jugera pareillement vîte ; & lorſqu'ils » s'éclairciſſent lentement, elle ſe juge » avec lenteur. (*l*) ».

Il arrive ſouvent que le viſage du malade repréſente un air de triſteſſe, accompagné quelquefois de larmes, d'autres fois ſans en verſer aucune, & on ne voit pourtant que très-peu ou point de ſaletés autour des yeux. Si on s'informe du ſujet qui le rend triſte, il l'ignore, & nie même de le paroître. Ce ſigne, que j'ai remarqué dans pluſieurs malades, eſt un des plus fâcheux. Il n'eſt pas poſ-

(*k*) Prædiction. Lib. I. Comment. II. n°. XLV. Charter. ibid. pag. 731.

(*l*) Coac. Prænot. n°. CCXVIII. ibid. 864.

sible de rapporter ici tous ceux que décrit *Hippocrate* : on doit se contenter des plus essentiels ; il met au nombre des plus funestes, lorsque " pendant le som- » meil les paupieres ne se joignent » point, & qu'il reste un intervalle en- » tre elles où paroît le blanc des yeux, » pourvu que ce ne soient point les larmes » qui les écartent, ou quelque remede » qui y ait été appliqué, ou enfin que le » malade n'ait pas accoutumé de dormir » de cette maniere (*m*) ». Cet accident est ordinairement mortel ; " & dans une » fievre continue, quand les levres, ou » les paupieres, ou les sourcils, ou les » yeux & le nez, se contournent & se » renversent, lorsque le malade perd » l'usage de la vue, de l'ouie, qu'il » tombe dans une prostration entiere de » forces ; lequel de ces symptomes qui » arrive, la mort du malade est immi- » nente & inévitable (*n*) ».

Et plus baignés de larmes involontaires.

(*m*) Prognostic. Comment. I. Sentent. XI. ibid. pag. 599. Confer. Aphor. Sect. VI. n°. LII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 285.

(*n*) Aphorism. Part. II. Sect. IV. n°. XLIX. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 166. Confer. Prognost. Comment. I. Sentent. XII. Charter. Tom. VIII. pag. 600.

Telles ſont les larmes des moribonds, dont les Poëtes ont peint les yeux nageant au ſein de la mort. *Hippocrate* condamne ces larmes ſuperflues que les malades répandent ſans ſujet (*o*). Il regarde au contraire comme un bon ſigne, celles qu'ils verſent en entendant parler de la grandeur de leur maladie, du danger de mort où ils ſe trouvent, en voyant les objets qu'ils regrettent, & les perſonnes qu'ils affectionnent, parce que c'eſt une preuve de leur ſenſibilité naturelle, & une ſuite des impreſſions ordinaires qu'ils reſſentent. Dans les maladies aiguës d'un mauvais caractere, les larmes qu'une douleur véritable fait répandre, ſont toujours, dit *Hippocrate*, d'un indice favorable, tandis que celles qui coulent involontairement, deviennent d'un très-mauvais pronoſtic (*p*). Il avertit au reſte, que ce n'eſt pas ſeulement dans les fievres, mais encore dans toutes les maladies, que ce ſymptome, conſidéré ſous ce double aſpect, eſt ſuivi des mêmes effets (*q*); il

(*o*) Prognoſtic. Comment. I. Sentent. x. Charter. Tom. VIII. pag. 597.

(*p*) Epidemior. Lib. VI. Comment. I. text. xxi. Charter. Tom. IX. pag. 380.

(*q*) Aphoriſm. Sect. IV. n°. III. Charter. ibid. Part. II. pag. 168.

n'excepte qu'un cas, où les larmes involontaires ceſſent d'être funeſtes, c'eſt quand elles devancent une hémorrhagie critique du nez, & il faut alors qu'elles ne ſoient accompagnées d'aucun autre accident fâcheux : il s'exprime de la ſorte ; « Dans les fievres aiguës & même » les ardentes, où l'on voit couler des » larmes involontaires, on doit s'atten- » dre à une hémorrhagie du nez, » pourvu qu'il ne ſe manifeſte aucun » accident mortel ; car ſi la maladie » prend une iſſue mortelle, cet écou- » lement de larmes préſage plutôt la » mort qu'une hémorrhagie (*r*) ». *Galien* prévient à cet égard les Médecins de ne pas s'effrayer mal à propos, en voyant le délire, & des ſoubreſauts dans les nerfs accompagner les larmes involontaires, & les autres ſignes avant-coureurs de l'hémorrhagie du nez, tels que le mal de tête dont le malade ne s'étoit point encore plaint, la tenſion & la douleur des muſcles du cou & du derriere de la tête, les changements du viſage, la rougeur des yeux, &c. Tous ces ſymptomes *deviennent en ce cas des*

(*r*) Epidemior. Lib. I. Comment. II. text. LXXI. Charter. ibid. Part. I. pag. 75.

indices que les humeurs se portent aux parties supérieures (*f*). Bien plus, il regarde alors les larmes involontaires, comme un signe positif & certain de l'hémorrhagie subséquente; & il avance affirmativement, qu'en ces circonstances « les larmes involontaires que „ versent les malades, ou les clartés „ qu'ils se figurent appercevoir, ou les „ mains dont ils se frottent continuellement le nez, désignent, je ne „ dis pas une hémorrhagie éloignée ou „ à venir, mais actuelle ou prête à se „ déclarer infailliblement (*t*) ».

Voilà les signes principaux qui font connoître & établissent évidemment les dangers des fievres continues putrides, & leur terminaison à la mort. Plus ces symptomes paroissent nombreux & séviſſent avec vigueur, plus il est clair que le péril est grand & la maladie mortelle; car il résulte des expositions précédentes, que le pronostic avantageux ou funeste de ces maladies, dépend moins de la connoissance des causes qui les produisent, & doit plutôt être déduit

(*f*) Method. Medend. ad Glaucon. Lib. II. cap. ultimo. Charter. Tom. X. pag. 366.

(*t*) Ibidem.

de

de l'intenſité & de la nature des accidents ; c'eſt-à-dire, de la grandeur des léſions des fonctions, qui marquent ſûrement la foibleſſe des forces, les dérangements des organes, l'abattement de l'économie animale, les progrès de la maladie ou l'éloignement plus ou moins grand du méchaniſme du corps, des diſpoſitions requiſes à l'état de ſanté.

§. 735. *Mais lorſque le ſommeil eſt peu naturel & difficile à obtenir, que le corps eſt couvert de taches pourprées ou livides, que les hypocondres ſont tendus & enflés, le malade eſt menacé d'une mort preſque certaine.*

Lorſque le ſommeil eſt peu naturel & difficile à obtenir. On a démontré au § 708. les préjudices & les maux conſtants que cauſent les inſomnies dans les fievres ; delà quels biens conſolants & avantageux ne réſultent-ils pas réellement d'un ſommeil doux & paiſible ! On a lieu d'eſpérer que les malades refaits par un repos & une tranquillité parfaite ſupportent plus facilement les peines, l'abattement & les douleurs qu'entraîne la maladie, & parviennent plus ſûrement à une criſe prompte & à une bonne terminaiſon. Mais lorſque le

ſommeil eſt pénible & accompagné de trouble, les malades s'éveillent ſouvent en ſurſaut & avec effroi, ou quoique ayant été plongés dans un ſommeil profond, ils s'éveillent ſans en retirer aucun ſoulagement, & ſe ſentent bien plus affoiblis & fatigués davantage. Ce ſommeil ſi différent du naturel ne peut avoir qu'une mauvaiſe iſſue, & être mis au rang des plus fâcheux ſymptomes. C'eſt pourquoi *Hippocrate* regarde comme convulſifs, ces réveils cruels, fatigants & pleins de troubles (*u*), & juge abſolument mauvaiſes, les frayeurs & les convulſions ſubites qui interrompent le ſommeil dans les fievres (*x*). Il a été tellement perſuadé de l'efficacité ſalutaire d'un ſommeil tranquille, & des mauvais effets d'un ſommeil difficile, qu'il a établi comme un axiome général de pratique, « qu'un ſommeil laborieux „ & pénible eſt un ſigne mortel, tandis „ que le ſommeil doux & paiſible de„ vient un ſigne de guériſon (*y*).

Que le corps eſt couvert de taches

(*u*) Prædiction. Lib. I. Comment. III n°. CXIII. Charter. Tom. VIII pag. 779.

(*x*) Aphoriſm. Sect. IV. n°. LXVII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 177.

(*y*) Ibid. Sect. II. n°. 1. pag. 43.

pourprées ou livides. On a expliqué leur formation & leurs triſtes iſſues dans les maladies, à l'article des *exanthemes fébriles.* Elles indiquent la malignité de la maladie & ſa nature gangréneuſe. Il convient au moins de les diſtinguer exactement des taches pourprées & livides qui naiſſent à la moindre fievre, ſur la peau des perſonnes ſcorbutiques. Pour ne pas les confondre, on n'a qu'à ſe ſouvenir que les taches ſcorbutiques ſont d'une figure plus irréguliere, plus larges ordinairement, & caractériſées individuellement par la préſence des autres ſymptomes ſcorbutiques, & l'abſence d'accidents anomales.

Que les hypocondres ſont tendus & enflés. On a vu dans les *Commentaires* du §. 701. ce que les anciens Médecins ont entendu par les parties précordiales, connues ſous le terme général d'hypocondres. Nous avons dit qu'ils y ont compris la région de l'eſtomac, les hypocondres proprement dits, & l'épigaſtre, où ſont contenus le foie, la rate, l'eſtomac, le pancréas, &c. *Hippocrate* a ſoigneuſement obſervé dans toutes les maladies l'état des hypocondres, & en a tiré des connoiſſances lumineuſes & des pronoſtics utiles &

certains, tant de guérison que de mort. La regle générale de pratique qu'il donne à leur sujet, consiste à observer, " si les hypocondres existent sans aucun sentiment de douleur, & s'ils „ sont également mous & souples de „ l'un & de l'autre côté, alors leur état „ est bon & naturel; mais on a beaucoup „ à craindre, lorsqu'ils sont attaqués „ d'inflammation ou de douleur, qu'ils „ paroissent tendus, gonflés, & différents l'un de l'autre (*z*) ". Il ajoute dans ses Prénotions coaques, " que l'in„ flammation, la douleur des hypo„ condres, & le gonflement de l'un „ des côtés plus que de l'autre, de„ montrent que la maladie est douée „ d'un caractere malin (ἐκ εὐσήμου (*a*). Il regarde leur gonflement inflammatoire comme le plus mauvais de tous les signes, puisqu'il désigne que la substance des principaux visceres de l'abdomen est attaquée foncierement d'un accident éminent & redoutable, qui menace le malade, ou d'une mort prompte, ou d'une suppuration dange-

(*z*) Prognost. Comment. I. Sentent. XXVII. Charter. Tom. VIII. pag. 610.

(*a*) N°. CCLXXX. Charter. ibid. pag. 867.

reuſe. C'eſt pourquoi il aſſure que « le
„ gonflement des hypocondres accom-
„ pagné de dureté & de douleur, prin-
„ cipalement s'il s'étend dans toute leur
„ région, eſt un ſigne funeſte ; lorſqu'il
„ n'y a qu'un côté d'affecté, le danger
„ paroît la moitié moins conſidérable,
„ ſur-tout ſi c'eſt le gauche. Cependant
„ quand le gonflement du côté gauche
„ ſe manifeſte dès le commencement de
„ la maladie, il indique une mort
„ prochaine ; mais ſi la fievre paſſe le
„ vingtieme jour ſans que le gonflement
„ des hypocondres ſe diſſipe, on doit
„ s'attendre à une ſuppuration (*b*).
Hippocrate avertit néanmoins, que dans les premiers jours de ces maladies, il arrive ſouvent des hémorragies du nez dont les malades ſe ſentent fort ſoulagés & retirent un grand avantage. Il conſeille à cet égard aux Médecins, de s'informer exactement, ſi le malade eſt tourmenté d'un grand mal de tête, ſi ſa vue lui ſemble affoiblie, qui ſont les accidents avant-coureurs de l'hémorragie du nez. Elle peut être également précédée par

(*b*) Prognoſtic. Comment. I. Sentent. XXIX. XXX. XXXI. Charter. ibid. pag. 612. 613. Confer. Coac. Prænot. nº. CCLXXX. Charter. ibid. p. 867.

la tenſion de l'hypocondre droit ou gauche, indifféremment, qu'*Hippocrate* compte parmi les ſignes de cette hémorragie ; mais alors leur tenſion exiſte ſpécialement ſans aucune douleur ni aucune inflammation (*c*). Cette remarque judicieuſe eſt d'une importance infinie. A ce dernier cas près, il eſt évident que la tenſion des hypocondres étant accompagnée d'un ſentiment de douleur, eſt toujours un mauvais ſigne, quoique quelquefois, & ſur-tout dans les jeunes gens, l'hémorragie ſalutaire qui ſe déclare au commencement de la maladie, en empêche les mauvaiſes ſuites.

Effectivement, *Hippocrate* prétend que le gonflement des hypocondres *mous, ſans douleur, & cédant aiſément à la main qui les preſſe*, eſt beaucoup moins dangereux (*d*). Ils paroiſſent être formés par des vents, dont le ſiege & l'amas exiſtent principalement dans l'eſtomac & l'inteſtin colon. Il dit à ce

(*c*) Epidem. Lib. I. Comment. II. text. LV. Charter. Tom. IX. pag. 60. Confer. Prognoſtic. Comment. III. Sentent. XXXIII. Charter. Tom. VIII. pag. 682.

(*d*) Prognoſtic. Comment. I. Sentent. XXXIV. Charter. ibid. pag. 614.

ſujet : « Les gonflements qui viennent „ du côté droit, s'ils ſont mous & „ ſouples preſqu'en entier, & ſi la „ preſſion de la main excite un grouil- „ lement & un bruit intérieur, ne doi- „ vent point être réputés pour extrême- „ ment fâcheux (*e*) „. De là il s'enſuit qu'il ne faut pas confondre & enviſager ſous le même aſpect toute ſorte de gonflement & de tenſion des hypocondres. Rarement on a égard à un accident iſolé, conſidéré ſeul & à part ; c'eſt le concours, l'aſſemblage de pluſieurs ſymptomes funeſtes, compliqués avec la tenſion & le gonflement des hypocondres qui les rendent mortels. Certainement ils doivent l'être, lorſqu'ils proviennent de la putréfaction des humeurs qui ſe décompoſent & qui développent l'air élaſtique qu'elles contiennent. Le gonflement des hypocondres n'eſt pas moins dangereux, quand il dépend de la débilité & du manque de reſſort de l'eſtomac & des inteſtins, qui ne ſont point en état d'oppoſer la plus petite réſiſtance aux cauſes qui les dilatent ; ils ſe gonflent prodigieuſement,

(*e*) Epidem. Liv. IV. text. XLIV. Charter. Tom. IX. pag. 328.

& leur distension est quelquefois accompagnée de l'inflammation du foie & de la rate. Voilà pourquoi il est ordinaire que le bas-ventre des moribonds se gonfle & se tuméfie dans toute son étendue. C'est ce qui se trouve préciſément remarqué dans les derniers Aphorismes, que quelques-uns n'attribuent point à *Hippocrate*. Après une énumération amplement détaillée des autres signes mortels qui paroissent communément dans les maladies aiguës, on y lit positivement que « ces tristes accidents augmen-» tent & deviennent plus sensibles & plus » manifestes près de la mort, le ventre » s'éleve davantage, & son gonflement » est prodigieux (*f*) ». Dans les *Commentaires* de cet Aphorisme, *Charter* rapporte le cas d'un enfant, dont la fievre quarte avoit dégénéré en fievre continue putride. Le bas-ventre de ce pauvre enfant se gonfla extraordinairement avant la mort; & quand il eut expiré, on l'ouvrit, & il en sortit beaucoup de vent avec un grand bruit; sans doute que cet air élastique y avoit été engendré par la putréfaction dominante de son corps, & que sa vive explosion

(*f*) Sect. VIII. nº. xix. ibid. Part. II. pag. 351.

dépendoit de sa grande raréfaction. En voilà certainement assez pour nous persuader que la tension & le gonflement des hypocondres sont des signes évidemment mortels dans les fievres continues putrides.

§. 736. *Cette maladie n'exige rien de particulier, la curation ci-devant prescrite est la plus convenable; il suffit de l'approprier aux indications présentes, à la véhémence des symptomes, aux dispositions du malade, & à l'état de la maladie.*

La curation générale des fievres que nous avons décrite au §. 598. & plus amplement expliquée ensuite aux *Paragraphes* qui suivent, a lieu ici dans toute son étendue; il suffit sans répétition, d'y renvoyer le lecteur. Il faut cependant beaucoup d'expérience & de discernement pour savoir appliquer aux cas particuliers les chefs généraux de la curation des fievres. En effet, ne doit-on pas distinguer exactement quelles sont les fonctions léfées, en quoi consiste leur dérangement, & de quelle maniere pechent les parties solides & les fluides du corps? Toutes les sortes de léfions présentent des indications différentes;

car la dénomination des maladies n'en regle pas le traitement. On sait que les humeurs animales dans la synoque putride sont altérées & dégénerent de leur état naturel (voyez les explications du §. 730.) : mais quelle est cette dégénérescence ? elle differe quelquefois essentiellement ; tantôt le sang est attaqué d'un épaississement inflammatoire, tantôt il paroît dissous & putréfié. Cependant on lui attribue le même nom, & on l'appelle également synoque. Il n'est pas moins vrai que sa nature différente exige souvent un traitement opposé. Voilà néanmoins deux genres constants ou deux classes des mêmes maladies qui sont pareillement continues, occasionnant l'une & l'autre une putréfaction dans les humeurs, & produisant des lésions essentielles dans presque toutes les fonctions organiques. La premiere est foncièrement caractérisée par une inflammation vive, a son siege dans les gros vaisseaux, & attaque la masse entiere des humeurs ; elle s'annonce par une chaleur considérable, un pouls dur & fort, principalement au commencement de la maladie : sa curation se réduit à des saignées, à des lavements rafraîchissants, à des remedes délayants, atténuants, &c.

La seconde classe des fievres synoques semble se renfermer dans les petits vaisseaux, & se borner au vice des humeurs ténues qui y circulent. On n'y reconnoît pas une chaleur si violente, ni aucun signe d'épaississement; les liqueurs perdent au contraire leur densité naturelle, s'exténuent & se liquéfient. Les forces des malades s'abattent entiérement, & on voit naître une foule de symptomes anomales, subits & très-graves. La vigueur & la vîtesse de leurs progrès alarmants les a fait appeller malignes, parce qu'elles empirent d'une maniere sourde, s'emparent de tous les organes dont elles troublent les lésions, sans avoir préludé auparavant par aucun accident violent, ni excité aucun mouvement rapide. L'expérience nous apprend dans ces cas que les remedes les plus excellents & les plus utiles sont ceux qui deviennent capables par leur vertu pénétrante & aromatique, de ranimer les forces languissantes & de chasser du corps les particules malignes & morbifiques, ou les miasmes contagieux dont le sang est empreint par les voies de l'insensible transpiration & de la sueur, ainsi qu'on l'a souvent éprouvé dans la peste & dans les fievres qu'on nomme

peſtilentielles. Ces remedes ont pris de là le nom d'alexipharmaques. Les plus généralement uſités & approuvés, ſont la rue, le ſcordion, l'angélique, qui ſont doués d'une vertu aromatique éminente, quoique modérée, incapables par une action trop ſtimulante d'augmenter le mouvement de la fievre, ſur-tout en les faiſant prendre en infuſion. Car dans ce genre de maladies, la ſaignée, les lavements, & tous les remedes ſimilaires qui affoibliſſent & diminuent les forces, deviennent immanquablement nuiſibles. On s'en convainc parfaitement, lorſque ces fievres ſe trouvent compliquées avec un épaiſſiſſement inflammatoire du ſang; leur uſage eſt toujours blâmable, inutile & mauvais, & les inſtructions ſolides de *Sydenham* s'y oppoſent formellement. Obſervez au reſte que les fievres malignes ne ſont pas des maladies qui arrivent tous les jours, tandis que les fievres inflammatoires regnent plus fréquemment. Car leur genre eſt manifeſtement le même, ſoit que l'épaiſſiſſement inflammatoire du ſang qui les conſtitue précede la naiſſance de la fievre, ſoit que la violence de la fievre l'occaſionne en diſſipant la partie ſéreuſe du ſang, & en épaiſſiſſant les globules

rouges. Les Médecins ont été long-temps enclins à accuſer de malignité preſque toutes les maladies aiguës, & ils s'opiniâtroient ſous cet aſpect à les traiter par des cordiaux & des alexi-pharmaques. *Sydenham* ſeul fut aſſez éclairé & aſſez courageux pour s'élever contre l'opinion commune : revolté des erreurs de ſon ſiecle & des abus qu'on faiſoit de ce terme, il n'a pas balancé à dire que « cette malignité des fievres, » qu'on a imaginée pour pallier l'igno-» rance & couvrir les mauvais ſuccès, » eſt une invention plus funeſte & plus » meurtriere que celle de la poudre à » canon. Car à quelles fievres donne-» t-on poſitivement le nom de malignes, » ſi ce n'eſt à celles en qui on remarque » un degré plus conſidérable d'inflam-» mation (*g*) » ? Tout Médecin inſtruit, qui peſe attentivement les ſymptomes eſſentiels d'une maladie, diſtingue ſans peine les fievres caractériſées par une inflammation vive, de celles qui participent d'une nature putride, & qu'une foule de ſymptomes anomales, l'abattement du corps, la proſtration

(*g*) Schedul. monitor. de novæ febris ingreſſu, pag. 681.

ſubite des forces, & une chaleur ordinairement modérée, ont engagé d'appeller malignes. Or, dans tous ces cas, le principal objet de la curation conſiſte à calmer la violence de la fievre, à ranimer ſon ralentiſſement exceſſif; en un mot, à en entretenir le mouvement dans un juſte degré d'activité & de modération, ainſi qu'on l'a expliqué aux *Commentaires* des §. 609. 610. 611. dans la cure générale des fievres. Ce chef principal regle décidément tous les autres, puiſque la véhémence de tous les ſymptomes de la maladie eſt un indice, la cauſe ou l'effet de la fievre: l'intenſité de la chaleur du corps devient ſur-tout proportionnelle à la vivacité de ſon mouvement, qui eſt toujours eſſentiel, qui dirige & éclaire le traitement.

A l'égard des diſpoſitions particulieres du malade, qui concernent l'âge, le ſexe, le tempérament, &c. perſonne n'ignore les ménagements & les modifications néceſſaires qu'elles exigent dans un traitement méthodique. Il eſt inutile de s'arrêter davantage ſur ces ſujets, qu'on a ſuffiſamment expoſés aux *Commentaires* du §. 602. & dans la ſuite de la curation générale des fievres. Ce qui regarde l'état de la maladie, c'eſt-à-

dire, ſon accroiſſement, ſa vigueur, ſon déclin, a été amplement expliqué en ſon lieu. Ainſi on peut s'en rapporter ſur tous ces articles, à ce qu'on en a dit aux endroits rapportés, qui renferment également la curation des fievres continues putrides.

§. 737. *Les Anciens ont donné à ces fievres le nom de ſynoques συνόχους ; on les appelle continentes dans les écoles, parce que l'ardeur de la fievre n'a aucune intermiſſion : on nomme encore ſyneques συνεχεῖς ou continues (727.), celles qui ſont continues rémittentes.*

Il ſemble que le nom de fievres continues ne convient proprement qu'à celles qui n'ont, pour ainſi dire, qu'un accès, & qui perſiſtent avec véhémence depuis l'invaſion de la maladie, juſqu'à ſa terminaiſon. C'eſt là l'explication qu'on en a donnée aux *Commentaires* du §. 727. Cependant, malgré la valeur du terme & ſa ſignification naturelle, l'uſage qui a prévalu les fait appeller aujourd'hui dans les écoles, continentes ou συνόχους ſynoques, dont il a déja été fait mention. En ſorte que, lorſqu'on obſerve une rémiſſion ſenſible, & que la fievre

eſt ſujette à des redoublements, quoique toujours continue, elle s'appelle συνεχὴς ou continue rémittente. Les anciens Médecins paroiſſent avoir donné plus d'extenſion à cette dénomination συνεχέες πυρετοὶ (*fievre ſyneque*); ils ont ſouvent compris ſous cette acception, les fievres que nous nommons actuellement σύνοχοι. *Galien* l'inſinue dans le paſſage ſuivant : « les Anciens ont donné deux » interprétations différentes aux fievres » continues & intermittentes. D'abord » ils ont appellé fievres continues, » celles dont l'intenſité ſuit une marche » uniforme & perſévere également avec » vigueur juſqu'à l'entiere ceſſation du » mal ἀπυρεξίαν ; enſuite ils ont at» tribué le même terme, non pas à toutes » les fievres qui conſervent la même vé» hémence juſqu'à la fin, mais princi» palement & uniquement à celles qui » ne changent point de nature juſqu'à » leur jugement critique. On en a agi de » cette maniere à l'égard des fievres in» termittentes, qui, pendant un temps, » n'ont été expreſſément que celles dont » les paroxiſmes avoient des terminaiſons » fixes. D'autrefois on a enveloppé dans » leur nombre, non ſeulement les fievres » qui ne ceſſent poin à la terminaiſon

„ de la fievre, mais encore les autres „ fievres qui souffrent des changements „ remarquables en chaque accès, soit „ dans le temps du commencement, soit „ dans celui de l'augmentation, de la „ vigueur ou du déclin (*h*) ». Il est encore digne d'annotation, ajoute *Galien*, de faire observer que la plupart des Médecins de ce temps n'ont pas voulu donner le nom de continues συνεχεῖς aux fievres qui n'éprouvent dans leur cours aucun changement considérable, & plutôt celui de continentes συνόχους; & ils ont réservé le mot de continues συνεχεῖς à celles seulement qui ne font pas paroître une exacte régularité jusqu'à leur terminaison, & dont l'ardeur de la fievre a des rémissions & des exacerbations; c'est-à-dire, qu'elle est sujette à diminuer dans un temps & à redoubler dans un autre. Néanmoins les anciens Médecins ont appellé ces dernieres fievres continues rémittentes, tantôt simplement continues, & d'autres fois intermittentes. En les comparant avec celles que nous nommons actuellement continentes, elles leurs paroiſ-

(*h*) Epidem. Lib. I. Comment. III. text. II. Charter. Tom. X. pag. 86.

ſoient intermittentes ; & en les comparant réciproquement avec les véritables intermittentes, elles devenoient continues ; de ſorte que cette eſpece de fievre tient le milieu entre les unes & les autres, & ſemble également participer des continentes & des intermittentes.

Quoique ces diſtinctions n'aboutiſſent qu'à des nomenclatures, & que ce ne ſoit là, pour ainſi dire, qu'une ſcience de mots, on ne doit pas négliger de s'en inſtruire, parce que la confuſion peut en mettre quelquefois dans les détails & les explications des maladies ; d'ailleurs les jeunes Médecins, denués de ces connoiſſances, ſeroient embarraſſés en liſant les anciens Auteurs.

CHAPITRE CINQUIEME.

De la Fievre ardente.

§. 738. *Parmi toutes ces especes de fievres, celle qu'on appelle causus ou fievre ardente, paroît la seule qui mérite d'être traitée à part, à cause de sa fréquence, de son danger & de la difficulté de la cure.*

LA fievre ardente tire son nom de l'ardeur extraordinaire que les malades ressentent, puisque καυσος ἀπὸ τῆς καύσεως dérive du mot brûler. A l'observer exactement, elle doit être comprise dans la classe des fievres continues rémittentes, parce qu'elle a manifestement des exacerbations ou des redoublements, & qu'elle ne poursuit pas son cours d'une maniere uniforme & avec une véhémence égale jusqu'à la crise, comme on l'observe dans les synoques & les fievres continentes. Tous les Auteurs qui ont traité de la fievre ardente, sont d'accord sur ce point. *Celse*, en décrivant sa curation, dit que « dans les » paroxismes ou les accès auxquels elle

» eſt ſujette, il faut rafraîchir le ma-
» lade avec un mêlange d'huile &
» d'eau .... & que ſi on reconnoît un
» amas de pituite dans l'eſtomac, on
» doit choiſir la fin de l'accès pour le
» chaſſer par le vomiſſement (*i*) ».
Galien remarque expreſſément « qu'une
» fievre ardente eſſentielle eſt poſitive-
» ment douée du même caractere & ac-
» compagnée des ſymptomes pathogno-
» moniques d'une véritable tierce, &
» qu'elle n'en differe que par le froid
» qui prélude chaque accès de la tierce,
» & par la ceſſation de la fievre, qui
» le finit, tandis que dans l'ardente la
» fievre continue remplit l'intervalle des
» redoublements, leſquels ne ſe mani-
» feſtent par aucun froid (*k*) ». Dans
tous les endroits des écrits d'*Hippocrate*
où il s'agit de la fievre ardente, on
trouve une mention exacte des redou-
blements qui lui ſont propres, & qui ar-
rivent les jours pairs ou impairs, ainſi
qu'on le verra en ſon lieu. Au reſte, ſi
on n'avoit égard qu'au terme d'ardente,

(*i*) De Medicin. Lib. III. cap. VII. nº. II. pag. 134. 135.
(*k*) De Criſib. Lib. II. cap. VI. Charter. Tom. VIII. pag. 415.

& si on ne considéroit que la violence de la chaleur, il faut avouer qu'il y a un nombre infini de fievres qu'on pourroit appeller, à juste titre, ardente (*l*); & véritablement beaucoup d'Auteurs, & la plupart des Modernes, ont donné ce nom aux fievres continentes, dont l'essence est d'avoir une chaleur piquante au toucher. (Voyez le §. 731.) *Hippocrate* même avoit coutume d'exprimer la fievre qui avoit atteint un degré de véhémence, par le mot, πῦρ (*m*); c'est-à-dire, feu. Parmi toutes ces perplexités, il a fallu fixer cette signification trop long-temps vague & indécise; c'est pourquoi on appelle actuellement fievres ardentes, les continues rémittentes qui sont caractérisées par une chaleur brûlante & par l'assemblage des autres symptomes, dont nous allons faire l'énumération au *Paragraphe* suivant.

D'après ces positions, on doit conclure que les fievres intermittentes, & principalement la quotidienne & la tierce, en prolongeant & en doublant

(*l*) De Crisib. Lib. II. cap. VI. Charter. Tom. VIII. pag. 415.

(*m*) Galen. Epidem. Lib. I. Comment. III. text. II. ægrot. II. Charter. Tom. IX. pag. 102. in fine.

leurs accès, ne laissent aucun intervalle exempt de fievre, & par conséquent deviennent ainsi de véritables fievres ardentes très-dangereuses. *Hippocrate* dit à ce sujet : « les fievres qui n'ont point » d'intermission & qui augmentent & » sévissent avec plus de vigueur tous les » trois jours, sont très-redoutables, » tandis que celles en qui on remarque » une intermission réelle, de quelle ma- » niere qu'elles arrivent, paroissent sans » conséquence ou sans péril (*n*) ». Par cette distinction, on peut comprendre dans le premier genre cette espece de fievre qu'un grand nombre de Médecins ont appellée ἡμιτριταῖον hémitrite, suivant le rapport de *Celse*. C'est une véritable tierce, « d'un genre singulier & » d'une nature très-fâcheuse, dont le » retour de l'accès est fixé de trois en » trois jours, lequel dure de trente-six » à quarante-huit heures (plus ou » moins); chaque accès finissant, la » fievre ne cesse point entiérement, & » devient seulement plus foible & plus » légere (*o*) ». Cette fievre hémitrite

(*n*) Aphorism. Sect. IV. n°. LIII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 162. Confer. Coac. Prænot. n°. CXVIII. Charter. Tom. VIII p. 858.

(*o*) De Medicin. Lib. III. cap. III. pag. 116.

de *Celſe* n'eſt donc évidemment qu'une tierce réelle, dont la prolongation des accès ne laiſſe point ou preſque point d'intermiſſion apparente. Il faut bien prendre garde de ne pas la confondre avec l'hémitrite de *Galien*, qui en differe eſſentiellement. Juſqu'ici nous avons conſidéré la fievre tierce, ſimple, quoique d'une plus longue durée : repréſentons-nous actuellement une double tierce, dont l'accès du ſecond jour correſponde à celui du quatrieme : or, pour peu que les accès ſoient conſidérables & longs, n'eſt-il pas clair que cette double tierce dégénere en fievre continue rémittente ? En voyant ces fievres s'imiter & ſe reſſembler mutuellement, *Celſe* a fait la deſcription de la double tierce, ſous le nom de fievre continue, & a preſque confondu les fievres quotidiennes avec les continentes. Il s'énonce en ces termes : « les fievres quo-» tidiennes ſont de pluſieurs eſpeces . . . » la fievre, dans les unes, ceſſe poſitri-» vement avec l'accès ; dans les autres, » la fievre ne fait que diminuer à la fin » de l'accès ; il y en a encore un reſte » qui dure juſqu'au retour de l'accès » ſuivant. Il eſt une troiſieme ſorte de » fievre quotidienne très-fréquente,

» dont la fievre ne paroît avoir aucune » ou qu'une petite rémiſſion ; elle con- » tinue avec intenſité pour recommen- » cer encore. Enfin les unes ont une » fievre violente, les autres une fievre » ſupportable ; quelquefois les accès » ſont égaux & reviennent à jours pairs, » d'autrefois ils paroiſſent inégaux & à » des jours impairs ; tantôt ils ſemblent » moindres & diminuent un jour, & » l'autre non ; tantôt ils deviennent plus » forts, & augmentent pareillement un » jour, & l'autre non, &c. (*p*) ».

Galien, après avoir remarqué le type des fievres continues rémittentes, qui ſont formées par des doubles tierces ou des tierces dont les accès ſe joignent & qui ſe redoublent tous les trois jours, a préféré les appeller τριταιοζύεις (*tritéophiées*), ou tiercées, plutôt qu'hémitrite, parce qu'elles approchent de la nature des tierces, & parviennent à avoir une petite intermiſſion (*q*). Il a nommé hémitrite, celle qui eſt compoſée d'une fievre quotidienne continue, (j'entends

(*p*) Ibidem.

(*q*) Epidem. Lib. VI. Comment. II. text. XXVII. Charter. Tom. IX. pag. 410. Confer. de differ. Febr. Lib. II. cap. 11. Charter. Tom. VII. pag. 128.

du

du moins rémittente, & non pas entiérement intermittente) & d'une tierce intermittente (*r*). *Galien* a reconnu la néceſſité de diſtinguer cette eſpece de fievre par un nom qui lui ſoit ſpécialement adjugé, & il a penſé que cette dénomination ne convenoit qu'à elle ſeule, qui n'avoit qu'en partie le caractere d'une tierce, tandis que les fievres continues rémittentes, qui proviennent des accès doubles ou fort longs d'une tierce, ſont abſolument de la même nature. Cette diſtinction a paru à cet Auteur d'autant plus importante, qu'il en a fait dériver la cauſe théorique & les principes thérapéutiques. Effectivement, il affirme que les fievres quotidiennes tirent leur origine d'une *pituite putride* (*ſ*), & que les tierces dépendent *d'un amas de bile jaune* (*t*). C'eſt de ces cauſes phyſiques différentes qu'il recommande ſoigneuſement de ne pas confondre, qu'il en déduit la curation, quoique cependant il admette, malgré leur genre divers, que le mêlange de

(*r*) De differ. Febr. Lib. II. cap. VII. Charter. Tom. VII. pag. 135. 136.

(*ſ*) De different. Febr. Lib. II. cap. II. Charter. Tom. VII. pag. 128.

(*t*) Ibidem.

l'une & de l'autre eſt capable d'occaſionner la fievre hémitrite. On ne ſauroit ſe refuſer à l'évidence de ces conjugaiſons, il paroît même très-probable qu'une fievre continue aiguë ſe trouve jointe à une tierce ou à une quotidienne intermittente, & forme par conſéquent une autre eſpece d'hémitrite : celle-ci ne peut être que grave & dangereuſe, puiſqu'en même temps que la fievre continue ſévit avec vigueur & ſans relâche, le malade eſſuie chaque jour, ou un jour l'autre non, un nouvel accès, qui redouble tous les accidents. *Galien* a très-bien remarqué cette fievre dont nous parlons, qui réſulte de la complication d'une continue avec une intermittente. Il s'exprime de la maniere ſuivante au ſujet des fievres compoſées qui participent à la fois des continues & des intermittentes. « Il eſt ordinaire de voir les » fievres congéneres ſe compliquer enſemble, celles d'une eſpece particuliere ſe joindre avec leurs ſemblables, » quelquefois même avec d'autres d'un » genre différent, comme des quotidiennes avec des tierces, & des tierces » avec des quartes. On voit plus communément celles d'une même nature » ſe compliquer pluſieurs fois enſemble,

» & former, par exemple, une triple » quarte, lorſqu'une quarte revient trois » fois de ſuite. Mais ces anomalies ſont » faciles à remarquer. Il arrive encore » de rencontrer des intermittentes con- » juguées avec des continues; ces com- » plications alors deviennent difficiles à » démêler & à guérir (*u*) ». Il me ſemble, autant que la mémoire me le fournit, d'avoir traité quelqu'une de ces eſpeces de fievres ardentes. De trois en trois jours l'accès de la tierce ſe renouvelloit, & la fievre continue qui en rempliſſoit tout l'intervalle intermédiaire, redoubloit à chacun de ſes retours, & empiroit continuellement. Ces complications paroiſſent véritablement ſurprenantes; elles ſeroient à peine croyables, ſi l'expérience ne rendoit inconteſtable & avéré, que les fievres les plus anomales & diſparates s'uniſſent, regnent enſemble, en conſervant leur type particulier, en ſuivant chacune leur cours régulier, ſans ſe troubler dans leur marche, ni ſuſpendre & interrompre réciproquement leurs ſymptomes individuels. J'ai vu un homme attaqué de

(*u*) De Criſib. Lib. II. cap. VII. Charter. Tom. VIII. pag. 416.

fievre quarte, être saisi d'une pleurésie violente, accompagnée d'une fievre inflammatoire des plus vives. L'une & l'autre ne désisterent jamais, & poursuivirent exactement leurs cours & leurs périodes, sans se nuire & se confondre aucunement. La fievre quarte parut toujours réguliérement aux jours fixes, & ne fut point dérangée ni par l'intensité des accidents de la pleurésie, ni par les saignées copieuses & tous les remedes accessoires que cette maladie exigea pour sa guérison.

Concluons plausiblement par-là qu'il y a trois especes de fievres hémitrites. La premiere, la tierce unique, dont les accès sont assez longs pour se joindre & pour ne laisser aucune ou presqu'aucune intermission apparente, constitue l'*hémitrite de Celse*. Ensuite vient la seconde, la double tierce, qui, par la prolongation de ses accès, forme une fievre continue rémittente & l'*hémitrite de Galien*, qui n'est qu'une quotidienne continue, compliquée avec une tierce intermittente. Enfin la troisieme espece d'*hémitrite* naît de l'union d'une fievre aiguë continue & d'une tierce intermittente. Toutes les trois sont certainement dangereuses; la premiere moins, la seconde

plus, & la troiſieme infiniment davantage.

Il eſt sûr que les fievres intermittentes qui concourent à les former arrivent le plus ſouvent épidémiquement, & que ces conſtitutions épidémiques ſe manifeſtent fréquemment dans l'automne. Or toutes ces fievres intermittentes, en ſe doublant ou ayant des accès fort longs, dégénerent en continues rémittentes. (Voyez les *Commentaires* du §. 727.) En ſorte que les fievres ardentes qui en naiſſent peuvent devenir également très-fréquentes. Les explications précédentes doivent faire comprendre que ces maladies ſont très-dangereuſes & difficiles à guérir. On en ſera encore mieux convaincu par les expoſitions qui ſuivent.

Au reſte, on pourroit peut-être inférer de ce que nous venons de dire, que toute fievre continue rémittente eſt une véritable fievre ardente, & mérite d'en porter le nom. Il y a néanmoins un grand nombre de ces fievres, quoique d'un traitement difficile, qui ne ſont point accompagnées de ſymptomes alarmants & conſidérables, & qui à cet égard ne doivent point être appellées fievres ardentes, & qu'on nomme ſimplement fievres continues rémittentes. *Hippocrate*

pourtant, nonobſtant ces raiſons, n'a pas laiſſé de donner le nom de fievres ardentes, à des fievres de cette eſpece, peu graves, puiſque peu en mouroient, & que le plus grand nombre des malades en guériſſoient (*x*). Il remarque véritablement que l'automne ſuivante, & après de grandes pluies, elles devinrent redoutables, mortelles, & que la plupart en périrent (*y*). *Galien* déſigne (*z*) une chaleur ardente & une ſoif inextinguible, pour ſymptomes pathognomoniques de la fievre ardente. Ces accidents & les autres principaux qui l'accompagnent, vont être l'objet du *Paragraphe* ſuivant.

§. 739. *Les principaux ſymptomes de la fievre ardente ſont une chaleur preſque brûlante au toucher, inégale en divers endroits & très-ardente aux parties vitales, laquelle ſe fait ſentir dans l'air qu'on reſpire, (tandis qu'elle eſt ſouvent modérée aux extrêmités du corps, qui quelquefois paroiſſent même*

(*x*) Epidemior. Lib. I. Comment. II. text. LXI. Charter. Tom. IX. pag. 64.

(*y*) Ibid. text LXII.

(*z*) Ibid. Lib. III. Commentar. III. text. XXXIV. pag. 272.

froides) ; une ſéchereſſe en toute la peau, aux narines, à la bouche, à la langue & autour des yeux ; une reſpiration preſſée, laborieuſe, fréquente ; une langue ſéche, jaune, noire, brûlée, âpre ou raboteuſe ; une ſoif qu'on ne peut étancher, & qui s'éteint ſouvent tout-à-coup ; un dégoût pour les aliments, des nauſées, le vomiſſement, l'anxiété, l'inquiétude, un accablement extréme, une petite toux, une voix aiguë, le délire, la phrénéſie, l'inſomnie, le coma, la convulſion & les redoublements aux jours impairs.

Une chaleur preſque brûlante au toucher, &c. Cette fievre tire ſon nom de l'ardeur exceſſive qui la caractériſe : on ne peut en juger que par le ſentiment vif qu'en perçoivent les Médecins, en touchant les malades. On en a fait mention aux *Commentaires* du §. 731. Cette chaleur eſt piquante & inſupportable, jointe à une ſéchereſſe extraordinaire, au lieu qu'elle ſemble humide & accompagnée d'une douce tranſpiration dans le fort de l'accès des fievres intermittentes & dans les fievres d'un meilleur caractere. C'eſt pourquoi *Aretée* dit « qu'il y a dans la fievre ardente un

» feu très-âcre, brûlant & d'une séche-
» resse extrême .... les malades recher-
» chent de toucher toutes les choses
» froides, les murailles, les habits qui
» les couvrent, les pavés, &c. (*a*)»,
afin de tempérer la chaleur qui les brûle.
Quelque grande qu'elle puisse être, elle
n'est jamais également répandue dans
tout le corps; tout au plus, si elle l'est
au commencement de ces maladies. Car
c'est un bon signe dans quelque maladie
que ce soit, lorsqu'on trouve chaque
partie du corps douée d'un degré uni-
forme & égal de mollesse & de chaleur
(voyez le §. 698.); mais dans la fievre
ardente les symptomes les plus funestes
se manifestent tout à la fois. Les malades
se plaignent dans l'intérieur du corps &
aux parties vitales d'une chaleur ardente,
tandis qu'ils en ressentent à peine une
modérée, & quelquefois même éprou-
vent un froid réel & apparent aux extré-
mités. D'où peuvent procéder ces phé-
nomenes si contraires, sinon des em-
barras de la circulation? La chaleur fé-
brile ne vient que d'un mouvement vio-
lent que le cœur imprime au sang qui

(*a*) De caus. & sign. morbor. acutor. Lib. II. cap. IV. pag. 16.

fort de ſes ventricules, & de la réſiſtance conſidérable que les vaiſſeaux d'alentour oppoſent à la force du cœur. Or, l'augmentation de ces réſiſtances preſque inſurmontable & la vîteſſe de la circulation, diſſipent, par la chaleur qu'elles excitent, les parties les plus fluides des humeurs, & deſſechent les reſtantes: (voyez le §. 689.) Le ſang devenu trop denſe & trop ſec, incapable déſormais de parcourir le ſyſtême des vaiſſeaux, n'eſt plus ſuſceptible d'un mouvement requis, & ceſſe d'être en une quantité ſuffiſante pour parvenir aux extrêmités du corps, où la chaleur diminue inévitablement; & tandis que ſon épaiſſiſſement & ſon imméabilité ne lui permettent de circuler que dans les vaiſſeaux & les viſceres qui ſont ſitués près du cœur, il s'arrête aux extrêmités, & le froid, ſigne toujours malheureux du ralentiſſement du ſang, s'empare des extrêmités du corps. Auſſi *Hippocrate* ne manque pas de mettre l'ardeur brûlante des parties internes, & le froid des extrêmités, parmi les ſignes individuels de la fievre ardente (*b*).

(*b*) Lib. de Affection. cap. 111. Charter. Tom. VII. pag. 622. Confer. de morbis, Lib. I. cap. XII. Charter. ibid. pag. 548.

Or, l'embarras que la colonne du sang trouve à traverser la plupart des vaisseaux du corps, la nécessité d'accélérer proportionnellement son cours dans les vaisseaux qui sont libres ; & puisqu'il faut absolument pour le maintien de la vie que tout le sang qui est de retour du poumon soit poussé du ventricule droit dans le ventricule gauche du cœur, de quel mouvement rapide ne devra-t-il pas être animé, afin que, malgré sa densité, l'épaississement de ses globules & la privation de ses particules séreuses, il circule dans les détroits de l'artere pulmonaire ? Jugez par-là du grand frottement que ce conflit de causes excite, & de la chaleur ardente que tous ces chocs simultanés font naître dans le poumon. L'air est assurément susceptible d'une prompte & d'une grande chaleur ; ainsi on doit facilement comprendre que celui qui entre dans le poumon par la respiration, étant reçu dans un endroit brûlant, doit en sortir empreint d'une chaleur extrême. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à mettre le dessus de la main devant la bouche & le nez du malade, à mesure qu'il chasse l'air du poumon dans le dernier temps de la respiration, on se sent frappé d'une

chaleur piquante ; il semble qu'il sort d'une fournaise ardente. Il est bien permis de dire en ce sens, que l'air de la respiration est brûlant. C'est ainsi qu'*Aretée* n'a pas fait difficulté de s'énoncer dans les termes suivants : les personnes attaquées de fievre ardente *respirent le feu* ἐκπνέουσι πῦρ (*c*).

Une sécheresse en toute la peau, aux narines, à la bouche, à la langue & autour des yeux. La sécheresse est le premier effet de la chaleur fébrile, (voyez le §. 689.) ; & puisque la chaleur est ardente dans cette espece de fievre, il faut immanquablement que la sécheresse soit grande, à cause du dessèchement des parties qui doivent être naturellement arrosées & humectées d'une sérosité claire & onctueuse. Car cette sécheresse ne vient pas seulement de la dissipation de la partie ténue & aqueuse du sang qu'a procurée la chaleur fébrile, elle dépend encore de l'imméabilité des globules rouges du sang, en sorte que leur arrêt dans les gros vaisseaux les dilate & les distend au point de comprimer & d'oblitérer les capillaires circon-

(*c*) De Curation. morbor. acutor. Lib. II. cap. III. pag. 100.

voisins. Ces deux causes augmentent & se fortifient l'une par l'autre. Alors la peau devient nécessairement seche & rude, parce que les vaisseaux sanguins cutanés étant engoués d'un sang immeable qui ne peut point circuler, comprimment tous les petits vaisseaux adjacents de l'insensible transpiration ; & en second lieu, parce que la masse du sang est seche, & qu'elle manque foncièrement de véhicule & de sérosité. Les mêmes raisons influent sur la sécheresse qu'on remarque autour des yeux, aux narines, à la bouche & à la langue. Il est donc vrai de dire avec *Hippocrate*, dont nous avons déja cité ce passage aux *Commentaires* du §. 100. que *tous ceux qui meurent de fievre ardente périssent de sécheresse* (*d*).

Une respiration pressée, laborieuse, fréquente. Il y a trois choses à considérer dans la respiration : l'inspiration, l'expiration, & le temps intermédiaire entre l'une & l'autre. *Galien* dans l'explication qu'il donne de la respiration pressée, appelle repos, l'intervalle qui sépare l'inspiration de l'expiration. En parlant de

(*d*) De morb. Lib. I. cap. XIII. Charter. Tom. VII. pag. 549.

la complantation des oliviers & des ſeps de vigne, il les appelle preſſés, lorſque l'intervalle qui les ſépare eſt petit, & dit qu'ils ſont lâches, quand ils ſont éloignés, & nous inſinue par-là le ſens véritable qu'on doit attribuer à ce même terme appliqué à la reſpiration. Puiſqu'enfin " la reſpiration eſt formée de „ deux mouvements oppoſés qui ſe „ trouvent ſéparés par des repos diſ„ tincts, il s'enſuit que plus les repos „ ſeront courts & petits, plus la reſpira„ tion eſt preſſée ; & pareillement plus „ les repos deviennent longs, plus la reſ„ piration paroît lâche (*e*) „. Le temps intermédiaire entre l'inſpiration & l'expiration décide donc ſeul du reſſerrement & de la laxité de la reſpiration, & ſa vîteſſe ou ſon retard ne concernent proprement que l'inſpiration ou l'expiration. " C'eſt pourquoi la vîteſſe & le „ retard de la reſpiration dépendent de „ l'état de ſon mouvement, & ſon reſ„ ſerrement & ſa laxité réſultent du „ temps de ſon repos (*f*) „. Ces diſtinctions ſont eſſentielles & lumineuſes. Une

(*e*) De Reſpirat. diffic. Lib. I. cap. 11. Charter. Tom. VII. pag. 221.

(*f*) Ibidem.

grande & une petite reſpiration marquent toujours la différente dilatabilité des organes qui y concourent. Celle par conſéquent qui eſt tout à la fois fréquente & preſſée, déſigne la vîteſſe de l'inſpiration & de l'expiration, & tout à la fois le petit intervalle qui ſépare ces deux mouvements contraires. A l'égard de la reſpiration laborieuſe, elle montre la difficulté & la peine avec laquelle ſes mouvements s'exécutent : (liſez là-deſſus ce qu'on en a dit au §. 734.). Or, en revenant à la chaleur ardente qui conſume dans ces maladies les organes vitaux, à la rapidité avec laquelle le ſang circule dans les poumons, & la difficulté de ſon paſſage dans les détroits de l'artere pulmonaire à cauſe de ſon épaiſſiſſement & du deſſéchement de ſes globules, on concevra aiſément la raiſon pourquoi les malades dans cet état reſpirent d'une façon ſi laborieuſe & ſi pénible ; ils cherchent un rafraîchiſſement dans l'air nouveau qu'ils inſpirent, & tâchent de faciliter le cours du ſang dans les vaiſſeaux du poumon.

Une langue ſeche, jaune, noire, brulée, âpre ou raboteuſe. La langue & toutes les parties de la bouche d'une perſonne en ſanté ſont continuellement humectées ; cependant, quand le corps eſt dévoré par

le feu d'une fievre ardente, tous ces endroits se dessechent. *Hippocrate* n'a pas manqué aussi de mettre en divers lieux de ses ouvrages, la sécheresse & l'âpreté de la langue au nombre des phénomenes essentiels à la fievre ardente (*g*). Les extrêmités des petits vaisseaux exhalants qu'on apperçoit sur la surface de la langue étant desséchés & arides, se flétrissent & se mortifient le plus souvent tout-à-fait. D'autres fois engoués & remplis de liqueurs imméables, distendus & alongés par les efforts de la colonne du sang qui presse par derriere, ils s'élevent sur la superficie, & forment les saletés qui couvrent la langue, & qui sont tantôt d'une couleur jaune, tantôt brune, ou enfin noire par l'entier dessèchement, le dépérissement & l'état gangréneux des extrêmités de ces petits vaisseaux. C'est toujours un mauvais signe, lorsque la langue devient si seche, âpre & raboteuse, parce qu'on doit en inférer que la surface de l'œsophage, de l'estomac & des intestins, se trouve affectée de la même maniere. Par conséquent les

(*g*) De morb. Lib. I. cap. XII. Charter. Tom. VII. pag. 548. Confer. ibid. Lib. II. cap. XXV. pag. 576. & Lib. III. cap. VI. pag. 584.

boissons que l'on prend ne sauroient pénétrer dans l'intérieur, ni se frayer un issue pour passer dans le sang ; les vaisseaux absorbants dans le long trajet de ces conduits étant également desséchés, resserrés, recouverts d'une croûte épaisse, ne peuvent donner passage à aucune espece de liqueur, dans le temps où la masse du sang en a d'ailleurs le plus de besoin, qu'elle se trouve dépourvue de férosité, manque de véhicule, & que les globules semblent brûlés par le feu dévorant qui est renfermé dans le corps. *Aretée*, dont le sentiment favorise cette opinion, avance que l'état visible de la langue désigne celui des parties intérieures (*h*). En prêtant ce sens au passage obscur d'*Aretée*, nous ne croyons point lui donner une fausse interprétation, nous suivons en cela la correction vraisemblable & ingénieuse qu'en a faite le célebre *Petit*, qui paroît rétablir la signification véritable du texte : à le prendre à la lettre, après que cet Auteur a dit que la langue dans la fievre ardente devient âpre, seche & noire, il ajoute ὧδε γὰρ τὰ εἴσω πάντα σημαίνει

(*h*) De Curation. morbor. acutor, Lib. II. cap. III. pag. 100. ad lit. C.

c'eſt-à-dire, « cet état apparent de la „ langue démontre la diſpoſition ſem- „ blable de toutes les parties internes ou „ des humeurs que contiennent les vaiſ- „ ſeaux (*i*) ». Ces témoignages nous perſuadent que les ſaletés qu'on voit ſur la langue ne proviennent point des exhalaiſons & des effloreſcences qu'engendrent les matieres putrides croupiſſantes dans l'eſtomac. Les anciens Médecins ont long-temps mis en valeur, & enſeigné dans les écoles cette ridicule opinion : ils ſoutenoient que les vapeurs continuelles qui montent de l'eſtomac laiſſent ce depôt ſur la langue. *Helmont* combat cette erreur avec avantage : « la ſéchereſſe & la croûte épaiſſe & ſale „ qui couvrent la langue dans les fievres „ ne paroiſſent point être, dit-il, l'effet „ ou l'indice des exhalaiſons corrompues „ qui émanent de l'eſtomac, (alors in- „ capable d'aſſimiler les boiſſons qu'on „ prend,) & qui y laiſſent leur em- „ preinte, en paſſant dans la bouche ; „ ce ſont plutôt les ſuites conſéquentes „ de la dépravation des humeurs & du „ manque de ſérosité (*k*) ». Le Mé-

(*i*) Ibid. ad not. *b* Confer. pag. 255.
(*k*) Capit. *Latex humor neglectus*, n°. XXVIII. pag. 305.

decin dans ces maladies ne néglige jamais d'examiner la langue, & d'en déduire un ſigne concluant pour le pronoſtic. Lorſque inſenſiblement elle vient à s'humecter, toutes les croûtes qui ſurmontent ſa ſurface, paroiſſent également tant ſoit peu humectées, les extrêmités des vaiſſeaux deſſéchés & flétris, ſe gonflent, s'élevent, ſe revivifient, l'impulſion des forces vitales ſépare les bouts mortifiés, ainſi que des parties réellement atteintes de gangrene, ils tombent, ſe détachent, & laiſſent à découvert une nouvelle ſurface ſaine, vive, qui les confine. Il arrive ſouvent alors, que la langue auparavant ſeche & âpre, ſans être néanmoins noire, faſſe paroître une croûte qui, en ſe ſéparant de la ſuperficie de la langue qu'elle recouvre, prend une couleur noire, tandis que ſous cette croûte & à travers les fentes qui la partagent, on découvre une petite humidité qui devient un heureux préſage. Or, cette noirceur paſſagere de la langue n'eſt point du tout mauvaiſe; c'eſt au contraire un ſigne excellent qui naît des mêmes cauſes de la noirceur que prennent les parties gangréneuſes externes, quand elles ſont prêtes à ſe ſéparer des chairs vives qui

les terminent. *Hippocrate*, instruit par tant d'expériences, décrit en ces termes les états progressifs de la langue. « Sa » couleur, les premiers jours de la ma- » ladie, ne change point ; on n'y re- » marque qu'une grande sécheresse, » elle devient ensuite par succession de » temps plus ferme, rude, épaisse & » noire. Si ces changements arrivent » vîte, c'est une preuve que les juge- » ments de la maladie seront prompts ; » s'ils se font lentement, ils exigeront » beaucoup de temps (*l*) ». En sorte que sur la fin la langue s'épaissit & noircit, & que c'est là le signe d'une crise prochaine : *Hippocrate* ne dit point qu'alors la langue devienne aussi seche qu'elle l'a paru au commencement de la maladie ; il s'ensuit donc plausiblement qu'elle parvient à être humide, lorsqu'elle s'épaissit & noircit. Effectivement, l'expérience confirme ces solides assertions : quand les croûtes épaisses & seches de la langue commencent à devenir humides & à s'élever, elle s'épaissit considérablement, & souvent si fort, que les malades se plaignent de son

(*l*) De Morb. Lib. III. cap. VI. Charter. Tom. VII. pag. 584.

épaisseur, & qu'il leur semble que la surface est couverte d'une matiere comme de laine qui les incommode, tant le volume de la substance est réellement augmenté. Concluons encore de là que pendant tout le temps qu'on apperçoit une grande sécheresse sur la langue, il n'y a aucune apparence de crise. Ce sentiment se trouve étayé de divers passages des *Prénotions coaques*, où, après des citations à peu près semblables à la derniere, on lit que, « quand » par les progrès de la maladie & du » temps, la langue devient rude, livide & déchirée, c'est un signe de » mort. Lorsqu'elle noircit extrêmement, on doit s'attendre que la maladie se jugera le quatorzieme jour : » la langue fort noire & d'un verd pâle » χλωρὴ est très-dangereuse (*m*) ». Il assure donc que la langue extrêmement noire annonce une crise prochaine, pourvu néanmoins qu'elle soit en même temps humide, ainsi qu'il a été dit précédemment ; & que la noire est fort dangereuse, lorsqu'elle est tout à la fois d'une grande sécheresse. Il convient d'ajouter ces annotations essen-

(*m*) N°. ccxxx. Charter. Tom. VIII. p. 865.

tielles pour conſtater la vérité de ces pronoſtics ; car, ſans ces additions, les dernieres propoſitions ſeroient contradictoires avec celles qui ont été ſupérieurement alléguées.

Une ſoif qu'on ne peut étancher, & qui s'éteint ſouvent tout à coup. On a prouvé au Chapitre de la ſoif, conſidérée comme un ſymptome fébrile (voyez le §. 636.), que la ſéchereſſe des liqueurs, leur imméabilité, leur acrimonie ſalée, huileuſe, bilieuſe, alkaline, & les putridités des premieres voies, ſont les cauſes de la ſoif. Or, la fievre ardente eſt caractériſée par une ſoif conſidérable, & la diſſipation de la partie aqueuſe du ſang produit ſon imméabilité. De plus, la chaleur extraordinaire qui l'accompagne (voyez le §. 689.), rend les ſels & les huiles du ſang d'une âcreté inſigne, diſpoſe les liqueurs à la putréfaction, corrompt la bile qui ſe trouve dans l'eſtomac & les endroits voiſins, & putréfie enfin les matieres excrémentitielles qui ſont arrêtées dans les premieres voies : voilà donc toutes les cauſes de la ſoif raſſemblées dans la fievre ardente, annexées les unes aux autres conſécutivement, & concourant en même temps à en rendre l'intenſité plus grande. C'eſt

pourquoi *Galien*, comme on l'a dit au *Paragraphe* précédent, a regardé la chaleur brûlante & la soif inextinguible, comme les principaux signes pathognomoniques de la fievre ardente (*n*). En effet, il est très-rare de trouver une fievre véritablement ardente, sans qu'elle soit jointe à une grande soif, à moins que les fonctions du cerveau ne deviennent considérablement lésées. Cette remarque justifie la conduite d'*Hippocrate*, qui, dans la description des fievres ardentes qui n'étoient point accompagnées d'une grande soif, a soin d'avertir que les malades furent attaqués d'une affection comateuse (*o*), & que les redoublements furent suivis de la perte de la mémoire, du manque de connoissance, & d'une extinction de voix (*p*); signes évidents & certains du dérangement & de l'interception des fonctions du cerveau; en sorte que, quoique les causes de la soif fussent présentes, les malades n'en pouvoient pas distinguer la sensation. *Hippocrate* dit

(*n*) Epidemior. Lib. III. Comment. III. text. XXXIV. Charter. Tom. IX. pag. 272.

(*o*) Ibidem.

(*p*) Ibid. text. XXXVII. pag. 273.

dans un autre endroit que, « dans les » fievres ardentes où se manifeste par in- » tervalles une toux seche, les malades » n'éprouvent point une grande soif » (*q*) » : cet Aphorisme ne détruit point ce que nous venons de dire. Car *Galien* avertit dans ses *Commentaires*, que les efforts réitérés de cette petite toux tiennent toutes les parties attenantes du gosier légérement humectées, & qu'en conséquence les malades ne ressentent pas une grande soif. Ce raisonnement paroît très-plausible, & mérite un entier assentiment. Ainsi, malgré l'intensité & l'augmentation même des causes de la soif, la sensation en est éteinte tout à coup, lorsque la violence de la fievre ou l'imméabilité du sang engorge le cerveau, aliene ses fonctions & intervertit le sentiment intérieur. Il est donc vrai & inconteſtable que la soif cesse alors par la véhémence excessive de ses propres causes, & il s'ensuit que cette cessation devient certainement un signe des plus funestes, ainsi qu'il est prouvé par ce qu'on a dit au §. 637.

Un dégoût pour les aliments, des nau-

(*q*) Aphorism. Sect. IV. n°. LIV. Charter Tom. IX. Part. II. pag. 169.

sées, le vomissement. Ces symptomes sont les attributs ordinaires des fievres d'un mauvais caractere, parmi le nombre desquelles la fievre ardente tient le premier rang. Toutes les fonctions de l'économie animale se trouvent à la fois dérangées; il n'est donc pas surprenant que les actions des organes destinés à recevoir, à retenir & à digérer, &c. les aliments, soient interceptées & notablement léſées. Ces accidents surviennent d'autant plus aisément à la fievre ardente, que l'intensité de la chaleur induit toutes les humeurs à la putréfaction, & sur-tout la bile, dont la dépravation se manifeste sensiblement dans ces maladies par l'haleine puante du malade, par son dégoût universel, par la soif inextinguible, par la croûte sale de la langue, par l'infection des matieres des déjections, &c. D'ailleurs, on a déja fait mention au §. 642. article 1. que ces fievres sont fréquemment accompagnées de nausées & de vomissement. Il est conséquent qu'une chaleur si violente, dont le foyer semble être dans les parties vitales, occasionne l'inflammation du foie, de l'estomac & des endroits voisins; nouvelle cause de nausées & de vomissement, ainsi qu'on l'a démontré au chapitre concernant ces

symptomes

ſymptomes fébriles. Au reſte, les alimens pour leſquels les malades témoignent la plus grande averſion, ſont les viandes, les œufs, les poiſſons, & tous ceux qui inclinent ſpontanément à la putréfaction, tandis qu'ils recherchent & deſirent avec empreſſement l'eau pure, les acides & tous les aceſcents. Il y a des cas cependant où les malades répugnent généralement & ſans diſtinction tout ce qu'on leur préſente, de quelle nature qu'il ſoit, & c'eſt un très-mauvais ſigne. Telles furent ces eſpeces de fievres continues, dans leſquelles *Hippocrate* ne reconnut aucune intermiſſion, & qui conſerverent ſpécialement le type d'une fievre tierce par les redoublements qui revenoient alternativement un jour, l'autre non; on peut conſéquemment les regarder comme des véritables fievres ardentes, qui furent en outre accompagnées de ſymptomes violents & d'un danger éminent. Parmi les fâcheux accidents qui y ſont décrits, *Hippocrate* obſerve que "le ſigne le plus mauvais „ & le plus urgent étoit l'averſion inſur„ montable & univerſelle, que la plupart „ des malades marquerent avoir pour „toutes ſortes d'aliments, & ſur-tout „lorſque les mieux indiqués en appa-

„ rence leur devenoient absolument con-
„ traires & préjudiciables (*r*) „.

L'anxiété, l'inquiétude. Il s'ensuit par une juste induction, que puisque la respiration serrée, fréquente & laborieuse, marque dans la fievre ardente, comme on l'a dit ci-dessus, la difficulté que le sang trouve à passer dans les extrêmités de l'artere pulmonaire, ces embarras de la circulation doivent faire naître l'anxiété dont nous avons examiné la premiere cause au §. 631. La seconde peut avoir également lieu dans la fievre ardente, lorsque le sang limoneux, desséché par la chaleur violente qui en a dissipé le véhicule, s'engorge dans les détroits de la veine-porte, & obstrue les vaisseaux du foie. Voilà les deux causes de l'anxiété, auxquelles le caractere ou la dégénéresence des humeurs dispose dans ces maladies. On a prouvé de plus au chapitre de *l'anxiété fébrile*, que la bile corrompue & ramassée autour de l'estomac & dans les hypocondres, produisoit quelquefois une espece d'anxiété insupportable. Or, la dépravation & l'amas de la bile sont presque ordinaires

(*r*) Epidemior. Lib. I. Comment. II. text. xxxiv. Charter. Tom. IX. pag. 50. 51.

dans la fievre ardente, & occasionnent infailliblement ces anxiétés & ces inquiétudes insoutenables dont les malades sont communément tourmentés. *Hippocrate* en fait une mention expresse dans les livres des *Maladies épidémiques*, & nous avertit qu'elles sont un très-mauvais signe, & « qu'on doit soupçonner » un caractere de malignité dans les » fievres tritéophiées (tiercées, τριταιοφυέες qui sont accompagnées d'an- » xiétés & de beaucoup d'inquiétu- » des (*f*) ».

Un accablement extrême, qui consiste dans une grande lassitude qu'éprouvent les personnes qui se sont appliquées à des exercices trop forts & fatigants, auxquels elles ne sont point accoutumées : tout leur corps est dans un état de souffrance ; leurs membres sont brisés & rompus, dans un affaissement général, & incapables de mouvement & d'action. Afin qu'on ressente dans les fievres un accablement semblable, il faut bien que la circulation des liqueurs soit rapide & accélérée, & que le passage du sang doué d'un épaississement

(*f*) Coac. Prænot. nº. XXXIII. Charter. Tom. VIII. pag. 854.

inflammatoire devienne difficile dans les derniers détroits des arteres. On a expliqué tous ces accidents aux *Commentaires* du §. 734. Certainement les expositions précédentes ne laissent aucun doute sur ces effets dans les fievres ardentes. L'impétuosité de la circulation, la difficulté de la circulation dans les capillaires artériels, l'imméabilité & la séchereſſe du sang, y sont constamment démontrées. *Hippocrate* a pensé sagement de renfermer une lassitude extrême dans l'énumération des symptomes de la fievre ardente. Il désigne par une espece de brisement ὀστεοδύνιον l'état d'accablement où les os même de chaque membre semblent rompus (*t*). Lorsque ce sentiment de lassitude commence les premiers jours de la maladie & persiste long-temps, c'est un indice de l'épaississement inflammatoire du sang, dont la continuité & l'augmentation proportionnées à la violence de la maladie deviennent toujours plus difficiles à combattre. Et dans les cas où les malades ont le bonheur d'échapper de ce danger éminent, on doit s'attendre à voir dé-

(*t*) Lib. de morbor. acutor. victu. Comment. IV. text. II. Charter. Tom. XI. pag. 118.

générer en une liqueur purulente toutes les matieres humorales atteintes d'un si grand épaississement inflammatoire, dont il se forme une métastase ou un dépôt en différents endroits du corps. De là vient sans doute le pronostic suivant d'*Hippocrate* : « après des lassitudes » considérables procurées par le cours & » l'intensité des fievres, on voit naître » des abcès aux articles, & principa- » lement aux environs des mâchoires » (*u*) ». En effet, on observera dans la suite au §. 741. que l'apparition des parotides est fréquente dans les fievres ardentes.

Une petite toux, que nous avons déja dit, à l'article de la soif inextinguible qui accompagne cette maladie, être inséparable de la fievre ardente. Elle provient ordinairement de l'engorgement des vaisseaux sanguins du poumon, dont les globules épais & imméables dilatent & gonflent si fort les parois, que les tuyaux bronchiques sont presque entiérement resserrés, comprimés, oblitérés; les côtés opposés de leur surface interne se joignent, & la nature suscite avec

(*u*) Aphorism. Sect. IV. n°. xxxi. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 152.

effort une petite toux seche, comme dans la péripneumonie, pour donner accès à l'air. *Hippocrate* remarque à cet égard que « la fievre ardente occasionne » quelquefois l'inflammation du pou- » mon .... & que, lorsqu'elle dégénere » en péripneumonie, il est rare qu'on » en échappe (*x*) ». La toux qui vient d'une semblable cause, est sans contredit un signe alarmant. Cependant la grande sécheresse des vaisseaux bronchiques du poumon peut faire naître une petite toux qu'il ne faut pas confondre avec la précédente. Au surplus, *Sydenham* observe que dans les fievres continues les malades sont sujets pendant tout le cours de la maladie à une petite toux incommode (*y*). Il est porté à croire que le mouvement rapide du sang pousse dans les bronches, par la dilatation ou la rupture des petits vaisseaux exhalants, des humeurs ténues & limpides qui irritent la membrane de la trachée artere douée d'un sentiment exquis. Quelle que soit cette explication, il

(*x*) Lib. de Affection. cap. 111. Charter. Tom. VII. pag. 622.

(*y*) Sect. I. cap. IV. art. III. ubi de tussi, pag. 83.

nous rassure sur l'effet de cette cause, qu'il avance être peu redoutable. Les toux dont *Hippocrate* parle dans le détail des symptomes de la fievre ardente, paroissent à peu près de cette nature. « Les toux, dit-il, qui accompagnent » ces fievres deviennent nuisibles ou » utiles, suivant les qualités de la ma» tiere qui est rejettée par la toux : on » ne peut rien écrire là-dessus de stable » & de sûr, il faut être auprès du ma» lade pour en décider (ζ) ».

Une voix aiguë ὀξυφωνίη κλαγγώδης (a), qu'*Hippocrate* condamne, & qu'*Hollier* regarde comme un signe mortel. On a rapporté aux *Commentaires* du §. 609. article 2. qu'il prétend n'avoir jamais vu échapper aucun malade qui eût un son de voix aiguë. L'air qui devroit passer sur les fibres lâches & humectées du gosier, comme elles sont en état de santé, les trouvant d'une sécheresse & d'une rigidité extrême, résonne à peu près comme s'il traversoit un tuyau de métal sec & poli. Il n'est pas possible de décrire avec précision en quoi consiste ce

(ζ) Epidem. Lib. I. Comment. II. text. XXXIII. Charter. Tom. IX. pag. 50.

(a) Prædict. Lib. I. Comment. II. n°. XLVI. Charter. Tom. VIII. pag. 732.

ſon de voix ; mais un Médecin, après l'avoir une fois reconnu dans un malade, doit facilement le diſtinguer dans la ſuite.

Le délire, la phrénéſie, l'inſomnie, le coma, la convulſion. Ce ſont là les accidents qui réſultent de la léſion des fonctions du cerveau ; & on doit comprendre, par ce que nous avons dit dans l'hiſtoire de ces ſymptomes fébriles, ainſi qu'on le verra encore à l'article de la phrénéſie, que les cauſes phyſiques qui les produiſent ſont inſenſiblement amenées & exiſtantes dans la fievre ardente. Quoiqu'elles ne ſe manifeſtent pas dès le commencement, la violence de la chaleur & l'intenſité de la fievre occaſionnent peu à peu les déſordres qui les font naître. *Hippocrate, dans ſes épidémies* & dans pluſieurs autres endroits de ſes ouvrages, les regarde comme des ſymptomes eſſentiels à la fievre ardente.

Et les redoublements aux jours impairs. Nous avons dit d'après *Galien* (*b*), au §. 738. qu'une véritable fievre ardente garde exactement le caractere d'une tierce légitime ; la ſeule diffé-

(*b*) De Criſib. Lib. II. cap. VI. Charter. ibid. pag. 415.

rence qui les distingue, consiste en ce que les redoublements ne se déclarent point par un froid, & qu'il n'y a point entre eux d'intermission parfaite. Voilà l'unique raison qui a engagé de comprendre la fievre ardente parmi les fievres continues rémittentes, & non dans les synoques ou les fievres continentes. Car les fievres tiercées, autrement dites tritéophiées τριταιοφύες, & les hémitrites, qui sont autant d'especes de fievres ardentes, pour peu que les symptomes qui les accompagnent soient dangereux & véhéments, ont des redoublements aux jours impairs. Il est donc clair que la fievre ardente conserve toujours le caractere des tierces, & il n'est pas étonnant que lorsque son cours est long, elle dégénere en fievre intermittente, comme on l'a déja dit, & que les fievres intermittentes qui se manifestent de bonne heure durant les chaleurs de l'été, d'une maniere épidémique, se développent pareillement sous la forme de fievre ardente. Quoique nous n'ayions parlé jusqu'ici que des redoublements qui viennent aux jours impairs, on verra néanmoins au §. 741. qu'il en arrive quelquefois aux jours pairs, qui rendent la maladie plus grave & plus

alarmante, parce que la fréquence de ces nouveaux accès affoiblit davantage les forces du malade. Mais ordinairement les redoublements paroiſſent les jours impairs : & cette révolution ne ſauroit être autrement, lorſqu'une quotidienne ou une double tierce intermittente viennent à ſe compliquer avec une fievre continue, ou quand ces fievres intermittentes ne laiſſent par la longueur de leur accès, aucun intervalle libre, & ne parviennent point à une parfaite rémiſſion.

§. 740. *Le travail exceſſif, un long voyage, l'ardeur du ſoleil, la ſoif longtemps ſoufferte, l'uſage des aliments échauffants, des liqueurs fermentées, des ſubſtances aromatiques, âcres ; l'acte vénérien immodéré, une fatigue extrême, l'intempérance du vin, principalement en été, &c. deviennent les cauſes de la fievre ardente.*

Si la cauſe prochaine de la fievre ardente réſide, ainſi qu'on le verra au §. 742. dans un ſang dépourvu de ſa partie ſéreuſe & la plus fluide, d'où naiſſent un état inflammatoire dans tout le corps & un frottement plus grand dans les vaiſſeaux, il eſt conſéquent d'admettre

pour ſes cauſes phyſiques tout ce qui eſt capable d'épaiſſir la maſſe du ſang, de diſſiper ſon véhicule le plus ténu, de faire contracter aux humeurs une grande acrimonie, & d'augmenter conſidérablement le mouvement de la circulation par une action ſtimulante. Telles paroiſſent être les cauſes ordinaires qui produiſent les fievres ardentes dans les perſonnes en ſanté. Or, de ce genre ſont un travail exceſſif, principalement parmi les gens qui ne l'ont point habitué; un long voyage fait au cœur de l'été, une ſoif trop long-temps ſoufferte, qui occaſionnent fréquemment des fievres ardentes. *Hippocrate* met auſſi ces maladies au nombre de celles qui regnent en été (*c*), & avance qu'elles ſont ſouvent occaſionnées, *durant les chaleurs, par un* (*d*) *voyage pénible & par une longue ſoif* (*e*). *Galien* dans l'énumération des cauſes de la fievre ardente, propoſe à peu près les mêmes; & des ſemblables, à celles que contient le texte de ce *Pa-*

(*c*) Lib. de morbor. acutor. vict. Comment. IV. text. 1. Charter. Tom. XI. pag. 117.

(*d*) Ibid. text. III. pag. 119.

(*e*) Aphoriſm. Sect. III. nº. XXI. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 116.

ragraphe (*f*). Dans les évolutions des armées, lorsque les Généraux sont obligés de changer de camp, sur-tout quand c'est par rapport au manque de l'eau, & pendant les vives chaleurs de l'été, on voit naître des fievres ardentes qui ravagent cruellement les armées. Voilà pourquoi on les met, avec juste raison, au nombre des maladies des camps. A l'égard des humeurs animales qui concourent à son développement d'une maniere spéciale, les anciens Médecins ont principalement imputé à la bile les désordres qu'excite dans le corps la fievre ardente. *Hippocrate* enseigne que la bile en mouvement procure la fievre ardente (*g*), & que les tempéraments bilieux sont les plus enclins & les plus disposés à cette maladie (*h*). *Aretée* prétend que *les urines sont alors extrêmement bilieuses* (*i*); & *Galien*, dans l'explication qu'il en donne, distingue les dif-

(*f*) Epidemior. Lib. I. Comment. II. text. xx. Charter. Tom. IX. pag. 44.

(*g*) Lib. de Affection. cap. III. Charter. Tom. VII. pag. 622.

(*h*) De Morb. Lib. I. cap. XII. Charter. ibid. pag. 547.

(*i*) De cauſ. & ſign. morbor. acutor. Lib. II. cap. IV. pag. 16.

férents amas de la bile. Pour former la fievre ardente, il ne suffit pas que sa collection se fasse indifféremment en quelque endroit du corps que ce soit, il faut qu'elle s'amasse *autour de l'estomac, de son orifice inférieur, & des parties adjacentes au foie* (*k*); c'est-à-dire, les canaux biliaires, le pilore, l'intestin duodenum, &c. On éprouve communément que les travaux excessifs, les chaleurs vives, & toutes les autres causes énoncées dans le texte de ce *Paragraphe*, induisent la bile à une acrimonie insigne & en une putréfaction initiale, & occasionnent ainsi par sa dégénérescence progressive, la fievre ardente. L'expérience justifie ces conséquences véritables : quand les chaleurs de l'été ont été véhémentes, on voit régner à l'automne suivante des fievres hémitrites cruelles, où il arrive des dévoiements de bile corrompue d'une abondance étonnante, que la nature ou l'art suscitent. Il est inutile de traiter ici chacune de ces causes désignées, elles ont été suffisamment exposées dans les *Commentaires* du §. 586. où il en a été question

(*k*) Epidemior. Lib. I. Comment. I. text. 2. Charter. Tom. IX. pag. 18.

par ordre, dans le détail des causes des fievres en particulier.

§. 741. *Etant accompagnée dans son cours des accidents énoncés, cette maladie est souvent mortelle le troisieme & le quatrieme jour; & lorsqu'elle atteint une grande violence, elle passe rarement le septieme. La fievre ardente se juge fréquemment par une hémorragie qui devient mortelle, quand elle se manifeste au troisieme ou au quatrieme jour en trop petite quantité : elle s'annonce par une douleur au derriere de la tête, par la pesanteur & la tension des tempes, par l'obscurcissement des yeux, par la tension des parties précordiales, sans aucun sentiment de douleur; par l'écoulement involontaire des larmes, sans autre signe mortel; par la rougeur du visage, par la demangeaison ou le prurit des narines, & est très-avantageuse le jour décrétoire : elle se termine aussi les jours critiques par le vomissement, la diarrhée, les sueurs, les urines, les crachats épais; le redoublement qui arrive à un jour pair avant le sixieme de la maladie, est très-mauvais : l'urine noire, ténue & en petite quantité, devient un signe de mort,*

ainſi que le crachement & le piſſement de ſang. La difficulté d'avaler eſt un mauvais indice, & encore plus le froid des extrêmités : la rougeur & la ſueur du viſage ſont d'un ſiniſtre augure, l'apparition des parotides qui reſtent ſans ſuppurer eſt funeſte ; la diarrhée trop abondante fait périr le malade ; quand le délire ſuccede aux mouvements convulſifs, la mort ſuit de près ; la fievre ardente dégénere ſouvent en péripneumonie qui eſt accompagnée de délire : celle qui eſt précédée par des violentes douleurs de ventre, eſt très-dangereuſe ; elle ſe termine par une criſe ſuivie de friſſon.

Puiſque toute fievre doit invariablement ſe terminer à la mort, ou en ſanté, ou en autre maladie, ſelon le §. 591. il convient d'examiner actuellement quelles iſſues peut avoir la fievre ardente, & de quels changements, en bien ou en mal, elle eſt ſuſceptible. Ces connoiſſances, certifiées par l'expérience & approfondies par un juſte raiſonnement, éclairent le pronoſtic & les indications curatives, d'où réſultent la plus ſaine méthode & les meilleurs remedes pour combattre les funeſtes acci-

dents de cette maladie, & pour seconder tous les efforts salutaires que la nature tente.

Cette maladie est souvent mortelle le troisieme & le quatrieme jour; & lorsqu'elle atteint une grande violence, elle passe rarement le septieme. A considérer la malignité & le nombre des symptomes qui accompagnent la fievre ardente (voyez le §. 739.), on ne doit être nullement surpris que les forces de la nature succombent en peu de temps à la violence de la maladie, & que le malade en périsse. « Quand les fievres ont un caractere de malignité, & s'annoncent par » des signes vehéments, on meurt le » quatrieme jour, & souvent plutôt (*l*) ». C'est là le terme où *Hippocrate* a limité le cours des maladies les plus vives & de la plus grande intensité. Il avertit ensuite qu'elles peuvent parvenir jusqu'au septieme jour, & *Galien* a également renfermé dans ce temps toute l'étendue de la fievre ardente légitime ou vraie. Cet Auteur compare, ainsi qu'il a été dit au §. 738. cette maladie à une tierce essentielle, dont elle ne differe que *par le*

(*l*) Prognostic. Comment. III. Sentent. 11. Charter. Tom. VIII. pag. 663.

manque de fission, & par la cessation de la fievre après les redoublements (*m*). Car, puisqu'une véritable tierce se termine ordinairement à la suite du septieme accès, il conclut par analogie qu'une fievre ardente légitime doit pareillement se juger dans l'espace de sept jours. Nonobstant ces préceptes généraux, il est conséquent de terminer le cours, & de prévoir les funestes issues des maladies qui paroissent très-aiguës suivant le nombre & la véhémence des symptomes. En effet, " celles qui sont excessivement „ aiguës, atteignent tout d'un coup le „ plus haut degré d'intensité (*n*) „. *Hippocrate* a pris occasion de là de distinguer les maladies qui se terminent vîte, ou en santé, ou à la mort. " Pour „ connoître facilement, dit-il, l'issue „ que doivent avoir les maladies aiguës „ qui se jugent en peu de temps, on n'a „ qu'à envisager les signes qui se mani„ festent dès le commencement, & qui „ sont déja bien différents par leur gra„ vité & leur maniere de se produire.

(*m*) De Crisib. Lib. II. cap. VI. Charter. ibid. pag. 415.

(*n*) Aphorism. Sect. I. n°. VII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 12.

„ On s'apperçoit d'abord que ceux qui „ en échappent, respirent sans peine, „ sont exempts de douleur, dorment „ tranquillement la nuit, & ont une suite „ de signes salutaires, tandis que les „ autres qui en périssent, sont attaqués „ d'une difficulté de respirer, de délire, „ d'insomnie, & d'une assemblage de „ symptomes funestes (*o*) ». Sur cette regle, quand on voit dès l'invasion de la fievre ardente que tous les sympomes éclatent, séviſſent & augmentent avec vigueur, on pronostique avec certitude une mort imminente. Véritablemnt la fievre ardente légitime étant formée d'une tierce compliquée avec une continue ou une quotidienne continue rémittente, il faut néceſſairement qu'il se manifeste tous les trois jours un redoublement; & si aux jours qui le précedent, les forces du malade se trouvent déja épuisées par le nombre & la violence des symptomes, n'est-il pas vraisemblable de craindre qu'il ne meure au troisieme jour, & ne succombe à la violence du redoublement qui suit & qui doit y survenir? *Galien* a possédé tellement la

(*o*) Prognostic. Comment. III. Sentent. VIII. Charter. Tom. VIII. pag. 667.

ſcience des pronoſtics, qu'il avance qu'il eſt poſſible à un Médecin ſoigneux de combiner la grandeur & le péril du redoublement, de préſager dans ces maladies l'heure préciſe de la mort du malade, & de découvrir ſi elle arrivera au commencement, dans la force ou dans le déclin du redoublement (*p*). En effet, il eſt vrai, ainſi qu'il remarque judicieuſement, que les redoublements de ces funeſtes maladies préludent par un froid aux extrêmités, ſi conſidérable qu'il eſt très-difficile de pouvoir y rappeller la chaleur (*q*), le pouls devient ſi petit qu'il ſe réduit preſque à rien & ſouvent eſt imperceptible &c. Dans certains malades, avant que le redoublement parvienne à ſa vigueur, le délire, l'aſſoupiſſement, des anxiétés terribles, une chaleur inſupportable, &c. ſe déclarent. Souvent vers la fin du redoublement les malades ſont ſujets à des défaillances, à des ſueurs froides imparfaites & inégales, à des intermittences du pouls, &c. Par conſéquent l'appareil de ces accidents mortels obſervés au commen-

(*p*) De Dieb. decretor. Lib. I. cap. XII. Charter. Tom. VIII. pag 471.
(*q*) Ibid. pag. 470. 471.

cement, au milieu ou à la fin du redoublement désigne l'instant, pour ainsi dire, du plus grand péril & le temps décidé de la mort.

Mais pourquoi le quatrieme jour est-il annoncé mortel? ce n'est principalement que dans les fievres ardentes les plus redoutables où les redoublements arrivent aux jours pairs, parce qu'alors ils ne tombent point au troisieme jour, mais au quatrieme. " Les fievres qui se „ redoublent les jours pairs, se jugent „ également les jours pairs; celles dont „ les redoublements se succedent aux „ jours impairs, se terminent aux jours „ impairs. Dans l'ordre des maladies qui „ se jugent les jours pairs, le premier „ jour critique est le quatre, ensuite le „ six, le huit . . . A l'égard de celles qui „ se jugent aux jours impairs, les jours „ critiques sont le trois, le cinq, le „ sept, &c. (r) „. *Hippocrate* nous apprend que dans une espece très-mauvaise de fievre ardente, " les malades „ furent beaucoup tourmentés le qua„ trieme jour, sujets à des sueurs lon„ gues & froides, qu'on ne pouvoit plus „ réchauffer les extrêmités du corps qui

(r) Hippocrat. Epidem. Lib. I. Comment. III. text. XIII. XIV. Charter. Tom. IX. pag. 95.

„ reſtoient livides & froides, & qu'ils ne „ paroiſſoient reſſentir aucune ſoif (*f*) „. Il eſt évident par-là que dès le quatrieme jour de la maladie, ces malades étoient réduits dans un état d'agonie, & ce grand homme avertit que lorſqu'ils échappoient à ce redoublement, ils périſſoient au ſuivant qui arrivoit le ſixieme jour. Il reſte une autre réflexion importante à faire au ſujet du quatrieme jour. Les redoublements qui ſurviennent aux jours impairs, anticipent ſouvent le temps ordinaire où ils ſe déclarent; lorſque la maladie commence le premier jour avec un redoublement, le lendemain le malade paroît mieux, & les accidents ſemblent diminués; cependant le ſecond redoublement ſe déclare au commencement du troiſieme jour ou ſur la fin du ſecond, & en avançant ainſi ſucceſſivement, le troiſieme redoublement ſe manifeſte le quatrieme jour, & les malades meurent ſouvent au commencement. Auſſi *Hippocrate*, en parlant des fievres continues qui ſe redoublent tous les trois jours, dit que " quand le qua- „ trieme jour dans ces maladies eſt ac- „ compagné de la véhémence des mêmes

(*f*) Ibid. Comment. II. text. LXXV. pag. 70.

„ ſymptomes du troiſieme, les malades „ ſont expoſés à un danger éminent de „ mort (*t*) „.

Lorſque la fievre ardente eſt parfaite, c'eſt-à-dire, qu'elle ſe trouve caractériſée individuellement par un feu brûlant, par une ſoif inextinguible, & par la marche des funeſtes ſymptomes qui lui ſont propres, rarement elle paſſe le ſeptieme jour. Quelquefois ſes accidents deviennent moins dangereux & violents, quoique ſa nature ſoit la même, elle forme également une fievre continue rémittente à qui on donne le nom de fievre ardente; elle n'eſt pas pour cela exempte de péril; il eſt cependant vrai qu'elle devient moins meurtriere, moins précipitée & aiguë, que ſes périodes ſont plus longs, ſes temps plus diſtincts, ſon cours plus étendu avant que de dégénérer en une autre maladie, ou de ſe terminer en ſanté ou à la mort. *Hippocrate*, en faiſant la deſcription de cette eſpece de fievre ardente, affirme que " la plus „ courte ſe juge en neuf ou dix jours, & „ la plus longue au quatorzieme (*u*) „.

(*t*) Lib. de morbor. acutor. vict. Comment. IV. text. 1. Charter. Tom. XI. pag. 149.

(*u*) Lib. de Affection. cap. 111. Charter. Tom. VII. pag. 622.

Il y a néanmoins une autre classe de fievre ardente d'un caractere plus mitigé, qu'*Hippocrate* dit en un autre endroit ne se terminer qu'en dix-sept jours (*x*). Il s'énonce de cette sorte dans les « Prénotions coaques ; on » voit fréquemment des fievres ardentes » qui se terminent le quatorzieme jour, » soit que le malade guérisse, soit qu'il » meure (*y*) ». Pour marquer notre exactitude à l'égard des citations & de ce pronostic d'*Hippocrate*, peut-être n'est-il pas hors de propos de remarquer qu'il n'appelle pas ces maladies proprement καύσους *causus* ou fievres ardentes, mais il se sert d'un diminutif καυσώδεις qu'il emploie en divers endroits pour signifier des fievres de même nature moins violentes & plus légeres. Cependant *Hippocrate* a fait plusieurs fois usage dans d'autres endroits de ses ouvrages, de ces deux termes sans distinction & sans égard. En rapportant le cas extrêmement rare de ce malade dont la fievre ardente ne se jugea que le centieme jour, il s'exprime par le mot *causodes* πυρετὸς

(*x*) Epidemior. Lib. I. Comment. II. text. XVI. XVII. XVIII. Charter. Tom. IX. pag. 43

(*y*) N°. CXXXVIII. Charter. Tom. VIII pag. 859.

ἔλαβεν καυσώδη (ζ), & finit le récit par le terme de *causus* ἐν ἕκτοῃ τελέως ἐκρίθη καύσῳ (*a*) ; preuve évidente qu'en donnant indifféremment ces deux noms à la même maladie, il a confondu καῦσον & καυσώδεα πυρετὸν, ces deux significations, & qu'on doit admettre dans la même acception. Dans un autre malade pareillement attaqué d'une fievre ardente dont il mourut le cent & vingtieme jour, on lit à ce sujet la même négligence, ou, pour parler plus correctement, on se persuade qu'il ne distingue point ces termes. Car l'histoire seule de cette maladie prouve que dans un si long intervalle de temps, le malade se trouva plusieurs fois sans fievre & parfaitement rétabli, & qu'il rechûta immanquablement ; cependant en détaillant les symptomes malins qui sévirent dans le cours de cette longue maladie, il ajoute συνεχέως καῦσος, que la fievre fut une espece de continente ardente (*b*). On reconnoît dans bien d'autres occasions semblables, qu'il continue de se

(ζ) Epidemiot. Lib. III. Comment. III. text. LXXX. ægrot. IX. Charter. Tom. IX. pag. 303.

(*a*) Ibid. pag. 304.

(*b*) Ibid. text. LXXII. ægrot. I. pag. 29.

servir

servir de cette même dénomination qu'il avoit employée au commencement, quoique souvent la maladie change ensuite de nature & dégénere en une autre. Car il est essentiel de remarquer que les premiers jours que ces fievres malignes se déclarent, les organes du corps sont si fort lésés, leurs fonctions tellement interverties & dérangées, que la rémission des symptomes n'entraîne point leur rétablissement : un état de santé ne succede point tout de suite à cette premiere diminution des accidents, il survient souvent une autre maladie vive & d'une curation difficile, & les malades qui ont résisté à la premiere, périssent & succombent à la violence de la seconde. Tout ce qu'on peut conclure alors, c'est qu'à la rigueur les malades ne meurent point de la fievre ardente ; mais plutôt de la maladie secondaire qui en est l'effet ou la suite.

La fievre ardente se juge fréquemment par une hémorragie. Afin de faire cesser l'incertitude que cette dénomination vague semble inspirer, *Galien*, comme on l'a dit dans un autre endroit aux *Commentaires* du §. 218. nous prévient que toutes les fois qu'on trouve le mot simplement d'hémorragie, sans aucune

détermination dans les écrits d'*Hippocrate*, on doit toujours sans crainte & sans contradiction *entendre l'hémorragie du nez* (*c*); & il avance que c'est le propre des fievres ardentes de se juger par une hémorragie du nez (*d*). En suivant cette autorité, *Boerhaave* a imité *Hippocrate*, & a employé dans ce sens, au texte de ce *Paragraphe*, le nom seul d'hémorragie. Ce n'est pas cependant que les autres especes d'hémorragies, telles que les hémorroïdes, le flux menstruel, ne soient souvent très-utiles, lorsque la nature les suscite dans les maladies. *Hippocrate* remarque prudemment que l'éruption des regles arriva dans la plupart des femmes attaquées de fievre ardente, que cette évacuation salutaire parut très-abondante, & qu'il ne mourut aucune de celles qui eurent alors indifféremment l'éruption de leurs regles ou l'hémorragie du nez (*e*). Ce grand Maître, si soigneux d'observer tous les procédés de la nature, a reconnu que cette hémorragie de la matrice parut si singuliérement affectée à

(*c*) Ibid. Lib. I. Comment. I. text. x. pag. 18.
(*d*) Ibidem.
(*e*) Ibid. Comment. II. text. LXVIII. pag. 67.

cette fievre ardente épidémique, dont il fait la description, que plusieurs jeunes filles qui n'avoient jamais eu leurs regles, commencerent d'en souffrir la premiere éruption, & que toutes les femmes grosses, atteintes de cette maladie, furent sujettes à des fausses-couches. Quoiqu'il soit incontestablement vrai que toute espece d'hémorragie devienne en ces cas d'une grande efficacité, on peut assurer néanmoins que la plus salutaire & la plus fréquente dans les fievres ardentes, est sans contredit l'hémorragie du nez, & en laquelle *Hippocrate* témoigne avoir le plus de confiance, pourvu qu'elle soit assez copieuse (*f*). Telle a été son attention à cet égard, qu'en détaillant les tristes accidents qu'essuierent ceux qui en périrent, il nous instruit (*g*) qu'il ne parut aucune sorte d'hémorragie, & que tout au plus elle se borna en quelques-uns à quelques gouttes de sang : ainsi *la plupart de ceux qui moururent, n'eurent point d'hémorragie* (*h*). En conséquence de ces ré-

(*f*) Epidemior. Lib. I. Comment. II. text. XIII. Charter. Tom. IX. pag. 65.

(*g*) Ibid. text. LXXV. pag. 70.

(*h*) Ibid. text. LXVI. pag. 66. Confer. Ibid. Lib. III. Comment. III. text. XLII. pag. 275.

flexions de pratique, le malade déja cité, dont la fievre ardente ne se termina qu'au centieme jour, *éprouva le quarante une abondante hémorragie du nez* (*i*), qui continua ensuite par intervalles & en petite quantité jusqu'au soixantieme jour : le délire, la surdité & la fievre diminuerent en même temps à proportion, & calmerent considérablement par cette évacuation critique, quoiqu'elle ne fut pas suffisante pour combattre & dissiper entiérement cette terrible maladie. Il est du moins digne d'annotation que ce malade guérit, tandis que l'autre qui parvint au cent & vingtieme jour mourut, & n'effuya aucune hémorragie salutaire du nez ; *il en coula seulement quelques gouttes de sang le huitieme jour* (*k*), qui furent sans conséquence & sans effet. D'où il s'ensuit que la nature est admirable dans les voies qu'elle se fraye, qu'il ne faut point la troubler dans ses mouvements, & que les hémorragies abondantes du nez deviennent d'un secours puissant & d'un bon pronostic dans les fievres ardentes

(*i*) Ibid. Lib. III. Comment. III. text. LXXX. ægrot. IX. pag. 303.

(*k*) Ibid. text. LXXII. ægrot. I. pag. 291.

qui ont un cours rapide, ainſi que dans celles qui dégénerent en une longue maladie.

Qui devient mortelle, quand elle ſe manifeſte le troiſieme ou quatrieme jour en trop petite quantité. Eu égard à la grandeur de la maladie, l'hémorragie doit être abondante; & pour en retirer quelque avantage, le ſang qui coule doit s'évaluer à pluſieurs livres; n'importe dans ces occaſions la foibleſſe qui en réſulte. Cet inconvénient eſt ſi peu de choſe, qu'on doit plutôt être alarmé lorſque l'hémorragie paroît imparfaite & trop petite. Car c'eſt pour l'ordinaire un ſigne mortel qu'il ne paroiſſe que quelques gouttes de ſang au troiſieme ou quatrieme jour de la maladie. La raiſon plauſible qui ſe préſente de ce phénomene, conſiſte à préſumer que la circulation du ſang eſt aſſez rapide pour rompre & crevaſſer quelques ramifications artérielles dans le nez, ou pour dilater les extrêmités des arteres d'une maniere ſuffiſante & requiſe à laiſſer échapper quelques gouttes; mais le ſang ſe trouve d'un caractere ſi denſe & ſi enclin à s'épaiſſir, qu'il ſe coagule tout de ſuite à la plus légere impreſſion de l'air, & ſe ferme lui-même le paſſage

qu'il s'eſt ouvert. J'ai été témoin dans une ſemblable occaſion que les petites gouttes de ſang qui avoient coulé du nez ſur un linge, ceſſoient à l'inſtant d'être fluides, prenoient incontinent une conſiſtance épaiſſe, & reſſembloient à des caillots de ſang. Remontons ainſi à cet axiome excellent de pratique, dont la vérité & l'étendue ſont ici d'une juſte application, & qu'*Hippocrate* nous trace en ces termes : « les ſignes critiques qui » ſe développent ſans ſervir de criſe, » ſont cenſés en partie mortels, & dé» montrent en partie que la maladie eſt » d'une terminaiſon dangereuſe & diffi» cile (*l*) ». En ſorte qu'une hémorragie trop petite & incomplette devient un mauvais ſigne, parce que c'eſt une preuve des efforts impuiſſants de la nature qui tente inutilement une évacuation critique : « celle qui ſe réduit à des » petites gouttes de ſang eſt donc cer» tainement mauvaiſe (*m*) », ſur-tout ſi ce n'eſt qu'un ſang pur ἀκρητον, je veux dire, un ſang extrêmement épais, privé de ſéroſité, trop prompt à ſe coa-

(*l*) Ibid. Lib. II. Sect. I. text. VII. pag. 120.
(*m*) Coac. Prænot. n°. LIX. Charter. Tom. VIII. pag. 855.

guler, qu'*Hippocrate* rend par cette expreſſion grecque ἀκρητον (*n*). Dans la cure des fievres ardentes épidémiques, après avoir dit que ceux-là échapperent qui eurent d'abondantes hémorragies du nez, il ajoute que « Philiſcus, Epima» nontes & Silenus (dont il décrit en» ſuite les maladies) n'éprouverent le » quatrieme & le cinquieme jour que » de très-petites hémorragies du nez, » & qu'ils moururent (*o*) ». Ces funeſtes iſſues ſont étayées d'un grand nombre d'exemples d'autres malades. La femme de *Dromeade fut ſujette le quatrieme jour à l'écoulement de quelques gouttes de ſang du nez* (*p*), & elle périt le ſixieme jour dans des convulſions qui ſurvinrent. Une autre malade vit le ſecond jour de ſa maladie s'écouler ſeulement du côté gauche du nez un peu de ſang pur (*q*): cette foible hémorragie reparut au quatrieme jour (*r*), ſans

(*n*) Epidemior. Lib. I. Comment. III. text. LIV.

(*o*) Ibid. Comment. II. text. LIII. pag. 65. 1. ægrot. Charter. Tom. IX. pag. 99.

(*p*) Ibid. Comment. III. text. XI. ægrot. XI. pag. 113.

(*q*) Epidemior. Lib. III. Comment. I. text. XVI. Charter. Tom. IX. pag. 223.

(*r*) Ibid. text. XIX. pag. 224.

devenir plus favorable ; le malade guérit cependant, mais ce ne fut qu'après avoir rechûté deux fois & souffert beaucoup : sa maladie ne se jugea parfaitement que le quarantieme jour (*f*). Remarquez au reste que quoique nous ayions avancé, & qu'il soit réellement vrai que ces petites hémorragies sont suspectes d'un événement incertain, le péril diminue ; & il y a moins à appréhender, si bientôt après ou le jour suivant, par exemple, on voit arriver une abondante hémorragie, comme à *Meton*. Le quatrieme jour, il s'écoula du côté droit du nez très-peu de sang, à deux différentes reprises ; mais le cinquieme jour de la maladie, « il survint du côté gauche du nez une » hémorragie considérable de sang pur, » & une sueur abondante qui la termi- » nerent tout-à-fait & très-heureuse- » ment (*t*) ». De plus, à la fin de l'histoire de cette maladie, *Hippocrate* fait mention qu'après cette crise il se manifesta encore souvent des hémorragies du nez.

On verra dans la suite que la meil-

(*f*) Ibid. text. XXIX pag. 227.
(*t*) Ibid. Lib. I. Comment. III. text. VII. ægrot. VII. pag. 109.

leure hémorragie du nez eſt celle qui arrive principalement au jour critique. Or le quatrieme n'a jamais été compté parmi les jours critiques, ou du moins il n'a point été mis au nombre des jours eſſentiels & véritablement critiques, ou critiques d'origine, mais uniquement au rang des jours indicatifs, ainſi qu'on l'expliquera plus bas. Voilà la raiſon pourquoi les anciens Médecins ont regardé l'hémorragie du nez qui paroît le quatrieme jour, quelque copieuſe qu'elle puiſſe être, comme ſuſpecte & imparfaite. Rappellons à ce ſujet l'excellent Aphoriſme d'*Hippocrate*, que nous avons cité ci-deſſus dans ce même *Paragraphe*: *les maladies qui ſe redoublent les jours pairs, ſe jugent également aux jours pairs* (*u*) ». En ſorte que l'hémorragie critique arrivant le quatrieme jour, il faut conſéquemment que les redoublements ſe développent aux jours pairs; ce qui devient immanquablement d'un très-mauvais ſigne dans ces maladies, comme on le verra dans la ſuite de ce *Paragraphe*. L'avertiſſement ſuivant d'*Hippocrate* confirme le précepte que nous venons d'établir: « les hémorra-

(*u*) Ibid. text. XIII. pag. 95.

» gies du nez qui se déclarent le qua-
» trieme jour, rendent la terminaison
» de la maladie plus difficile (*x*) ».
On lit dans les *Prénotions coaques* :
« l'écoulement du sang par le nez dans
» les fievres ardentes est mauvais le qua-
» trieme jour, à moins qu'il n'arrive
» quelque autre accident favorable ; l'hé-
» morragie du nez est certainement
» moins dangereuse au cinquieme (*y*) ».
D'ailleurs, il paroît utile de reconnoître qu'il n'est point ici question d'un léger écoulement de sang qu'il appelle ordinairement *σάξιν* ; mais il est écrit dans le texte *ῥύσις ἐκ μυκτήρων*, qui signifie une hémorragie considérable. On trouve dans le traité des *maladies épidémiques*, l'exemple d'une femme en qui *se déclara au quatrieme jour une hémorragie du côté gauche du nez très-abondante* (*z*), & dont la maladie se termina entiérement le septieme. Véritablement qu'il ne convient pas d'omettre, conformément à ce qu'il dit dans les

(*x*) Ibid. Lib. II. Comment. III. text. XIX. pag. 168.
(*y*) N°. CXXXIV. Charter. Tom. VIII. p. 859.
(*z*) Epidemior. Lib. VII. ægrot. CXXXIV. Charter. Tom. IX. pag. 600.

Coaques, que cette hémorragie fut accompagnée d'un autre signe favorable, car les regles parurent au quatrieme jour en petite quantité, mais *dans le temps précis où elles devoient naturellement se développer* (*a*).

En reconnoissant les avantages qui résultent d'une hémorragie abondante, quand elle se fait dans le temps convenable de la maladie, les anciens Médecins ont soigneusement recueilli tous les signes qui la précedent & qui l'annoncent. Ces hommes sages suivoient attentivement toutes les actions de la nature, & en comprenoient l'importance & l'enchaînement, tandis qu'un grand nombre de modernes se livrant à un effor audacieux & témeraire, veulent donner des entraves à cette même nature dont ils troublent les mouvements & empêchent les salutaires efforts; ils s'imaginent, dans la curation des maladies, pouvoir lui donner impunément la loi. Emportés par les impulsions effrenées d'un génie fougueux, ils agissent en aveugles, dérangent les opérations secretes de l'économie animale, ne se confient qu'en leurs efforts, dédaignent

(*a*) Ibidem.

l'observation pénible & constante des signes, & croient vainement par une saignée qu'ils ordonnent à leur gré, remplacer une hémorragie salutaire qu'ils éloignent & qu'ils évitent. Leur erreur est d'autant plus déplorable, qu'ils y vieillissent souvent sans la connoître. On ne sauroit cependant disconvenir, & une foule d'observations de pratique attestent qu'un grand nombre de maladies guérissent par une hémorragie spontanée, tandis qu'on auroit inutilement employé le secours des saignées réiterées. *Benet* a vu une consomption & un marasme dont les progrès étoient retardés par une hémorragie périodique du nez, dont l'efficacité paroissoit bien supérieure aux saignées (*b*); & il fortifie cet exemple par d'autres témoignages & d'autres expériences non moins convaincants, qui ont trait à cette matiere. Un jeune homme en qui une hémorragie habituelle du nez s'arrêta, devint attaqué d'un crachement de sang qui fut bientôt suivi des signes manifestes d'une phthisie imminente. On étoit d'ailleurs d'autant plus fondé à

(*b*) In Theatro tabidor. Exercit. v. pag. 14. & seq.

craindre cette maladie, qu'on en découvroit dans sa famille l'origine & les premieres impressions. On le saigna, mais il ne s'en trouva pas mieux; & il n'est pas douteux que cette funeste maladie ne se fût bientôt déclarée, sans le retour de l'hémorragie, dont la suppression l'avoit jetté dans ce danger. On lit encore dans le même Auteur, qu'une violente esquinancie survenue subitement à un homme vigoureux, procura non seulement une grande difficulté d'avaler, mais sembla encore le menacer d'une gêne totale de respirer. On se hâta de réitérer les saignées, on pratiqua des scarifications à la nuque, on lui donna des lavements, & tous les remedes les mieux indiqués, qui ne produisirent aucun succès; la seule ouverture des arteres de dessous la langue parut tant soit peu soulager le malade. Dans cette extrêmité, il arriva une abondante hémorragie du nez qui calma tout-à-fait la vivacité de cette inflammation, & sauva le malade. Combien d'exemples ne pourrois-je point rapporter à l'appui de ces deux observations, qui suffisent cependant pour prouver incontestablement que les efforts salutaires que la nature médite dans la cure des

maladies, surpassent tous les secours de l'art ? Et en outre, peut-on disconvenir que dans la fievre ardente le sang dépouillé de son véhicule & de sa partie séreuse, tend évidemment à s'épaissir & à se coaguler ? Il se décide en conséquence des arrêts & des engorgements dans les vaisseaux artériels, le sang s'y amasse & en distend les parois, la partie la plus claire & la plus fluide du sang passe dans les veines, le plus grossier reste dans les arteres. Dans ces dispositions, on saigne, & la saignée ne sert alors qu'à emporter le fluide du sang & sa partie positivement la plus capable de circuler dans les vaisseaux. Quelle différence de l'hémorragie du nez, qui évacue le sang des arteres mêmes où sa collection s'est faite, qui dégage le cerveau d'une maniere directe, ralentit l'impétuosité, & diminue immédiatement la quantité du sang qui opprime ce viscere & en trouble & lese essentiellement les fonctions dans ces maladies. Inférons des observations de *Benet*, que l'artériotomie & les scarifications, après les ventouses, sont en ces cas plus utiles que les saignées ; mais qu'à tous égards, l'hémorragie du nez devient le secours le plus prompt & le plus salutaire.

D'après ces préceptes, un Médecin jaloux de bien faire, rempli de circonspection, & soigneux de la vie de ses malades & de rendre sa conduite irréprochable, doit toujours avoir présents les sages avis d'*Hippocrate* (*c*), & se mettre en état de connoître les signes qui indiquent les divers événements & les phénomenes des maladies. Ces notions importantes gagnent la confiance des malades, & montrent la certitude de la curation. « Effectivement, le » traitement est plus sûr & plus solide, » lorsqu'on prévoit par les accidents pré- » sents ceux qui sont prêts à paroître. Car » il n'est pas possible de rendre la santé à » tous les malades, cette science seroit » certainement préférable à celle de dé- » couvrir & de présager les symptomes » & les issues des maladies..... mais » on guérit avec plus d'assurance celles » dont on discerne la curabilité, & il » est glorieux & consolant d'en prédire » la guérison long-temps avant qu'elle » arrive. Enfin il semble toujours utile, » soit que le malade meure, soit qu'il » échappe, d'avoir connu & annoncé

(*c*) Prognostic. initio. Charter. Tom. VIII. pag. 583. & seq.

» l'issue de la maladie ; le Médecin est » alors exempt de reproches, & ne » sauroit être blâmé, quelque événe- » ment qui s'ensuive (*d*) ».

Il convient par conséquent, d'exposer avec ordre tous les signes qui nous instruisent de l'apparition prochaine de l'hémorragie du nez dans les fievres. Ces explications rendront les uns, plus prudents & plus avisés, & éclaireront les autres, moins consommés dans la pratique, afin qu'ils ne dérangent point les efforts de la nature, & qu'ils n'ordonnent mal à propos des remedes qui éloignent ou empêchent ces évacuations critiques.

Elle s'annonce par une douleur au derriere de la tête. Ce n'est point une douleur fort aiguë, mais plutôt une douleur obtuse avec un sentiment de tension ; de-là vient qu'*Hippocrate* dit dans les *Coaques*, « que ceux qui ont » des pesanteurs de tête, des douleurs » par derriere, & qui éprouvent des » insomnies, sont menacés d'hémorra- » gie, principalement, si la douleur » & la tension s'étendent jusqu'au cou.

(*d*) Ibid. text. VII. & IV. pag. 584. 585.

συντείν (*e*) ; il se sert dans un autre endroit, à peu près des mêmes termes, où on lit cependant ἢν ἦν τι ἐν τραχήλῳ ἐτείνει (*f*), c'est-à-dire, *si on sent une tension vive au derriere de la tête.* Ainsi il paroît qu'il s'agit moins ici d'une douleur vive que d'un sentiment désagréable de tension joint à une douleur obtuse. De-là il déduit bientôt le pronostic suivant, « les douleurs au derriere de la » tête & la grande rougeur des yeux » annoncent une hémorragie prochaine (*g*). Attentif à la moindre expression capable d'induire en erreur, *Hippocrate* met dans le texte de cet Aphorisme τραχήλου ὀδυνώδεα, qui signifie une espece de petite douleur, & non pas foncièrement une douleur réelle. Ces distinctions ne sont point des idées minutieuses, mais des réflexions graves & lumineuses, dont on tire des inductions différentes. Car une douleur forte au derriere de la tête est le plus souvent un pronostic très-fâcheux &

(*e*) N°. CLXIX. Charter. ibid. pag. 861.
(*f*) Prædiction. Lib. I. Comment. III. n°. CXXXVII. Charter. ibid. pag. 794.
(*g*) Ibid. n°. CXXXIX.

annonce le tétanos & des convulsions : *Hippocrate*, en parlant de cette douleur vive, affirme sans restriction, que « c'est un mauvais signe dans toute » sorte de fievre, & sur-tout lorsqu'il » y a menace de délire & d'aliénation » d'esprit (*h*). » Il traite ces douleurs de convulsives (*i*), & met de suite en un autre endroit la douleur inflammatoire du derriere de la tête, le spasme convulsif des mâchoires & la distension des nerfs (*k*). Cette tension douloureuse de la tête précede ordinairement l'éruption des regles, dans la plupart des femmes, ainsi qu'*Hippocrate* l'a très-bien remarqué (*l*); d'ailleurs dans les fievres ardentes, le flux menstruel devient toujours utile. Au reste, quoique la tension douloureuse au derriere de la tête indique les approches de l'hémorragie du nez, on doit s'informer si ce signe existe seul ; on sera bien

(*h*) Prædict. Lib. I. Comment. II. nº. LXXV. Charter. Tom. VIII. pag. 749. Confer. Coac. Prænot. nº. CCLXXIV. Charter. ibid pag. 867.

(*i*) Ibid Comment. III. nº. CXV. pag. 785.

(*k*) Coac. Prænot. nº. CCLXII. Charter. ibid. pag. 866.

(*l*) Prædiction. Lib. I. Comment. III. text. CXLIV. CXLV. Charter. ibid. pag. 796.

plus assuré qu'elle est prête à paroître, si on distingue en même temps les signes suivants, ou du moins quelques-uns d'entr'eux.

Par la pesanteur & la tension des tempes, par l'obscurcissement des yeux, par la tension des parties précordiales sans aucun sentiment de douleur, &c. L'assemblage de ces signes nous fait presque surement connoître que le sang se porte à la tête avec plus de vîtesse & en plus grande quantité, & que la nature médite, par l'ouverture d'une artere du nez, d'exciter une hémorrhagie salutaire. Mais si le sang, disons-nous, dérive vers la tête avec une grande célérité & en une quantité trop considérable, n'y a-t-il pas lieu de craindre qu'il n'accable le cerveau, ne suffoque ses fonctions, & ne produise le délire, des convulsions & d'autres accidents très-graves, avant que l'hémorrhagie se déclare, & à moins qu'elle n'arrive tout de suite & presque sans intervalle? A raisonner, ce semble, conséquemment, ces symptomes pourroient être produits par l'abondance & le flux de sang au cerveau; mais le méchanisme de la nature est au dessus des regles de l'art, & l'expérience plus solide & plus certaine que tous nos raisonne-

ments, nous apprend invariablement que le concours de tous ces signes ou de la plupart d'entre eux, bien loin d'annoncer les lésions des fonctions du cerveau, présage une hémorrhagie imminente du nez capable de les prévenir ou de les dissiper. Les anciens Médecins qui ont scrupuleusement suivi la marche de la nature, ont recueilli exactement ces signes, & les ont regardés comme les indices d'une hémorragie critique prochaine, pourvu qu'ils se manifestent dans un temps convenable de la maladie, qu'ils ne naissent point des progrès & de la malignité de la maladie, mais des efforts de la nature qui opere une évacuation critique. Ainsi, au lieu de pronostiquer rien de favorable, ces signes sont suspects & mauvais, lorsqu'ils paroissent au commencement des maladies violentes, & qu'ils n'ont été précédés par aucune sorte de coction. *Hippocrate* recommande, pour ne pas s'y tromper, comme on a dit au §. 594. de se ressouvenir que « les accidents critiques, pour être bons, ne doivent jamais » se développer trop tôt », c'est-à-dire, au commencement des maladies (*m*) : &

(*m*) Lib. de Humorib. Comment. II. text. XIV. Charter. ibid. pag. 545.

Galien avertit au sujet des signes critiques, « qu'il n'est pas avantageux qu'ils » se déclarent ni dès l'invasion ni dans » l'augmentation du mal, & seulement » dans l'état (*n*) ». En conséquence de ces observations, les anciens Médecins n'avoient aucun égard à ces signes, quand ils se manifestoient au commencement des maladies, quoiqu'ils continuassent jusqu'au temps de la crise. Cet avertissement de *Galien*, dont nous avons déja parlé dans les *Commentaires* du §. 734. au sujet des larmes involontaires, est très-essentiel & se trouve à la suite de l'énumération des signes d'une hémorrhagie prochaine. Mais si on est attaqué d'un mal de tête subit, si cette douleur n'a point paru dès le commencement de la maladie, & « qu'elle naisse » du trouble qui précede la crise, lors- » qu'ensuite on souffre un sentiment de » tension au cou & aux hypocondres, » avec une difficulté de respirer qui pro- » vienne d'une oppression subite de la » poitrine », alors, dit (*o*) *Galien*, l'hé-

(*n*) De Crisib. Lib. I. cap. VIII. Charter ibid. pag. 387.

(*o*) Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. cap. ultim. Charter, Tom. X. pag. 366.

morrhagie du nez est prompte à éclater. Le Médecin, à l'aspect de ces symptômes, ne doit point s'effrayer, quand même le malade seroit dans le délire ou auroit un soubresaut de tendons. *Hippocrate* que nous avons également cité à l'article que nous venons de rapporter, propose uniquement les larmes involontaires pour signe de l'hémorrhagie, pourvu qu'il ne paroisse en même temps aucun signe mortel ; car s'il s'en déclare quelqu'un, la mort est inévitable (*p*). En faisant le détail de tous ces signes, dont la plupart sont censés, même seuls, des indices critiques, il s'explique de la maniere suivante : « lorsque dans une fievre (qui » n'est pas d'un caractere mortel) on » sent un mal de tête, un obscurcisse- » ment des yeux, la diminution de la » vue, & par intervalles des rayons » éblouissants de lumiere, & au lieu » d'une douleur lancinante à l'orifice su- » périeur de l'estomac, une véritable » tension aux hypocondres du côté » droit ou du côté gauche, qui n'est » accompagnée ni de douleur ni d'in- » flammation, on ne doit point s'at-

(*p*) Epidemior. Lib. I. Comment. II. text. LXXX. Charter. Tom. IX. pag. 75.

» tendre à un vomiſſement, mais à une » hémorrhagie du nez, principalement » dans les jeunes gens..... qui » approchent leur trentieme année, » beaucoup moins aux perſonnes avan- » cées en âge, plus ſujettes au vo- » miſſement (*q*). » Il a trouvé ſi peu de variations dans ces ſignes, qu'il ne reſtreint point ce pronoſtic aux fievres ardentes ſeulement, & qu'il l'étend dans toutes les autres maladies fébriles. Ces ſignes, dit-il en pluſieurs endroits, pronoſtiquent toujours d'une maniere immuable, l'hémorragie du nez (*r*). Il ajoute encore à ces ſignes, la rougeur du viſage: « Dans les fievres » la rougeur au viſage, la douleur » forte de la tête & la plénitude du » pouls, précedent ordinairement l'é- » coulement du ſang du nez (*ſ*). *Galien* inſtruit par une longue pratique, prétend, ainſi qu'il a été dit aux *Commentaires* du §. 734. que le prurit du nez, qui marque la replétion & la

(*q*) Prognoſtic. Comment. III. Sentent. XXXIII. Charter. Tom. VIII. pag. 682.

(*r*) Epidemior. Lib I. Comment. II. text. LV. Charter. Tom. IX. pag. 60.

(*ſ*) Coac. Prænot. n°. CXLIII. Charter. Tom. VIII. pag. 859.

tenſion plus grande des vaiſſeaux ſanguins, déſigne non pas les approches, mais l'exiſtence actuelle de l'hémorragie du nez. *Le ſang s'écoule dès que les malades ſe le frottent* (*t*). L'éternuement qui naît quelquefois alors, produit le même effet. *Galien* avoit une ſi grande confiance en ces ſignes, qu'il lui eſt arrivé en préſence d'autres Médecins, d'oſer prédire & annoncer une hémorragie du nez prête à ſe manifeſter, d'aſſurer même le côté du nez dont le ſang alloit couler, & en conſéquence de s'oppoſer à la ſaignée que les autres conſeilloient d'un commun accord. Un jeune homme, au cinquieme jour de ſa maladie, à meſure que *Galien* entroit dans la chambre, ſe levoit pour ſortir du lit, afin d'éviter un ſerpent rouge qu'il ſe figuroit prêt à s'élancer ſur lui. On remarquoit une couleur rouge & foncée, plus apparente au côté droit du nez, laquelle s'étendoit ſur toute la joue, « d'où il lui parut » plauſible d'inférer que le ſang cou» leroit infailliblement du côté droit (*u*)».

(*t*) Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. cap. ultim. Charter. Tom. X. pag. 366.

(*u*) Lib. de Prænot. ad Poſthum. cap. XIII. Charter. Tom. VIII. pag. 851.

Galien,

Galien, ce phénomene obſervé, ordonna tout de ſuite & ſans balancer, à un domeſtique d'aller ſecrettement chercher un vaſe *propre à recevoir le ſang*, & de l'apporter en le cachant ſous ſon habit. Bientôt le malade excité par un mouvement naturel & le prurit du nez, y porta le doigt en dedans, & le retira enſanglanté. Le ſang coula à fil, & le domeſtique qui étoit tout près, montra le vaſe couvert de ſon habit, & le reçut incontinent; à cette vue, les Médecins préſents, qui s'étoient moqué auparavant de ce préparatif, & avoient tourné en ridicule le pronoſtic hardi de *Galien*, ſe retirerent honteux & pleins de confuſion.

Outre les ſignes que nous venons de rapporter de l'hémorragie prochaine du nez, on en trouve dans les ouvrages d'*Hippocrate* bien d'autres, que cet homme immortel avoit reconnus dans les fievres. Ceux-ci proviennent également de la vîteſſe & de la plus grande quantité du ſang qui ſe porte au cerveau. Tels ſont une anxiété ſoudaine accompagnée d'inſomnie (*x*), la rougeur

(*x*) Coac. Prænot. n°. CXIII. Charter. ibid. pag. 858.

des yeux (*y*), *les ébranlements de la tête & les tintements d'oreilles* (*z*), l'abattement ſubit de l'eſprit, ſuivi d'anxiété (*a*), la ſurdité (*b*). Cependant il paroît ſenſible & concluant, que les ſignes qu'on lit dans le texte de ce *Paragraphe*, ſont les plus fréquents & les plus certains; les autres dont nous venons de parler en dernier lieu, ſe manifeſtent quelquefois, & ne paroiſſent pas toujours.

L'évidence & la probabilité de ces ſignes ſont inconteſtables; la raiſon même pourquoi ils précedent l'hémorragie du nez, ſe comprend clairement. En effet ces ſymptomes dépendent en général de la replétion & de la tenſion des vaiſſeaux ſanguins qui ſe diſtribuent aux parties internes & externes de la tête. Il n'eſt pas ſi facile de déduire d'où vient alors la tenſion des parties précordiales ſans douleur & ſans inflammation, comme l'enſeigne *Hippocrate*; on ne comprend pas à la vérité l'enchaînement & la dépendance phy-

(*y*) Ibid. nº. CLXVII. pag. 861.
(*z*) Ibid. nº. CLXVIII.
(*a*) Ibid. nº. CLXXV. pag. 862.
(*b*) Ibid. nº. CXCVI. pag. 863.

ſique de ce dernier ſigne avec les cauſes d'où les autres procedent ; cependant les obſervations de pratique conſtatent la relation intime & la correſpondance que la nature à établies entre les hypocondres & le nez. Ces faits ſont ſi lumineux & ſi viſibles, qu'*Hippocrate* a remarqué que les perſonnes en ſanté ſujettes à des hémorragies du nez, ont *la région de la rate gonflée & , pour ainſi dire , tuméfiée* (*c*). J'ai connu bien des gens habitués à ces écoulements de ſang, ſur-tout au printemps, qui en connoiſſoient les approches par une douleur qui leur ſurvenoit à la rate, & ſouvent par une eſpece de palpitations au même endroit. Dans une hémorragie d'une abondance extraordinaire pour laquelle on avoit fait inutilement une ligature aux articles, & employé ſans ſuccès beaucoup d'autres remedes, *Galien* appellé & voyant le ſang qui couloit du côté droit du nez, fit appliquer une ventouſe ſur l'hypocondre droit, & l'hémorragie s'arrêta tout de ſuite comme par enchantement

(*c*) Prælection. Lib. II. cap. XVI. Charter. Tom. VIII. pag. 826.

(*d*); dans une autre occasion où elle venoit du côté gauche du nez, il voulut qu'on appliquât la ventouse sur l'hypocondre gauche (*e*); & lorsque le sang coule des deux côtés à la fois, il conseille de l'appliquer sur les deux hypocondres à la fois; relativement à ce méchanisme, *Hippocrate* condamne les hémorragies qui se font dans un sens contraire; comme, par exemple, *lorsque la rate se gonfle, & que le sang coule du côté droit du nez, &c.* (*f*). Tant il paroît vrai que le moindre signe n'a pu échapper à la sagacité de ce grand homme; il faut donc avouer, par la force de ces exemples, que la tension des hypocondres contribue beaucoup à éclaircir & confirmer le pronostic de l'hémorragie: en convenant de ces faits qu'on ne peut révoquer en doute,

(*d*) Lib. de Prænot. ad Posthumum, cap. XIII. Charter. ibid. pag. 851. Confer. Method. Medend. ad Glaucon. Lib. I. cap. ultim. Charter. Tom. X. pag. 366.

(*e*) Method. Medend. Lib. V. cap. III. Charter. Tom. X. pag. 107. Confer. Lib. de curandi ratione per venæ-sect. cap. XI. Charter. ibid. pag. 440.

(*f*) Prædiction. Lib. I. Comment. III. n°. CXXVII. Charter. Tom. VIII. pag. 789.

peu importe de connoître la raison jusques-ici inexplicable de ce phénomene, & de savoir en quoi consiste la communication des hypocondres avec les vaisseaux du nez. Il suffit à un habile Praticien d'en être pleinement assuré par une suite d'observations constantes, à l'appui desquelles il peut, sans erreur & sans crainte, pronostiquer les accidents subséquents qui émanent dans les maladies, de ces causes cachées, mais sures. Si on desire de plus grandes explications à l'égard des affinités & des correspondances diverses & réciproques des parties de notre corps, on n'a qu'à voir ce que nous avons dit aux *Commentaires* du §. 701.

A ces signes de l'hémorragie du nez, reste enfin à ajouter celui que *Solano*, ce Médecin Espagnol célebre, tire de l'état du pouls: cet auteur, dont *Jacques Nil* a recueilli & rédigé les observations, ainsi qu'on en a fait mention aux *Commentaires* du §. 587, à l'article de la crise, se fioit à ce seul indice. Il reconnoissoit une hémorragie prochaine, uniquement au pouls rebondissant, qui approche vraisemblablement de celui que les anciens Médecins ont appellé *Discrote*, lequel consiste dans deux

pulsations ou battements distincts qu'on sent en touchant l'artere pendant chaque diastole, ou entre chaque mouvement de systole. L'expérience sans doute qu'il avoit acquise à ce sujet, devint si éclairée & si solide, qu'il déterminoit le temps où l'hémorragie devoit arriver, suivant l'intervalle que gardoit ce pouls rebondissant pour reparoître. Lorsqu'il revenoit après trente battements accomplis, ou après que l'artere s'étoit contractée & dilatée alternativement & régulièrement, trente fois, il jugeoit que l'hémorragie ne se manifesteroit qu'après l'espace de quatre jours révolus, qu'elle se développeroit dans trois jours, quand le pouls rebondissant ne se faisoit discerner qu'à la suite du dix-septieme battement; & dans deux jours, s'il survenoit après le huitieme; enfin le lendemain, s'il étoit plus fréquent. La circonspection & l'exactitude de cet excellent Praticien ont été à cet égard prodigieuses & admirables; la délicatesse de ces observations surpasse toutes les notions qu'on avoit avant lui sur cette importante matiere: toutes les fois que l'intervalle qui séparoit ces battements doubles respectivement à une seule contraction de l'artere, diminuoit

avec une certaine régularité, il marquoit & annonçoit préciſément le temps où l'hémorragie devoit commencer ; quelqu'habile qu'il y fût devenu, il n'étoit pas poſſible qu'il pronoſtiquât dans toutes les occaſions avec cette certitude, parce que le plus ſouvent ces battements redoublés arrivoient ſans ordre ; alors il ſe contentoit de prédire le jour de l'hémorragie imminente. Au ſurplus, ſa ſcience ſembloit tenir du prodige : lorſque le ſecond battement du pouls rebondiſſant étoit ſenſiblement plus fort que le premier, il déclaroit que l'hémorragie ſeroit conſidérable ou petite, ſi le premier battement ſurpaſſoit le ſecond ; au lieu qu'elle étoit modérée quand la force de l'un & de l'autre lui paroiſſoit égale. Ce rebondiſſement, au rapport de *Solano*, diminue, à meſure que le ſang coule, & diſparoît, l'hémorragie ayant ceſſé ; rien n'empêche néanmoins qu'il ne ſe renouvelle dans les mêmes maladies ſujettes à pluſieurs hémorragies critiques, ce qui n'eſt pas ſans exemple. En ces cas, le rebondiſſement du pouls continue, ou ſe reproduit derechef. Il recommande au reſte de remarquer de quel côté ou de quelle main le pouls re-

bondit davantage & d'une façon plus sensible, parce qu'ordinairement c'est de ce même côté du nez que le sang doit couler en plus grande quantité (*g*).

L'importance & l'utilité de ces observations, ainsi que l'autorité & le savoir des personnages graves à qui on en est redevable, nous imposent à tous l'obligation étroite de les vérifier dans toutes les occasions, & de les mettre à profit dans toutes les maladies.

Et est très-avantageuse le jour décrétoire. Nous nous sommes soigneusement attachés à prouver la vérité des crises dans les maladies, aux *Commentaires* du §. 587. qui traite des crises qu'on remarque dans les fievres. On a rapporté là-dessus les témoignages authentiques des anciens Médecins, & expliqué clairement ce qu'on entend par le mot proprement de crise. Quoique nous nous soyions déja étendus sur ce sujet, il convient de parler ici des jours critiques dont nous avons différé de traiter jusqu'à cet endroit, où ils se trouvent mentionnés dans le texte de ce *Paragraphe*; l'ordre des matieres nous y engage ac-

(*g*) Nihell. of. the pulse. pag. 1. &c.

tuellement, & nous allons satisfaire volontiers à cette tâche.

Rien n'est plus sûr & mieux constaté. Depuis l'origine de la Médecine, nos plus anciens Maîtres ont reconnu qu'il arrive des crises dans les maladies. Pour jetter les premiers fondements de l'art, leurs observations furent pénibles : ils remarquerent exactement tous les phénomenes & les sortes d'évacuations qui naissoient chaque jour, & reconnurent que ces troubles & ces grands changements qui précedent, accompagnent ou suivent les crises, se font à des jours précis. Ensuite de cette utile découverte, ils convinrent que dans la plupart des malades, les crises se forment régulierement les mêmes jours, & en conséquence nommerent ces jours décrétoires ou critiques. Pleins de persuasion en leurs connoissances, quand ils arrivoient à ces jours critiques, ils attendoient & observoient avec une attention scrupuleuse les accidents qui devoient paroître, & que la nature, relativement au genre de la maladie, manifestoit suivant l'ordre & les loix de l'économie animale. Voilà d'où viennent la naissance & la distinction des jours critiques & non critiques. *Galien*, en expliquant

l'hiſtoire des maladies qu'*Hippocrate* a décrite dans les livres de ſes *Epidémies*, avoue qu'il a cédé à l'évidence des criſes, & qu'il a été convaincu & inſtruit de la vérité de la doctrine des Anciens, *non par la force du raiſonnement . . . . mais par l'uſage & par l'expérience* (*h*), qui lui ont appris à différencier les jours où il arrive des changements critiques, de ceux où il ne s'en fait aucun. *Galien* préſume qu'*Hippocrate* a écrit ſes *Epidémies*, moins pour nous en donner l'hiſtoire, que pour en deduire ces axiomes ſublimes & généraux de pratique, qu'on trouve dans les *Pronoſtics* & en d'autres endroits (*i*). Quelle ſagacité n'a-t-il pas fallu dans ce premier temps, pour débrouiller ce chaos immenſe ? Car quelquefois il ſe manifeſte des criſes tous les jours dans les maladies, mais elles ne ſe reſſemblent pas, & *ne ſont ni égales en nombre, ni on ne doit point avoir en elles la même aſſurance* (*k*). C'eſt pourquoi il convenoit d'établir des jours critiques dans leſquels ſe développent

(*h*) De dieb. decretor. Lib. II. cap. IV. Charter. Tom. VIII. pag. 480.
(*i*) Ibid. Lib. I. cap. III. pag. 454.
(*k*) Ibid. cap. II. pag. 452.

des criſes évidentes, complettes, de pluſieurs ſortes & exemptes de rechûtes. A cet égard, le ſeptieme jour mérite d'être diſtingué parmi les jours critiques, parce que les criſes ſe réiterent, ſe multiplient ce jour-là, tellement que *Galien* prétend *n'avoir jamais pu les compter toutes* (*l*), & affirme en même temps n'avoir jamais remarqué qu'il s'en ſoit décidé quelqu'une au douzieme & au ſeizieme jour des maladies, qu'il conclut pour cette raiſon devoir être poſitivement exclus du nombre des jours critiques (*m*). Deux objets principaux nous excitent à fixer notre attention ſur les jours critiques : le premier conſiſte à reconnoître le changement ſubit en mieux ; ou la tendance notable de la maladie en ſanté qui ſe déclare dans ces jours ; le ſecond, qui ne paroît pas d'une moindre conſéquence, ſert à nous apprendre que dans les maladies d'un mauvais caractere, c'eſt préciſément à ces mêmes jours que le mal empire & qu'il ſe développe des accidents mortels, & les plus fâcheux. Selon ces principes, *Hippocrate* dit que *les fievres ſe terminent*

(*l*) Ibidem.
(*m*) Ibidem.

les mêmes jours qu'elles se jugent, ou les malades échappent, ou meurent (*n*). De plus, il est certain que dans les longues maladies, ainsi que *Galien* l'a observé & vérifié par une foule d'exemples rapportés dans les livres des *Epidémies*, il se forme des crises imparfaites, à la faveur desquelles la maladie calme & diminue pendant quelques jours, pour augmenter & se reproduire ensuite avec plus de véhémence. « Il y a souvent des » jours critiques où les rechûtes com- » mencent; & lorsque les malades ont » passé le jour critique sans qu'elles » éclatent, il faut attendre dans cette » surséance un autre jour critique, pour » que la maladie se termine (*o*) ». Ce précepte vrai & excellent est évidemment confirmé par l'exemple du malade *qui fut détenu dans le jardin de Dealcius* (*p*): le onzieme de sa maladie, il essuya une crise, après laquelle le cerveau devint très-libre, la fievre cessa, & la sueur parut abondante; cepen-

(*n*) Prognostic. Comment. III. Sentent. 1. Charter. Tom. VIII. pag. 661.

(*o*) De dieb. decretor. Lib. II. cap. IV. Charter. Tom. VIII. pag. 482.

(*p*) Epidemior. Lib. III. Comment. I. text. XIV. ægrot. III. Charter. Tom. IX. pag. 222.

dant, malgré ces accidents avantageux, cette crise fut imparfaite, puisque *les urines resterent claires & ténues, passé le temps de la crise* (*q*); signe qu'*Hippocrate* a toujours regardé comme mauvais dans les maladies de ce caractere : ce malade (*r*) resta encore deux jours sans fievre, mais le quatorzieme elle revint, accompagnée de délire & d'insomnies (*s*). Le dix-septieme jour, il se déclara une sueur abondante & générale de tout le corps, qui parut le soulager & dégager aussi le cerveau ; la fievre & la soif néanmoins subsistoient toujours, *les urines étoient pâles & sans couleur* (*t*), & ce nouvel effort de la nature n'avoit pas rendu la crise plus parfaite. Le vingtieme jour, la sueur devint encore abondante, & la fievre disparut pour la seconde fois. Les urines pourtant continuerent d'être ténues ; marque que le mal n'étoit pas encore dompté, ni sa cause physique éteinte dans le corps. Aussi le quarantieme jour, le malade

(*q*) Ibid. text. XXIII. pag. 225.
(*r*) Epidemior. Lib. III. Comment. I. text. XXIII. Charter. Tom. IX. pag. 225.
(*s*) Ibid. text. XXIV. pag. 226.
(*t*) Ibid. text. XXVII. pag. 227.

eut un dévoiement « copieux de pituite » blanche ; il ſua abondamment dans » toute l'habitude du corps, & cette » ſueur néceſſaire & critique termina » parfaitement la maladie (*u*) ». On voit clairement, par la ſimple énumération des jours, qu'*Hippocrate* appelle critiques, que les changements remarquables, les rechûtes de cette maladie & ſon retour en ſanté, arrivent manifeſtement à un des jours qu'on nomme décrétoires ou critiques. On peut appuyer cet exemple d'une infinité d'autres qu'*Hippocrate* a conſacrés à la poſtérité dans ſes ouvrages immortels ; & l'on ſe perſuadera pleinement que tous les changements, ou en mieux ou en pire, qu'on obſerve dans les maladies, ſuivent un ordre immuable & ſe font régulièrement après un période fixe de jours.

Au reſte, cette régularité de jours qu'on ne peut ſe refuſer d'admettre pour les révolutions de l'économie animale, ne détruit & n'empêche point, que quelquefois dans les maladies malignes, toutes les fonctions organiques ne ſoient ſi fort dérangées & troublées, qu'elles ne puiſſent plus ſuivre d'ordre dans leur

(*u*) Ibid. text. XXIX.

cours. Les forces de la nature qui luttent foiblement contre la violence de la maladie, ne faisant que retarder leur oppression & leur chûte, succombent plutôt ou plus tard ; & étant dans l'impuissance de résister, n'exercent que des opérations imparfaites. On a dit aussi aux *Commentaires* du §. 587. où il est question de la crise, que l'expérience certifie, & que le témoignage des anciens Médecins confirme, qu'il n'arrive pas des crises dans toutes les maladies. *Hippocrate* remarque dans les fievres ardentes épidémiques, dont il a détaillé les symptomes, que « les urines paroissoient » abondantes & ténues, & qu'il ne se » manifestoit aucun indice avantageux, » aucun signe critique ; qu'il n'y avoit » aucun jour de la maladie qui pût être » censé décrétoire : on ne voyoit arriver » ni hémorragie du nez, ni abcès en » aucune partie, lesquels sont ordinai- » rement critiques. Chaque malade mou- » roit, selon que le sort en décidoit, » d'une maniere confuse, désordonnée, » incertaine, & communément sans » crise (*x*) ». Or, si ces maladies

(*x*) Ibid. Comment. III. text. XLI. XLII. pag. 274. 275.

étoient privées de criſes, il ne pouvoit point y avoir de jours critiques, & toute obſervation paroiſſoit inutile à cet égard : mais dans celles où il arrive des criſes, qu'elles ſoient bonnes ou mauvaiſes, parfaites ou imparfaites, pronoſtiquant la mort ou la ſanté, ſe terminant, ſoit en mieux, ſoit en pire, l'obſervation des jours critiques eſt d'une utilité eſſentielle, & influe ſur la conduite entiere de la maladie.

Voici de quelle façon *Hippocrate* fait l'énumération & trace l'ordre des jours critiques, après avoir dit que « les fievres légeres & qui ſont accompagnées de ſymptomes évidemment » ſans danger & de peu de conſéquence, » ſe terminent le quatrieme jour & » ſouvent plutôt, & que ſur-tout les » fievres malignes & toutes celles qui » s'annoncent par des ſignes graves & » alarmants font périr les malades le » quatre & même avant (*y*) » ; il continue de cette ſorte ; « c'eſt là le premier periode de ces maladies funeſtes, » le ſecond s'étend juſqu'au ſeptieme » jour, le troiſieme dure juſqu'au on-

(*y*) Prognoſtic. Comment. III. Sentent. 11. Charter. Tom. VIII. pag. 663.

„ zieme, le quatrieme va juſqu'au „ quatorzieme, le cinquieme ſe pro- „ longe juſqu'au dix-ſeptieme, & le „ ſixieme tend au vingtieme jour (ζ). „ Enſuite on n'a qu'à recommencer le „ même ordre & à compter de la même „ maniere, & dans cette progreſſion le „ premier periode d'après deviendra le „ trente-quatrieme jour, le ſecond ſe „ terminera au quarantieme, & le troi- „ ſieme ira juſqu'à ſoixante jours (*a*). „ Il dit dans les *Aphoriſmes*, que " le „ quatrieme eſt le jour indicatif de „ la premiere ſemaine; enſuite le hui- „ tieme, qui eſt le premier de la ſeconde; „ le onzieme devient auſſi un jour de „ remarque, lequel eſt le quatrieme „ de la ſeconde ſemaine. On doit „ obſerver encore le dix-ſeptieme qui „ eſt le quatrieme, en comptant du „ quatorzieme, & le ſeptieme en com- „ mençant du onzieme (*b*) „. On verra bientôt quels ſont les jours indicatifs; nous n'avons rapporté ici ces deux citations d'*Hippocrate*, que

(ζ) Ibid. Sentent. III. pag. 664.
(*a*) Ibid. Sentent. V. pag. 665.
(*b*) Aphoriſm. Sect. II. n°. XXIV. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 67.

pour montrer le cas particulier qu'il fait du quatrieme & du septieme jour de chaque semaine, & les raisons pour lesquelles il en recommande si fort l'exacte observation.

Il propose cependant un autre ordre des jours critiques dans les épidémies, où il établit d'abord, que " les ma-„ ladies qui se redoublent les jours „ pairs se terminent également les jours „ pairs, & que celles dont les redou-„ blements arrivent aux jours impairs, „ se jugent aussi aux jours impairs (*c*) „ De-là, il paroît qu'il divise en deux classes les jours critiques, de la maniere suivante : " l'ordre des jours critiques „ dans le nombre pair est premiérement „ le quatrieme, le sixieme, le huitieme, „ le dixieme, le quatorzieme, le vingt-„ huitieme, le trentieme, le quarante-„ huitieme, le soixantieme, le quatre-„ vingt & le centieme. A l'égard du „ nombre progressif des jours critiques „ impairs, c'est le troisieme, le cin-„ quieme, le septieme, le neuvieme, „ le onzieme, le dix-septieme, le vingt-„ unieme, le vingt-septieme & le trente-

(*c*) Epidemior. Lib. I. Comment. III. text. XIII. Charter. Tom. IX. pag. 95.

„ unieme (*d*) „. Afin de concilier ces paſſages, *Galien* remarque dans les *Commentaires* de cet endroit, qu'*Hippocrate* ne fait ici que détailler les jours critiques ſelon leur ordre ſucceſſif, tandis que dans les *Pronoſtics* il décrit avec exactitude les périodes qui les diſtinguent de quatre en quatre jours; Au ſurplus, *Galien*, après avoir rapporté ces deux dernieres citations, ſoutient dans un autre endroit, qu'*Hippocrate*, dans les épidémies, n'a voulu qu'expoſer les jours où les criſes arrivent ordinairement, pour ſoulager la mémoire & les retenir aiſément: il prévient à ce ſujet, que les livres des *Epidémies* ont été dailleurs compoſés avant les *Pronoſtics* & les *Aphoriſmes*, & que ſon deſſein a été d'y conſigner d'abord l'hiſtoire de ſes premieres obſervations. Il infere de-là, que dans les *Pronoſtics* & les *Aphoriſmes*, *Hippocrate* n'a prétendu que mentionner les jours " dont „ l'influence eſt la plus grande ſur la „ maladie, & dont le nombre eſt parfait, „ reſpectivement à leur ordre & à leur „ ſingularité ..... de plus, ils „ contribuent merveilleuſement à pro-

(*d*) Ibid. text. XIV.

„ noſtiquer les iſſues & les criſes à „ venir (*e*) „. Cet éclairciſſement nous apprend pourquoi *Hippocrate ſemble retrancher dans les Pronoſtics* & les *Aphoriſmes* la plupart des jours critiques qu'il rapporte en ſi grand nombre dans le premier livre des *Epidémies* (*f*).

Il ſuit de ce que nous venons de dire, que les jours compris dans les périodes de quatre ou de ſept en ſept jours, méritent ſpécialement le nom de critiques, & qu'on ne doit pas même le donner excluſivement à d'autres, à cauſe de leur importance, de leur efficacité & de leur certitude. Ayant égard à ces juſtes conſidérations, *Galien* diſtingue très-bien de ceux-là, les autres jours où il ſurvient quelquefois des criſes; il les nomme, pour les différencier totalement, *coincidents* παρεμπιπτόντας ἡμέρας (*g*), les regarde comme d'un genre ſubalterne, leſquels produiſent par fois quelques criſes qui arrivent très-rarement, & dans leſquelles on ne peut avoir que des foibles aſſurances. *Galien* eſtime

(*e*) De dieb. decretor. Lib. II. cap. VI. Charter. Tom. VIII. pag. 484.
(*f*) Ibid. Lib. I. cap. III. pag. 454.
(*g*) Ibid. Lib. III. cap. VIII. pag. 500.

donc, que les jours critiques ſont proprement ceux où le cours régulier de la maladie & les efforts de la nature qui la combat, ou autrement le concours ſimultané de toutes les actions organiques du corps, excitent à un temps précis, des changements ſubits & des phénomenes conſidérables. Il a enviſagé les coincidents comme des jours critiques précaires ou empruntés, où les forces de l'économie animale provoquées, irritées par un nouveau redoublement de la maladie, par un remede donné à contre-temps, par une faute du malade ou de ceux qui le ſervent, procurent un trouble général & un véritable changement, qui ſe fait ou plutôt ou plus tard, ſans être aſſujetti à aucun ordre naturel ni à aucun période fixe & réglé; ces jours ne ſont pas critiques naturellement, ils le deviennent ſeulement par un accident acceſſoire, comme un accès, un redoublement fort, une erreur dans le régime, &c. qui les rendent tels. Voilà le principe fondé de cette dénomination & la raiſon de la diviſion en jours critiques proprement dits & en coincidents. Effectivement, lorſque les redoublements arrivent aux jours impairs,

les troisieme & cinquieme sont autant critiques que le quatrieme (*h*). La raison en est évidente : elle consiste en ce que les forces de la nature mises en mouvement par la violence du redoublement, tâchent, même avant le temps convenable de la maladie, avant même celui du développement de la matiere morbifique, d'exciter une évacuation critique pour la chasser des voies du corps. Il en est de meme du sixieme jour dans les maladies qui se redoublent les jours pairs, où il peut se développer quelquefois des symptomes critiques, témoin cette jeune fille de Larisse, dont *Hippocrate* décrit la fievre ardente, qui eut, le sixieme jour de la maladie, une abondante hémorragie & une sueur copieuse & générale qui la terminerent entiérement (*i*). *Hippocrate* dailleurs avertit au sujet de cette malade, qu'elle étoit fort tourmentée & inquiete aux jours pairs ; & il transmet comme un phénomene extraordinaire, que cette crise heureuse & parfaite soit arrivée au sixieme jour ; car la fievre ne revint plus,

(*h*) Ibidem.

(*i*) Epidemior. Lib. III. Comment. III. text. LXXXIII. ægrot. XII. Charter. Tom. IX. pag. 306.

& la maladie fut tout-à-fait terminée. *Galien* cependant a toujours regardé comme ſuſpects les ſymptomes critiques qui ſurviennent au ſixieme jour ; voilà pourquoi il a ſurnommé le ſeptieme jour (*k*), critique bon ; & le ſixieme (*l*), critique mauvais ; parce qu'il eſt rare que la criſe ſoit bonne & parfaite, & que le trouble qu'elle excite dans le corps, eſt toujours dangereux. Voyez touchant cette matiere, ce qu'on a dit aux *Commentaires* du §. 587.

On comprend par-là viſiblement, pourquoi dans les premieres ſemaines ou dans les premiers ſept jours où ſe terminent ordinairement les maladies extrêmement aiguës, il arrive des criſes accidentelles, & les troiſieme, cinquieme & ſixieme deviennent des jours critiques coincidents (*m*). En effet, la violence des ſymptomes de ces maladies eſt ſi grande, qu'elle accélere ſouvent la criſe, la néceſſite & l'anticipe le trois & le ſix d'une maniere dangereuſe, tandis qu'elle eût été bonne & parfaite au quatrieme,

(*k*) De dieb. decretor. Lib. I. cap. IV. & V. Charter. Tom. VIII. pag. 456. 457.
(*l*) Ibidem.
(*m*) Ibid. Lib. III. cap. VIII. pag. 502.

ou septieme jour, qui sont véritablement critiques, & où elle auroit dû positivement arriver. Dans la seconde semaine, on ne compte presque que le neuvieme jour, parmi les jours critiques coincidents: « Il tient le milieu entre les deux décré-» toires, le septieme & le onzieme, » dont il est également éloigné ; quel-» quefois il sert à completter la crise » qui ne s'est point achevée au septieme » jour ; d'autres fois il développe & com-» mence celle qui doit s'accomplir le » onzieme ; rarement néanmoins la crise » du septieme jour se termine au neu-» vieme, lequel plus souvent devance » celle du onzieme (*n*) » Il convient de remarquer que les maladies qui ne sont pas si violentes, & dont le cours excede la premiere semaine, ne paroissent pas si sujettes à des symptomes si fougueux ; les organes sont par conséquent moins vivement irrités, & la nature moins puissamment sollicitée à provoquer des mouvements critiques avant le temps requis de leur formation. Aussi, passé le quatorzieme jour, on distingue peu de jours critiques coinci-

(*n*) Ibid. pag. 501.

dents

dents, & il n'arrive des crises qu'aux seuls jours critiques.

Il s'ensuit donc, que l'hémorragie la plus salutaire qui puisse se manifester à un jour critique, est celle qui paroît le quatrieme, le septieme, le onzieme, le quatorzieme, le dix-septieme, le vingtieme jour, qui sont des jours critiques avérés. Lorsque cette même hémorragie se déclare un jour critique coincident, comme le troisieme, le cinquieme, le sixieme ou le neuvieme, elle est surement moins bonne & moins favorable : elle devient enfin plus douteuse & suspecte, si elle se décide en d'autres jours. Ce que nous venons de dire de l'hémorragie du nez, est également applicable à toutes les autres évacuations critiques.

Les esprits tant soit peu contentieux pourroient nous objecter, que toute espece d'évacuation de la matiere morbifique est bonne en tout temps de la maladie, en quelque jour qu'elle arrive ; & qu'ainsi il paroît plus minutieux qu'utile, d'observer le temps des événements critiques. A cela, nous pouvons plausiblement répondre, qu'il n'est pas douteux qu'on doit desirer que l'évacuation des matieres morbifiques, nuisibles au

corps, ſe faſſe toujours, pourvu qu'elle ſoit parfaite, qu'il n'en reſte point de levain & de foyer intérieur, pourvu que les bonnes humeurs ne ſoient point entraînées & expulſées avec elles, pourvu enfin que ces matieres en ſortant n'excitent point de dérangements & de troubles ſi conſidérables, qu'il n'en puiſſe réſulter d'autres maux plus redoutables. Or, nous avons démontré dans l'hiſtoire générale des fievres, que la cauſe phyſique de la fievre doit être atténuée, aſſimilée, rendue mobile & préparée à être expulſée par l'énergie & l'action même de la fievre, réduite à un dégré convenable & modéré de force, en ſorte qu'elle ne ſoit ni trop vive ni trop foible. A cet effet, ou pour opérer le changement de la matiere morbifique qu'on appelle coction, il faut bien néceſſairement un eſpace requis & déterminé de temps, dont l'étendue differe ſuivant la plus ou moins grande intenſité de la fievre & ſelon le caractere plus ou moins rebelle de la matiere morbifique. Les anciens Médecins, après beaucoup de vigilance & d'exactes obſervations, ont préciſément diſcerné & découvert ces intervalles de temps eſſentiels dans les maladies, afin que l'activité modérée

& énergique de la fievre détache, rende mobile & atténue la cauſe phyſique de la maladie, & la diſpoſe à être enſuite évacuée des viſceres & des vaiſſeaux qui la contiennent. Ces temps ſont par conſéquent ce qu'ils ont nommé les jours critiques. D'après ces obſervations réfléchies n'ont-ils pas eu raiſon de regarder comme ſuſpects les changements des maladies qui ſurviennent en d'autres temps, étant moins produits par les efforts de la nature, ſupérieurs à la violence du mal, que par la véhémence des ſymptomes de la maladie, ou par les erreurs commiſes de la part des malades, des gens qui les ſervent, ou des Médecins peu exercés qui les conduiſent. Car la ſecrétion ou la ſéparation des matieres morbifiques d'avec les humeurs animales ne peut-être que l'ouvrage de la nature, & non l'effet uniquement de l'art. Lorſqu'un endroit quelconque du corps eſt attaqué d'une inflammation phlegmoneuſe peu ſuſceptible de réſolution, le plus habile Anatomiſte ne ſauroit parvenir à dégager les particules viciées qui la forment, ni les vaiſſeaux qu'elles obſtruent, ſans léſer les parties voiſines. Cependant, la nature dans ſon méchaniſme ſimple,

excite une douce ſuppuration, qui s'accomplit en un certain eſpace de temps, & à la faveur de laquelle les matieres morbifiques ſe ſéparent parfaitement des liqueurs ſaines. Cet exemple nous ſuggere des raiſons de comparaiſon & de ſimilitude, dont on peut faire un excellent uſage: effectivement, les anciens Médecins ont compris, ainſi qu'on a dit ailleurs aux §. 387. 593. 730. qu'il ſe fait dans les fievres une eſpece de ſuppuration des humeurs morbifiques contenues dans le ſyſtême vaſculeux, analogue & à peu près ſemblable à celle qui réſulte dans les inflammations & les abcès, des efforts victorieux de la nature pour la génération du pus (*o*). Celui qui ſe forme de la maſſe des humeurs qui circulent dans les arteres & dans les veines, ſe trouve proportionnellement dans les urines qui l'entraînent. Au reſte, qu'on ne s'imagine point que nous admettons ici une ſuppuration abſolue dans l'intérieur des vaiſſeaux entiers du corps humain: afin qu'on ne ſoit pas choqué par ce terme, il eſt bon d'avertir que nous entendons

(*o*) Galen. de different. Febr. Lib. I. cap. VII. Charter. Tom. VII. pag. 115.

parler d'une ſuppuration mitigée ; c'eſt-à-dire, d'une coction particuliere des humeurs morbifiques qui derivent alors par les urines. Or, puiſqu'il eſt inconteſtable que le changement d'une tumeur phlegmoneuſe en abcès demande indiſpenſablement un temps requis à la perfection du pus qui s'y engendre, peut-on refuſer ce même temps convenable à la coction des humeurs morbifiques qui circulent dans les vaiſſeaux. Quelquefois la liqueur extravaſée dans une partie enflammée, perce d'une maniere déſavantageuſe avant la formation du pus ; de même dans les maladies, il arrive des évacuations ſans que les humeurs ſoient préparées, ſéparées ni ſuffiſamment élaborées ; ces opérations imparfaites ſe reſſemblent & ne deviennent preſque d'aucune utilité : en premier lieu, elles n'évacuent qu'une partie de la matiere morbifique, & le reſte produit immanquablement après, une rechûte ; en ſecond lieu, elles emportent ſouvent par leur précipitation & leur impétuoſité une grande quantité de bonnes humeurs confondues avec les mauvaiſes qui demeurent dans le corps, leſquelles, en ſe répandant, pullulent & inficient le ſang des mêmes qualités

vicieuſes, parce que ſa ſuppuration n'a pas été parfaite, & que la plupart des matieres morbifiques ne s'en étoient point encore ſéparées.

Les petites véroles prouvent évidemment le peu d'utilité qu'on retire en général dans les maladies, des efforts que l'on tente pour anticiper la ſéparation & l'excrétion des matieres morbifiques, avant le temps convenable & limité par la nature. J'adopte volontiers cette maladie pour exemple, parce que les anciens Médecins n'en font aucune mention, & qu'on y remarque ſenſiblement l'efficacité des jours critiques. Les miaſmes varioliques ayant atteint une perſonne en bonne ſanté, font naître bientôt la fievre, qui confine inſenſiblement à l'extrêmité du corps la matiere morbifique, & l'oblige à ſe dépoſer par une métaſtaſe critique ſur toute l'étendue de ſa ſurface. Si l'éruption s'acheve le quatrieme jour de la maladie, la fievre calme incontinent; & tous les autres ſymptomes, ainſi que le juſtifie l'expérience journaliere, non ſeulement diminuent, mais diſparoiſſent ordinairement. Tel eſt le cours favorable & régulier de cette maladie dangereuſe. Néanmoins, quand les boutons paroiſ-

ſent avant ce temps, ſoit à cauſe de la trop grande vivacité de la fievre, ſoit par rapport au régime échauffant dont le malade uſe, aux remedes ſudorifiques qu'on lui donne, au poids exceſſif des couvertures dont on l'accable, &c. ils deviennent en beaucoup plus grand nombre, acquierent un caractere plus mauvais, & les accidents qui accompagnent l'éruption ſéviſſent avec plus de vigueur, & ſont peu capables d'adouciſſement. Eu égard à cet inconvénient, *Sydenham* regardoit les petites véroles d'un genre d'autant plus fâcheux, que l'apparition étoit plus prompte & devançoit davantage le quatrieme jour (*p*). Par un retour également funeſte, lorſque l'abattement des forces du malade ou l'impétuoſité de la fievre troublent tellement les fonctions organiques, que la ſéparation critique des matieres morbifiques ne peut point s'accomplir, & qu'ils s'oppoſent tout-à-fait à l'éruption des boutons qui ne ſe manifeſtent que d'une maniere lente & imparfaite, on voit naître une foule de ſymptomes anomales

(*p*) Sect. III. cap. 11. ubi de curat. pag. 182. 183.

qui deviennent presque déja des signes mortels.

Ces explications prouvent, ce semble, inconteſtablement, qu'il y a dans les maladies des intervalles réguliers de temps, dont la nature a beſoin pour changer, aſſimiler, rendre mobile, préparer, expulſer du corps ou dépoſer en d'autres endroits la matiere morbifique. En ſorte que la ſcience du Médecin conſiſte à obſerver exactement ces périodes ou ces eſpaces de temps dans la cure des maladies, afin que les ſecours précoces de l'art ne nuiſent, par une précipitation mal entendue, que nous ne cherchions point d'évacuer des matieres qui ne ſont pas encore prêtes à être expulſées, ou que nous ne nous oppoſions inconſidérément à la ſortie de celles qui ſe trouvent diſpoſées à ſubir les canaux excréteurs, & dont la nature médite & prépare l'iſſue par les endroits convenables. Apprenons par-là à ne point avoir une confiance aveugle & déplacée aux évacuations & aux changements conſidérables qui arrivent dans d'autres temps, parce qu'il y a peu à compter deſſus : ces criſes irrégulieres, déſordonnées & inattendues, ſont infidelles, ſans aſſurance, ſont fréquem-

ment dégénérer la maladie en pire, ou du moins la rendent sujette à des rechûtes.

Après avoir établi la stabilité & l'efficacité des jours critiques, il s'agit d'apprendre à les discerner & à les connoître ; & pour cela, il faut savoir de quel temps on doit calculer le commencement de la maladie. On a agité cette question aux *Commentaires* du §. 590. il seroit hors de propos d'entreprendre ici la même discussion ; nous nous contenterons d'avertir seulement qu'on entend par l'intervalle d'un jour, *le temps complet du jour & de la nuit, qui partagent les vingt-quatre heures* (*q*).

En considérant les différentes classes qu'*Hippocrate* a faites des périodes des maladies, il s'ensuit que les maladies les plus aiguës qui forment la premiere classe, se terminent au quatrieme jour ; celles de la seconde au septieme ; celles de la troisieme au onzieme, & ainsi de suite. On voit que le jour du milieu de chaque semaine, c'est-à-dire, le quatrieme & le dernier, qui est le septieme, sont, suivant son opinion, ceux qui mé-

(*q*) Galen. de Crisib. Lib. I. cap. XVI. Charter. Tom. VIII. pag. 400.

ritent la plus grande attention : voilà comme il s'en explique clairement lui-même dans les Aphorismes (*r*) & les Pronostics (*f*) qui ont été précédemment cités. Observez cependant qu'à l'égard du sixieme période des fievres, il ne l'étend pas au vingt-unieme jour, mais il le limite au vingtieme ; il semble restreindre la seconde semaine & la joindre à la troisieme, en sorte que le dernier jour de la seconde semaine se trouve retranché & est compté pour le premier de la troisieme semaine. Il n'en a pas usé de même à l'égard de la premiere & de la seconde semaine, qu'il a exactement distinguées, sans toucher à la plénitude des jours qui les composent séparément. Car il dit nommément que *le huitieme de la seconde semaine commence positivement la troisieme* (*t*) ; & qu'il appelle le onzieme jour de la maladie, le quatrieme de la seconde semaine, tandis qu'il prend le dix-septieme pour le quatrieme, en comptant du quator-

(*r*) Aphorism. Sect. II. n°. XXIV. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 67.

(*f*) Prognostic. Comment. III. Sentent. III. Charter. Tom. VIII. pag. 664.

(*t*) Ibidem.

zieme ; & le septieme, à commencer par le onzieme. D'où il paroît visiblement qu'il a confondu la troisieme dans la seconde semaine ; & qu'en suivant le calcul d'*Hippocrate*, l'espace des trois semaines dans les fievres se réduit à vingt jours. On peut vérifier cette supputation par ce qui suit le passage cité. « Par la même raison, & conformément au calcul que nous venons de faire, le premier période est défor-» mais de trente-quatre jours, le second » de quarante, & le troisieme de » soixante (*u*) ». Concluons décidément de là que les maladies dont le cours est long, n'ont plus que le vingtieme jour de vraiment critique, ce qui fait positivement l'espace de trois semaines révolues, puisqu'on lit dans les *Epidémiques*, que les maladies mentionnées ci-devant, se sont terminées le quatre-vingt, le centieme, le cent & vingtieme jour. L'observation seule a conduit *Hippocrate* à ces découvertes, & l'a engagé à retrancher un jour de la seconde semaine : elle doit être dans la saine pratique, l'unique guide du Médecin qui veut s'instruire des actions ré-

(*u*) Ibid. Sentent. v. pag. 665.

gulieres de la nature ; peu importe de connoître la raiſon de la ſuppreſſion de ce jour, & pourquoi la troiſieme ſemaine rentre dans la ſeconde, & non la ſeconde dans la premiere ; ce phénomene eſt inexplicable : *Hippocrate*, qui n'en a point donné la ſolution, l'a reconnu ; & après avoir fixé les périodes des maladies juſqu'au vingtieme jour, il ajoute ce qui ſuit : « on ne doit point, à l'égard » des ſemaines, compter exactement » tous les jours compétents, ni compter l'année & les mois par le nombre » entier des jours (*x*) ». *Galien* s'eſt fort étendu là-deſſus, & a tâché de prouver cette propoſition par le cours inégal de la lune. « Trois ſemaines, reprend-il, ne ſont point compoſées de » vingt-un jours complets, mais de vingt » jours & d'un peu moins de la moitié » d'un (*y*) ». De là, pour juſtifier le précepte d'*Hippocrate*, il prétend conclure que la criſe appartient plus & doit plutôt tomber au vingtieme, qu'au vingt-unieme jour. Au reſte, on a déja répété pluſieurs fois qu'*Hippocrate* avoit

(*x*) Ibid. Sentent. IV. pag. 664.

(*y*) De dieb. decretor. Lib. III. cap. IX. Charter. ibid. pag. 503. & alibi paſſim.

déduit les axiomes généraux qui forment les livres des *Pronoſtics* & des Aphoriſmes, des phénomenes & des obſervations qu'il a faites dans les *Epidémies*. En liſant l'hiſtoire des maladies conſtatées dans le premier & le troiſieme livre de ſes *Epidémies*, (qui ſont principalement cenſés originaires & lui appartenir) on ne trouvera pas un ſeul exemple de criſe qui ſe ſoit manifeſtée le vingt-unieme jour; & ſi je ne me trompe, il ne fait même nulle part mention des accidents ſurvenus ce jour-là dans les maladies, tandis qu'il remarque ſoigneuſement en toutes occaſions tout ce qui arrive aux jours critiques. Voilà donc pourquoi *Hippocrate* a ôté le vingt-unieme jour du nombre des jours critiques, & a ſtatué le vingtieme, critique, puiſque la criſe bonne, mauvaiſe ou imparfaite, ſe déclare évidemment & par préférence ce jour-là, & que la plupart des maladies s'y terminent préciſément. La femme de *Philinus mourut en effet le vingtieme jour* (*z*). *Chærion* éprouva le ſeptieme jour une criſe imparfaite, le neuvieme une re-

(*z*) Epidem. Lib. I. Comment. III. text. IV. ægrot. IV. Charter. Tom. IX. pag. 104.

chûte, le quatorzieme une fievre violente, le dix-septieme un effort nouveau de la nature qui méditoit une crise, & *la maladie se termina parfaitement le vingtieme jour* (*a*). *Hermocrate* eut également le vingt une crise incomplette, une rechûte le vingt-quatre, & mourut le vingt-sept (*b*). Il en arriva autant au malade *qui étoit au jardin de Dealce* (*c*), en qui on reconnut une crise imparfaite le vingtieme jour (*d*), & dont la maladie fut entiérement terminée le quarantieme. *Hippocrate* ayant observé que les crises se manifestent ordinairement le quatrieme jour de la premiere & de la seconde semaine, qui fait le quatre & le onze de la maladie, a attribué à ces jours une grande efficacité; & après avoir remarqué qu'il se développe fréquemment de pareilles crises le dix-septieme jour, il l'a regardé comme le quatrieme de la troisieme semaine. Par cet arrangement, le vingtieme devient

---

(*a*) Ibid. Lib. III. Comment. II. text. II. ægrot. V. pag. 234.

(*b*) Ibid. Comment. I. text. V. ægrot. II. ad text. XII. pag. 210. 219.

(*c*) Ibid. text. XIV. ægrot. III. pag. 222.

(*d*) Ibid. text. XXIX. pag. 227.

le dernier jour de la troiſieme ſemaine, lequel eſt auſſi le plus ſouvent critique. Voilà donc la véritable raiſon qui l'a obligé de tronquer un jour de la ſeconde ſemaine, que la troiſieme uſurpe ; en ſorte que le quatorzieme eſt tout à la fois la fin de la ſeconde ſemaine & le commencement de la troiſieme. Pour ce qui concerne le dix-ſeptieme, on n'a qu'à parcourir les livres des *Epidémies*, afin de ſe convaincre qu'une foule de maladies s'y terminent. La maladie d'*Hérophon* ſe jugea imparfaitement le neuvieme jour, redoubla le quatorzieme, enſuite ſe termina pleinement le dix-ſeptieme, & *il échappa contre toute apparence* (*e*). La femme qui, après un accouchement difficile & laborieux, mit au monde deux filles, *mourut le dix-ſept dans un délire phrénétique* (*f*). Il rapporte en beaucoup d'autres endroits, des exemples de fievres ardentes qui ont eu des criſes parfaites ce même jour. Bien plus, *Hippocrate* remarque que dans la conſtitution épidémique dont il donne

(*e*) Ibid. Lib. I. Comment. III. text. III. ægrot. III pag. 103.

(*f*) Ibid. Lib. III. Comment. III. text. XXXIX. ægrot. XIV. pag. 308.

la description (*g*), aucun de ceux qui essuyerent des crises le dix-septieme jour, ne fut sujet à des rechûtes (*h*); distinction particuliere qui prouve & constate l'excellence & le mérite du dix-septieme jour, & à quel juste titre il doit être placé dans l'ordre des jours critiques.

Cet arrangement & cette disposition naturelle des jours critiques sont si évidents & confirmés d'une maniere si inconteſtable, qu'après le vingtieme jour il a retrouvé & recommencé le même ordre & la même progression des jours critiques d'auparavant; c'est-à-dire, qu'il a observé pour critiques, le vingt-quatre, le vingt-sept, le trente-quatre & le quarantieme, qui correspondent parfaitement au quatre, au sept, au onze, au dix-sept & au vingtieme. Ensuite viennent les soixante, quatre-vingt, cent & cent vingt, & on reprend successivement cet ordre naturel. Nous pourrions facilement appuyer par des exemples choisis dans le premier & le troisieme livre des *Epidémies*, cette derniere énumération des jours critiques,

(*g*) Ibid. Lib. I. Comment. II. text. XVI. pag. 43.

(*h*) Ibid. text. LXXXIII. pag. 76.

dont le commencement paroît exactement conforme aux trois premieres semaines ; mais il ne faut pas s'appesantir sur tous les détails, on peut les vérifier aux endroits que nous nous contentons d'indiquer, parce que chacun en reconnoîtra aisément les applications & les preuves.

Afin de ne rien dissimuler, nous avouerons ingénument, qu'*Hippocrate* dans les *Aphorismes* met le vingt-unieme jour au nombre des jours critiques ; il s'énonce ainsi : « les sueurs qui se manifestent dans les fievres, sont bonnes » & avantageuses lorsqu'elles commencent le troisieme, le cinquieme, le » septieme, le neuvieme, le onzieme, » le quatorzieme, le dix-septieme, » le vingt-unieme, le vingt septieme, » le trente-unieme & le trente-quatrieme » jour, parce que ces sueurs sont critiques, & terminent les maladies. » Celles qui arrivent dans un ordre » différent, présagent la difficulté de » la cure, la longueur & les rechûtes » des maladies (*i*) ». Remarquez encore, qu'en cet endroit il ne fait point

(*i*) Aphorism. Sect. IV. n°. XXXVI. ibid. Part. II. pag. 158.

mention du quatrieme jour. Véritablement *Galien* dans ſes *Commentaires* ſur cet Aphoriſme, eſt porté à croire que cette différence ne vient qu'à cauſe que les maladies qui ſe redoublent aux jours impairs, ſe terminent plus vîte, & il proteſte s'en être aſſuré par ſa propre expérience ; " la plupart des " maladies fort aiguës qui ſe jugent " par des ſueurs critiques, ſe terminent " au troiſieme & au cinquieme jour " plutôt qu'au quatrieme(*k*)". A l'égard du vingt-unieme jour, on peut ſoupçonner avec fondement, que c'eſt une erreur qui s'eſt gliſſée : la contradiction ſeroit évidente, cet endroit a été par conſéquent altéré, & il faut lire vingt ; car dans toutes les hiſtoires qu'on trouve décrites des *Epidémies*, il ne s'agit nulle part de vingt-un. Au ſurplus, on ne doit pas être étonné que *Galien* dans ſes *Commentaires* n'éclaire & ne tâche de réſoudre cette difficulté par aucune raiſon. Il y a toute apparence, que dans l'édition dont il s'eſt ſervi, le texte n'étoit point corrompu, ni le vingt-unieme jour mis à la place du vingtieme,

(*k*) Aphoriſm. Sect. IV. n°. XXXVI. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 159.

& proposé pour un jour critique ; car *Galien*, qui cherche à expliquer pourquoi *Hippocrate* a supprimé le quatrieme jour dans ce passage, auroit-il pu passer sous silence la dénomination expresse & extraordinaire du vingt-unieme? Je ne vois pas qu'on puisse alléguer aucun prétexte plausible à ce sujet, à moins de soutenir que cet Aphorisme correspond à la citation dont nous avons parlé du premier livre des *Epidémies*, où il fait l'énumération des périodes critiques qui arrivent successivement aux jours impairs, & mention de ces mêmes jours (*l*). Quand cela seroit, on doit préférer incontestablement les calculs & l'exposition des jours critiques qu'on trouve dans les *Pronostics* (*m*). En voilà par conséquent assez pour éclaircir tous les doutes & montrer ce qu'il faut penser du vingtieme jour.

Il paroît encore de-là le véritable sens qu'on doit donner à l'Aphorisme suivant, « lorsque dans les maladies » fébriles, la fievre ne cesse point aux

(*l*) Lib. I. Comment. III. text. XIV. Charter. Tom. IX. pag. 95.

(*m*) Comment. III. Sentent. II. & seq. Charter. Tom. VIII. pag. 663. & seq.

» jours impairs, elle revient immanquablement (*n*)». On peut pendant la premiere semaine en faire l'application aux fievres qui se redoublent les jours impairs, mais on ne sauroit le proposer pour une regle générale, puisque *les Epidémies & les Pronostics d'Hippocrate* constatent qu'il arrive au quatrieme jour, au quatorzieme, au vingtieme, au vingt-quatrieme, au trente-quatrieme, au quarantieme, &c. des crises parfaites, exemptes de rechûtes. C'est pourquoi *Galien* semble douter qu'on ait fait une erreur en cet endroit, & qu'on ait substitué mal à propos le mot d'*impairs* à la place de *critiques* (*o*) comme on le voit dans les *Prénotions coaques* (*p*). *Celse*, en considérant que dans ce passage *Hippocrate* n'attribue qu'aux jours impairs la vertu d'être critiques, tandis qu'il regarde en d'autres endroits les jours pairs comme critiques, embarrassé de cette confusion d'idées, & surpris de cette contradiction sensible,

(*n*) Aphorism. Sect. IV. n°. LXI. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 178.

(*o*) Ibid. pag. 174.

(*p*) N°. LXXXII. Charter. Tom. VIII. pag. 856. & n°. CXLVII. pag. 860.

opine que « quelque égard qu'on ait » au nombre, & de quelque façon qu'on » l'enviſage; on trouve ces aſſertions ſans » fondement & ſans conſéquence (*q*). *Celſe* fut porté à croire que les anciens Médecins avoient été ſéduits & trompés par les nombres pithagoriciens, & qu'après avoir aſſuré que les meilleurs criſes arrivent aux jours impairs qu'ils propoſent comme éminemment critiques, « ils avoient paſſé ſans ſujet ni raiſon » du onzieme au quatorzieme, & avoient » ſupprimé & omis le treizieme indiffé- » remment, par fantaiſie & ſans autre » réflexion que celle que leur ſuggéroit » leur caprice (*r*) ». Il eſt par conſéquent probable & ſenſible, que *Celſe* n'a point ſaiſi en cela le ſens d'*Hippocrate*, qu'il s'eſt écarté de la ſaine méthode, dont il ne pouvoit s'inſtruire & ſe convaincre qu'en conférant pluſieurs paſſages entr'eux, & en en déduiſant la conformité & la véritable interprétation. On ne ſauroit certainement diſconvenir de ſes mépriſes & des allégations vicieuſes qu'il donne aux écrits d'*Hippocrate*, puiſqu'il oſe avancer que ce

(*q*) De Medicin. Lib. III. cap. IV. pag. 122
(*r*) Ibid. pag. 121.

grand homme attribue la même efficacité à chaque quatrieme jour. Il eût été bien embarrassé d'apporter le texte d'origine qui confirme cette fausse assertion. Il taxe encore *Hippocrate* d'inconséquence & de légéreté, en ce qu'il est obligé de dire qu'il n'a pas toujours adhéré à cette opinion, attendu que « dans son calcul des jours critiques » il passe du septieme au onzieme, qui » n'est pas le quatre, mais le cinq (*f*). Cependant tous ces passages sont d'une intelligence claire & d'une vérité exacte. *Hippocrate* s'exprimant avec une force & une énergie analogue à son génie sublime & profond, enseigne nettement, comme on a déja dit, que le huitieme jour devient le premier de la seconde semaine, dont le onzieme est le quatre (*t*). Ainsi, toutes considérations étrangeres & tous préjugés étant mis à part, concluons sincérement, que cette division des jours critiques n'émane d'aucune idée superstitieuse, ne vient point de la propriété imaginaire des nombres, mais qu'elle est déduite d'une

(*f*) Ibid. pag. 122.
(*t*) Aphorism. I. Sect. II. nº. XXIV. Charter, Tom. IX. Part. II. pag. 67.

infinité d'obſervations fidelles des maladies. Tous les ouvrages des anciens Médecins en font foi, & convaincront de cette vérité quiconque ſaura profiter de leur lecture. Le diſcernement juſte & l'attention exacte qu'exige la connoiſſance des criſes & des jours critiques, ont été & ſeront toujours la raiſon pour laquelle la plupart des Médecins inattentifs ou peu verſés dans la pratique, ont négligé & négligent encore dans les maladies ces obſervations difficiles & importantes. Quelques-uns étalant une fierté qui marque leur ignorance & leur indocilité, ont oſé mépriſer les anciens Médecins auteurs de ces ſublimes découvertes, les fauteurs de leur doctrine & ceux qui la ſuivoient dans les maladies. Nous avons parlé de leurs vaines déclamations aux *Commentaires* du §. 587, où il eſt queſtion de la criſe. On peut leur appliquer avec juſte raiſon ce que *Celſe* dit au ſujet du temps convenable dans les maladies pour accorder des aliments aux malades, où il recommande d'uſer d'une grande circonſpection : " il eſt certain & évi-
„ dent, leur objecte-t-il, qu'un Mé-
„ decin ne ſauroit ſuffire à un grand
„ nombre de malades ; il paroît mora-

„ lement impossible qu'il les conduise „ tous. Car, à le regarder comme un „ ouvrier qui fait un ouvrage pénible, „ il faut nécessairement qu'il ne le quitte „ point, qu'il ne le perde pas de vue, „ & ne s'éloigne que très-peu des ma- „ lades; mais comment pouvoir con- „ cilier cette assiduité essentielle avec „ l'envie démesurée du gain? cet intérêt „ dominant est incompatible avec le „ précepte d'exactitude que nous don- „ nons, & cette attention importante & „ continuelle qui concourt à la guérison „ des maladies graves (*u*) „.

On doit actuellement remarquer que tous les jours critiques n'ont pas des crises égales, & que ceux qui partagent la semaine ou qui la finissent, comme nous avons dit, n'ont pas la même efficacité. Les uns sans contredit sont meilleurs que les autres; dans ceux-ci les crises deviennent plus fréquentes, & dans ceux-là elles arrivent plus rarement. En effet, le septieme jour, qui n'est censé que le second jour critique, puisque le quatrieme précede) paroît être, selon le témoignage de *Galien*, le principal & le plus estimable *par son excellence*

(*u*) De Medicin. Lib. III. cap. IV. pag. 120.

&

& sa valeur (*x*) ; le plus grand nombre des maladies se terminent ce jour-là d'une maniere parfaite, on y voit se manifester fréquemment des *évacuations abondantes ou des abcès considérables* (*y*), qui deviennent les crises les plus heureuses. Il est vrai que les malades quelquefois meurent le septieme jour, mais cela n'est pas ordinaire (*z*) ; d'autres fois les maladies changent en pire, & les malades périssent au premier jour critique qui suit ; c'est-à-dire, au onzieme, &c. *Galien* avoit vu arriver au septieme jour, des crises à l'infini (*a*) ; le quatrieme ne paroît critique que dans les maladies fort aiguës (*b*) ; & dans les autres ce n'est qu'un jour indicatif que nous allons bientôt expliquer (*c*) ; après lequel le quatorzieme est le plus fréquent en crises (*d*) ; ensuite viennent le onzieme, le vingtieme & puis le dix-septieme. A l'égard des jours cri-

(*x*) De dieb. decret. Lib. I. cap. IV. Charter. Tom. VIII. pag. 455.
(*y*) Ibidem.
(*z*) Ibidem.
(*a*) Ibid. cap. II. pag. 452.
(*b*) Ibid. cap XIII. pag. 471. 472.
(*c*) Ibid. cap. V. pag. 457.
(*d*) Ibid. pag. 458.

tiques coincidents, dont on a parlé précédemment, on ne sauroit les distinguer si surement ni avoir en eux une pareille assurance. Le troisieme, le cinquieme, le sixieme & le neuvieme, qui sont de ce genre, ne sont point positivement critiques, ils ne le deviennent qu'indirectement & qu'à l'occasion d'un accident quelconque, d'un redoublement violent, d'une faute de régime, &c. Au reste, parmi ces derniers, le sixieme est le plus redoutable & le plus dangereux; la crise qui s'y développe, ainsi qu'on l'a déja dit, est toujours très-difficile & sujette à des rechûtes (*e*).

Tous les praticiens conviennent unanimément, que les maladies épidémiques suivent un ordre régulier & se terminent pour l'ordinaire un jour critique. *Galien* observe d'après les *Epidémies* d'*Hippocrate*, qu'il y en a où presque toutes les maladies se sont jugées entiérement le dix-septieme jour, après avoir auparavant essuyé, un autre jour, une crise imparfaite & ensuite une rechûte (*f*). D'où *Galien* infere

(*e*) Ibid. cap. IV. pag. 455. 456.
(*f*) Ibid. Lib. II. cap. III. pag. 477.

que le dix-ſeptieme jour dans les maladies, ne doit pas être *mis au rang des jours critiques coincidents, mais plutôt parmi les jours les plus énergiques & les principaux* (*g*). *Sydenham*, en conſultant ſa propre expérience, nous apprend que les fievres continues épidémiques dont il fait deſcription (*h*), ſe ſont terminées par une criſe complette arrivée le quatorzieme jour. Ainſi il faut toujours reconnoître & étudier ſoigneuſement la nature de chaque maladie épidémique, afin de diſtinguer le temps des criſes & les iſſues particulieres des maladies.

Ces circonſtances dépendent en général de la véhémence des ſymptomes; plus ils paroiſſent violents, plus les criſes ſe font vîte, & plus les jours critiques ſont peu éloignés & plus près les uns des autres. Dans les maladies qui ne paſſent pas au-delà de trois ſemaines, les quatre & les ſept de chaque ſemaine paroiſſent véritablement ceux qui ſont critiques & qui les terminent. Outre le quatrieme & le ſeptieme des deux premieres ſemaines, on reconnoît,

(*g*) Ibidem.
(*h*) Sect. I. cap. IV. art. II. n°. I. pag. 70.

comme il a été remarqué, plusieurs jours critiques coincidents, le troisieme, le cinquieme, le sixieme, &c. Lorsque les maladies aiguës durent plus de trois semaines, les quatriemes jours de chacune d'elles cessent d'être critiques, & restent uniquement les septiemes, dont on ne doit pas non plus faire aucun cas, après le quarantieme. *Hippocrate* ne compte pour critique que le vingtieme, de vingt en vingt; comme les soixante, quatre-vingt, cent & cent vingt. On peut vérifier cet ordre des jours critiques par les histoires des maladies que contiennent les *Epidémies*, & par les *Pronostics* (*i*). En effet, il est vraisemblable, quand la matiere morbifique ne peut point être atténuée, dissoute, rendue mobile & préparée à sortir dans le premier période des maladies aiguës, qui est composé de vingt jours, il paroît, dis-je, évident que la nature a besoin d'un plus long intervalle de temps pour y parvenir. Le plus souvent ce n'est qu'après un calme de quelques jours, après plusieurs rechûtes ou à différentes reprises,

(*i*) Comment. III. Sentent. v. Charter. Tom VIII. pag 665.

& en un jour critique éloigné, que les forces de la nature, victorieuse à la fin de tant de conflits, surmontent la matiere rebelle de la maladie, par une crise parfaite. D'autres fois sa tenacité ne peut être résoute qu'insensiblement, par des efforts longs & réitérés, & sans des troubles si grands que ceux qui se manifestent dans le premier période, c'est-à-dire, dans les premiers vingt jours. La matiere de la maladie se détache & se sépare peu à peu des autres humeurs animales, sort des voies du corps par différents couloirs, ou se ramasse en certains endroits, & y fait naître des abcès. « Dans les maladies qui ne » vont qu'au quatorzieme jour, les » crises excitent des troubles & des » mouvements considérables & violents : » elles se suivent de près, & se font vîte » jusqu'au vingtieme jour ; passé lequel, » les symptomes diminuent peu à peu » de force & les crises d'efficacité τὸ » ἀγωνιῶδες, en sorte qu'après le quaran- » tieme, tous les accidents en général » s'affoiblissent, & que les maladies se » terminent plutôt par une espece de » coction de l'humeur morbifique & » par des abcès, que par des évacuations. » Dans ces cas, il arrive néanmoins

» quelquefois des évacuations critiques, » mais elles ne sont pas ordinairement » suivies d'un grand succès. On voit » plus fréquemment les crises durer & » se former dans plusieurs jours, sur- » tout quand elles consistent dans des » abcès (*k*) ». Remarquez à ce sujet (ainsi qu'on en a fait mention au §. 587. où il est question de la crise), que dans "les maladies opiniâtres & » invétérées, les crises qui se déclarent » n'ont ni ce trouble éminent qui ac- » compagne les fievres fort aiguës, ni » ces secrétions & ces coctions énergi- » ques & salutaires qui élaborent & » séparent vîte les humeurs morbifi- » ques; c'est pourquoi elles continuent » souvent pendant deux ou trois jours » (*l*) ». Voilà la raison pour laquelle *Hippocrate*, qui, à l'égard des maladies qui se terminent dans l'espace de quatorze jours, indique avec une précision admirable le jour de la crise parfaite, parle à ce sujet d'une façon indéterminée par rapport aux maladies longues. Il marque effectivement que ces crises

(*k*) Galen. de dieb. decret. Lib. I. cap. x. Charter. ibid. pag. 466.

(*l*) Ibid. Lib. II. cap. v. pag. 481.

ſont arrivées, non pas un tel jour poſitivement, mais il s'exprime par un à peu près. Cette particularité ſi digne d'attention, montre l'exactitude de ſes obſervations, & la confiance qu'elles méritent. Ainſi, dans la premiere conſtitution épidémique qu'il décrit, il apprend que " parmi le grand nombre „ des malades, ceux dont les maladies „ furent les plus aiguës & les plus cour„ tes, éprouverent des criſes vers le „ vingtieme jour, d'autres vers le qua„ rantieme, & la plupart vers le quatre„ vingt (*m*) ". On y trouve expreſſément que la maladie de *Clazomenius* ſe termina, non pas le quarantieme jour, mais environ ce temps (*n*). *Héropyte*, après avoir eſſuyé bien des maux différents pendant le long cours de ſa maladie, eut une diarrhée bilieuſe vers le centieme jour, laquelle dura aſſez longtemps, *dégénéra en une dyſenterie accompagnée de vives douleurs, & ſe termina parfaitement le centieme jour* (*o*).

(*m*) Epidem. Lib. I. Comment. I. text. XXXVII. Charter. Tom. IX. pag. 30.

(*n*) Ibid. Comment. III. text. X. ægrot. X. pag. 112.

(*o*) Ibid. Lib. III. Comment. III. text. LXXX. ægrot. IX. pag. 303. 304.

En voyant les maladies aiguës traîner si long-temps, & n'avoir quelquefois que des crises imparfaites, on s'imagineroit peut-être que leur violence étant ainsi réprimée & adoucie, la seule longueur de la maladie en emporte le danger. Cependant le péril n'existe pas moins, & il n'est pas moins important de faire attention à ces jours critiques éloignés, quoique les accidents semblent insensiblement calmés. *Hippocrate* remarque que malgré leur longueur, ces maladies sont souvent mortelles, & que les malades périssent également un de ces jours critiques. La femme qui après l'accouchement fut attaquée d'une fievre aiguë, ne mourut-elle pas le quatre-vingt de sa maladie (*p*)? Un autre malade, dont la fievre cessa au quarantieme jour, & dont les urines furent toujours mauvaises, les nuits troublées par des insomnies, l'appétit dérangé par des dégoûts, *mourut pareillement ensuite le cent vingtieme jour* (*q*). Il est vrai qu'*Hippocrate* avertit qu'il avoit mangé mal à propos des viandes

(*p*) Epidem. Lib. III. Comment. III. text. LXXIII. ægrot. 11. Charter. Tom. IX. pag. 294.

(*q*) Ibid. text. LXXII. ægrot. 1. pag. 291.

en trop grande quantité, & des mets d'une mauvaise qualité. Un Médecin ne doit jamais se trop fier à ces crises imparfaites; & d'ailleurs, quelle que soit la longueur où dégénere la maladie, il faut toujours prendre un soin exact du régime, à cause des fautes continuelles que les malades commettent à cet égard.

Outre les jours principalement critiques dont nous venons de parler, il y en a encore une autre espece remarquable, où il arrive fréquemment des crises dans les maladies, & que les anciens Médecins ont appellés *jours indicatifs*. Cette dénomination leur convient parfaitement, puisque quand la crise ne s'y manifeste pas, ils indiquent du moins celle qui doit se développer le jour critique suivant. On a compris ci-dessus que la nature, uniforme dans son méchanisme, & exacte dans ses opérations progressives, a besoin dans les fievres d'un certain espace de temps pour atténuer, dissoudre, séparer la matiere fébrile, & la disposer à être évacuée. Or, la nature étant occupée à ces fonctions, & en préparant les effets avec une sage économie, ne peut opérer ces changements sans qu'il n'en résulte des signes évidents, qui paroissent sur-tout dans les

urines, & qui nous font connoître les dispositions que prend la matiere fébrile pour n'être plus nuisible au corps. Ces changements distincts & soigneusement observés sont les signes de coction, qui deviennent toujours d'un heureux présage dans les maladies, & que *Galien* regarde comme des bons signes, *en quelque temps qu ils paroissent* (*r*). Bien plus, ce sont eux qui certifient & confirment les crises; car *Hippocrate* nous prévient, ainsi qu'on l'a vu précédemment, que leurs signes sont souvent suspects: *les accidents critiques qui changent la maladie en mieux, ne se développent pas*, dit-il, *tout de suite* (*s*); il faut, pour y ajouter quelques degrés de certitude, avoir déja reconnu que la matiere fébrile a été atténuée, préparée & rendue mobile. *Galien* à ce sujet s'explique de la sorte: « Les signes de coc-
» tion (j'entends du moins, & je ne
» me lasse point de le répéter, ceux qui
» sont utiles, favorables & d'une bonne

(*r*) Aphorism. Sect. I. nº. XII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 22. & alibi passim.

(*s*) Lib. de Humor. Comment. II. text. XIV. Charter. Tom. VIII. pag. 545. Conf. Epidem. Lib. II. Sect. I. text. VI. Charter. Tom. IX. p. 220.

» coction), ne se manifestent jamais à
» demi & d'une maniere défectueuse,
» car il y a des signes critiques qui sont
» mauvais ; mais les bons signes ne pa-
» roissent, ni dans le commencement,
» ni dans les progrès des maladies ; ils,
» ne se déclarent que dans l'état (*t*) ».
De là il infere que les signes de coction deviennent toujours constants & assurés (*u*), tandis que ceux des crises sont souvent incertains & douteux (*x*), selon qu'ils se développent seuls, isolés ou incomplets, ou joints avec d'autres qui les alterent, & suivant même les divers temps des maladies. Ce seroit peut-être ici le lieu de parler de nouveau de la nature de la coction des humeurs & de ses signes ; mais, afin de ne pas renouveller les mêmes idées, on nous permettra de renvoyer le lecteur à ce qu'on en a dit aux *Commentaires* du §. 587. où nous nous sommes suffisamment étendus sur cette matiere.

Ainsi deux motifs essentiels ont engagé les anciens Médecins à observer

(*t*) De Crisib. Lib. I. cap. VIII. Charter. Tom. VIII. pag. 387.
(*u*) Ibid. cap. XIV. pag. 398.
(*x*) Ibidem.

avec la plus grande attention, les jours critiques. Ils s'attachoient non seulement à reconnoître les crises qui ont coutume d'y arriver, mais à distinguer encore les changements apparents des maladies qui leur annonçoient les crises prêtes à se manifester aux jours critiques suivants. C'est pourquoi *Hippocrate*, dont on a rapporté cette citation ci-dessus dans ce même *Paragraphe*, dit que « le quatre » est le jour indicatif de la premiere se- » maine, ensuite le huit, qui est le pre- » mier de la seconde; le onze devient » aussi un jour de remarque, puisqu'il » est le quatre de la seconde semaine, &c. » (*y*) ». D'où il suit clairement que ces prétendus jours indicatifs ne sont que les annonces des jours critiques, & ne sont remarquables qu'en considération des accidents imminents qui surviennent aux jours proprement critiques. *Hippocrate*, dont les préceptes paroissent toujours conséquents, a constamment suivi cette méthode qu'il trace, après avoir prévenu qu'il est impossible de découvrir dès le premier jour la nature des maladies, & de distinguer celles qui se

(*y*) Aphorism. Sect. II. nº. XXIV. Charter. Tom. IX. Part. II pag. 67.

terminent en peu de temps, d'avec les autres dont le cours eſt long, attendu qu'elles ont des commencements ſemblables; « conſeille de ſe tenir ſur ſes » gardes dès le premier jour de la ma» ladie, & d'obſerver attentivement de » quatre en quatre jours, tous les acci» dents qui arrivent, de les conférer » entre eux, & on connoîtra bientôt » où incline la maladie (*z*) : à la fa» veur de ces obſervations, on déduira » aiſément, ſoit par le temps, ſoit par » la ſucceſſion des accidents, les criſes » que la nature médite (*a*) ». Il réſulte de là que chaque jour critique devient le jour indicatif de la criſe qui doit paroître au jour critique ſuivant. Ainſi le quatre peut devenir indicatif du ſept, le ſept du onze, & ainſi de ſuite. Cependant, après le vingt, il convient de ne pas oublier que les jours critiques qui reviennent de quatre en quatre jours, n'ont plus tant d'efficacité, ſoit à cauſe du ralentiſſement des ſymptomes de la maladie, ſoit par rapport à la trop grande tenacité de la matiere morbifi-

(*z*) Prognoſt. Comment. III. Sentent. VI. Charter. Tom. VII. pag. 665.

(*a*) Ibid. Sentent. IX. pag. 668.

que, & que ce privilege passe alors le plus souvent au nombre des jours de sept en sept. Ce que nous disons ici des jours critiques doit s'appliquer aussi aux jours indicatifs soumis à la même régularité. Voilà pourquoi *Hippocrate* a dit que « les malades à qui il doit arriver une » crise le septieme jour, rendent le » quatre une urine rouge & chargée » d'un petit nuage qui surnage au » dessus, & les restes sont en propor- » tion (*b*) ». C'est là du moins le signe d'un commencement de coction : l'urine semble peu à peu acquérir ses qualités naturelles, & son changement favorable annonce une crise prochaine au jour critique suivant. Lorsqu'au lieu des signes de coction on remarque le quatrieme jour des symptomes plutôt de crudité & d'un caractere de malignité, on doit pronostiquer pour le sept une mauvaise crise ou la mort. En ce cas, il y a néanmoins une réserve à faire, qui consiste dans la véhémence de la maladie, & dans l'ordre des redoublements qui viennent aux jours pairs ; & on voit

(*b*) Aphorism. Sect. IV. n°. LXXI. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 181. Confer. Coac. Prænot. n°. DLXXV. Charter. Tom. VIII. pag. 885.

quelquefois dans ces maladies que la mort indiquée par le quatre arrive le ſixieme jour. *Galien* expoſe ces pronoſtics avec juſteſſe (*c*). Il aſſure & atteſte que l'exacte obſervation des maladies aiguës lui a appris avec certitude que le quatre eſt naturellement le jour indicatif du ſept, ſelon que la maladie eſt d'un genre plus vif & a un cours plus ou moins rapide : ce jour indique la criſe à venir d'un jour critique plus ou moins éloigné. Pour fortifier nos conjectures ou nos connoiſſances là-deſſus, il faut raſſembler tout ce qui y a trait, examiner ſi, dans le jour indicatif, les ſignes de coction ſe trouvent en grand ou en petit nombre, & ſi les autres ſymptomes de la maladie paroiſſent d'un caractere mitigé ou malin. *Galien*, appuyé ſur ſa propre expérience, a tellement éprouvé l'utilité de toutes ces notions, qu'il inſiſte à l'endroit cité, à regarder ces indices comme des lumieres propres à éclaircir les iſſues critiques des maladies les plus difficiles.

Mais il ne ſuffit pas d'établir les principes précédents ; afin d'en mieux conſ-

(*c*) De dieb. decretor. Lib. I. cap. xi, Charter. Tom. VIII. pag. 467.

tater la vérité, il eſt bon de les concilier avec les hiſtoires des maladies décrites dans les *Epidémies*. On verra avec ſatisfaction quelle juſteſſe & quel rapport admirable ſe trouvent entre les regles propoſées des jours indicatifs, & les obſervations de pratique. *Silenus*, le quatre de ſa maladie, eſſuya des accidents triſtes & alarmants, qui étoient les indices d'une mauvaiſe criſe pour le ſept. La mort pourtant n'arriva pas ce jour-là : ſaiſi ſeulement d'une extinction de voix, il eut les extrêmités ſi froides, qu'il ne fut plus poſſible de les réchauffer. Il ne rendit point d'urine ; ainſi la maladie paſſant le ſept, ce jour-là devint indicatif à l'égard du onze : & comme les ſignes qui parurent furent ſi graves & ſi funeſtes, on dut s'attendre que le malade mourroit le onze ; ainſi que cela fut effectivement (*d*). *Hippocrate* remarque que les ſymptomes d'une autre maladie ſe redoublerent le ſeptieme jour, que les urines coulerent d'une mauvaiſe qualité, & qu'on diſtingua pluſieurs ſignes de malignité ; & qu'en conſéquence le malade mourut le jour cri-

(*d*) Epidemior. Lib. I. Comment. III. text. 11. ægrot. 11. Charter. Tom. IX. pag. 101.

tique suivant, qui est le onze (*e*). Le huitieme (*f*), le dixieme (*g*) & onzieme (*h*) malades éprouverent également le quatre des mauvais signes, & eurent le sept le même sort, & périrent tous les trois. Voilà les dispositions ordinaires de la nature; & quand il arriveroit quelquefois que des jeunes gens robustes & d'une constitution vigoureuse, échappassent à un danger éminent le jour critique, après avoir eu au jour indicatif précédent, les signes les plus redoutables avant-coureurs de la mort; ce sont là des exceptions rares, qui ne doivent point encore nous flatter d'espérances de guérison, puisqu'à moins que la maladie ne change en mieux, on les voit périr le jour critique d'après; & on en est d'autant plus convaincu, que tous les jours indicatifs qui précedent le jour de la mort, restent accompagnés de signes graves & funestes. Cette femme qui logeoit au marché des porte-faix, depuis le commencement de

(*e*) Ibid. text. XII. ægrot. XII. pag. 114.
(*f*) Ibid. Lib. III. Comment. II. text. V. pag. 242.
(*g*) Ibid. text. VII. pag. 248.
(*h*) Ibid. text. VIII. pag. 250.

ſa maladie n'avoit eu que de très-mauvais ſignes : le quatrieme jour *tous les accidents empirerent & ſévirent avec plus de vigueur* (*i*) ; auſſi le ſeptieme elle fut d'une inquiétude extrême, la ſueur froide & le long froid des extrêmités dont elle fut atteinte, &c. ſembloient la menacer d'une mort prochaine au onzieme jour ; cependant elle paſſa outre, malgré le vomiſſement de matieres bilieuſes & érugineuſes, & le grand froid des extrêmités qui continuerent : les jours ſuivants, tous les accidents funeſtes dégénérerent en pire, & elle mourut le quatorzieme, où il ſe déclara inutilement une hémorragie du nez que la nature produiſit par un dernier effort. Quoique cet ordre ſoit communément conſtant, on voit quelquefois que le quatrieme jour ſert d'indicatif au ſixieme. L'obſervation de *Philiſcus* le prouve : *tous les ſymptomes de ſa maladie augmenterent violemment le quatre, & les urines furent noires* (*k*), tellement qu'elle ne parvint pas au ſept, & ſe termina le ſixieme par la mort. Il eſt vrai

(*i*) Ibid. text. IX. ægrot. XII. pag. 252. 253.
(*k*) Epidem. Lib. I. Comment. III. text. I. ægrot. I. Charter. Tom. IX. pag. 99.

qu'*Hippocrate* fait mention, à la fin de l'hiſtoire de cette maladie, que les redoublements ſurvinrent aux jours pairs : voilà la raiſon pourquoi la mort du malade arriva le ſixieme, plutôt que le ſeptieme jour. Je pourrois alléguer un plus grand nombre d'exemples tirés des écrits d'*Hippocrate*, ſi ceux-là ne ſuffiſoient pas pour prouver inconteſtablement l'utilité & la certitude des jours indicatifs.

Que doit-on conclure de tout ce que nous venons de dire ? ſinon que toutes ces connoiſſances ſervent infiniment à pronoſtiquer avec clarté dans les maladies, les iſſues qu'elles doivent avoir & les temps où elles arrivent. Ce ſeroit pourtant une erreur de prétendre connoître & prédire les événements des maladies avec une préciſion mathématique & une certitude parfaite. Les premiers légiſlateurs de la Médecine qui ont ſu apprécier ces notions & raſſembler toutes ces lumieres, ſe ſont toujours comporté à cet égard avec circonſpection & avec prudence. Ils n'ont jamais haſardé inconſidérément des pronoſtics douteux ; & lors même qu'ils appercevoient les ſignes les plus funeſtes & les plus alarmants, ils ſe contentoient d'avertir que le danger du malade étoit grand. Ra-

rement annonçoient-ils une mort inévitable & assurée, ils laissoient ordinairement entrevoir encore quelques lueurs d'espérance. Cette conduite sage dans les maladies vives, ne s'observoit pas moins dans les fievres aiguës qui commençoient par des symptomes en apparence légers : toujours en garde contre toute surprise, ils ne négligeoient rien, ne tentoient rien témérairement, parce qu'il est vrai, selon cet excellent avertissement d'*Hippocrate*, qu'il est difficile au commencement de discerner & de différencier les maladies qui ne doivent se terminer que dans un long temps, d'avec celles qui finissent bientôt, dont *les principes ou les commencements sont semblables* (*l*). Un Médecin en effet qui, par une vaine ostentation, avancé des pronostics hasardés, fait tort à sa réputation, d'autant mieux que rien ne l'y oblige, & qu'il ne satisfait en cela que le sentiment de son amour propre & de sa vanité. Quelle lumiere, quelle science peut-on attribuer à celui qui pronostique au commencement que la maladie sera d'une nature courte & d'une curation

(*l*) Prognostic. Comment. III. Sentent. VIII. Charter. Tom. VIII. pag. 665.

aisée, tandis qu'elle devient d'un cours long & d'un danger évident? On peut l'accuser à bon droit, & imputer ensuite à son ignorance & à ses erreurs, tous les maux qui arrivent. Sans contredit c'est un moindre mal, quand on représente le péril plus grand qu'il n'est, & qu'on prédit la mort d'un malade qui échappe; on en adjuge communément tout l'honneur du succès à l'habileté du Médecin, qu'on félicite ensuite d'avoir tiré le malade des bras de la mort. Cependant, afin de n'encourir aucun blâme & aucune de ces méprises, un Médecin éclairé doit être prudent, se défier des signes qui n'entraînent pas avec eux une certitude positive, & se ressouvenir toujours de l'Aphorisme d'*Hippocrate* cité dans les *Commentaires* du §. 587. *on ne sauroit regarder dans les maladies aiguës comme entiérement certains & infaillibles, les signes pronostics de mort ou de santé* (*m*). La conduite d'un Médecin à cet égard est sujette à la contradiction & à la censure publique. On est quelquefois exposé aux reproches de la part des gens les plus injustes & les moins éclai-

(*m*) Aphorism. Sect. II. n°. XIX. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 59.

rés, qui accusent sans aucune considération le Médecin d'erreur & d'impéritie, quand même le malade, dont les signes, ceselemble, les plus dangereux & les plus funestes présageoient la mort, auroit échappé. On voit quelquefois revenir des malades que tout condamne, & qu'on croyoit désespérés & perdus sans ressource. *Hérophon*, dont *Hippocrate* décrit la maladie extrêmement fâcheuse, *après un assoupissement profond, guérit contre toute espérance* (*n*).

Il faut donc tenir à ce sujet un juste milieu, que la saine raison & les bonnes regles de l'art indiquent également. Dans quel écart condamnable ne tomberoient point immanquablement ceux qui prétendroient conclure de ce manque de certitude absolue ou d'infaillibilité des pronostics, qu'il est inutile d'observer les jours purement critiques & les jours indicatifs! Leur doctrine n'est pas moins juste & sure; les cas dont nous venons de parler, sont des exceptions à la regle générale, à laquelle des événements particuliers ne doivent jamais porter atteinte. Quel fondement, qu'un

(*n*) Epidem. Lib. I. Comment. III. text. III. ægrot. III, Charter. Tom. IX. pag. 103.

pretexte si frivole, tandis qu'on tire journellement de la science des signes & de l'ordre des jours critiques, des lumieres & des éclairciſſements si importants & si avantageux pour la conduite & la cure des maladies ! Voyez à ce sujet ce qu'on a dit au §. 587. qui roule sur la criſe.

En vérité, *Galien* qui affirme avoir assisté mille fois à la manifeſtation des criſes (*o*), nous assure que « le pre-» mier & le principal indice d'une » bonne criſe prochaine eſt l'exiſtence » des signes de coction, & que le second » indice vient d'un jour indicatif précé-» dent, en qui l'on reconnoît l'énergie cor-» respondante d'un jour critique (*p*). » Inférons donc de toutes les propoſitions admiſes dans cet article, que la doctrine des anciens Médecins sur la doctrine des jours critiques & des jours indicatifs, eſt d'un uſage univerſel, d'une juſteſſe inconcevable & d'une utilité extrême. *Artuarius*, qui en a connu toute l'importance, soutient « qu'il n'arrive » dans les criſes parfaites, que ce qui

(*o*) De Criſib. Lib. III. cap. III. Charter. Tom. VIII. pag. 429.

(*p*) Ibidem. pag. 430.

„ a été annoncé par les indices qui les
„ précedent. Toutes les fois que la na-
„ ture médite quelque événement par-
„ ticulier dans les criſes conſidérables,
„ elle le prépare & le ſignifie au jour
„ indicatif qui les prélude. Pourquoi
„ voit-on des petites ſueurs, des hémor-
„ ragies du nez imparfaites, des cra-
„ chats qui ſortent ſans avoir reçu une
„ entiere coction ? pourquoi ſouvent les
„ indices paroiſſent-ils plus grands ou
„ plus foibles que les criſes ? ſi ce n'eſt
„ parce que la matiere morbifique ſura-
„ bonde, ou que les forces du malade ont
„ trop augmenté. Les mouvements cri-
„ tiques diſſipent & écartent alors les
„ actions indicatives qui les devancent,
„ malgré leur connexité & leur dépen-
„ dance réciproque. Car il en eſt de ces
„ opérations naturelles comme de toutes
„ les autres, qui dans leur conflit ſimul-
„ tané ſont embarraſſées, diminuées ou
„ empêchées par leurs contraires ; (*q*) il
„ faut que les matieres morbifiques par-
„ viennent à une coction ſuffiſante &
„ ſoient diſpoſées à une iſſue convenable
„ par le concours & la fréquence de

(*q*) Method. Medend. Lib. II. cap. III. pag. 60.

„ pluſieurs

» plusieurs crises consécutives, aux-
» quelles souvent bien des fonctions
» mettent obstacle ».

Et quelle erreur ne feroit-ce pas de s'imaginer qu'il suffit à un Médecin de compter, spectateur oisif, les jours de la maladie, d'en déduire hardiment des pronostics quelconques & de confier les traitements aux soins de la nature ? Ce ne sont pas là les idées conséquentes que doivent faire naître les préceptes que nous avons donnés dans la cure générale des fievres : la matiere fébrile, avons-nous dit, pour parvenir à une atténuation, à une coction, à une mobilité convenables, pour tendre vers les canaux excréteurs, par lesquels elle doit passer, a besoin d'une fievre modérée & énergique, dont la foiblesse ne la rende pas insuffisante, dont la vîtesse ne lui donne pas une activité préjudiciable & destructive. Il faut en même temps régler un régime compétent, soutenir les forces vitales & naturelles, calmer la violence des symptomes & seconder ou réprimer les efforts de la nature par des remedes appropriés & requis à la coction ou aux différentes issues de la matiere de la maladie. Il convient en outre, de préparer les voies,

de les frayer en les humectant, en les lubréfiant, en les adouciſſant, en facilitant ſa ſortie & en écartant tout ce qui peut y oppoſer quelque obſtacle, &c. Les précautions qu'exigent les maladies ſont infinies; les précédentes ne ſuffiſent pas ſouvent, & quand les ſignes qui paroiſſent, annoncent une mauvaiſe criſe, on réunit, on épuiſe toutes les reſſources de l'art pour l'empêcher & l'éloigner. Dans ces vues, dès que *Sydenham* (*r*) s'appercevoit dans les fievres continues qu'il traitoit, que le malade étoit tourmenté de nauſées & des efforts continuels de vomir, & que par les progrès de la fievre les humeurs malignes de la maladie, ſans recevoir aucune eſpece de coction, dérivoient vers les inteſtins & produiſoient à la fin de la maladie une diarrhée ſi violente & ſi extraordinaire, que l'abattement total des forces qui s'enſuivoit & la perverſité de cette criſe dénotoient une mort prochaine, il évitoit ſon développement & ſa formation, en donnant un émétique au commencement de la maladie. Ce remede eſſentiel étant adminiſtré avec

(*r*) Sect. I. cap. IV. Artic. II. ubi de indicat. pag. 63.

ſagacité & avec prudence, la ſuite du traitement conſiſtoit à modérer la fievre, à la tenir dans un juſte tempérament, tantôt à diminuer ſon impétuoſité, tantôt à ranimer ſa foibleſſe, principalement vers la fin de la maladie (*ſ*). En ce temps, il étoit utile d'avoir recours à des cordiaux convenables pour favoriſer la ſecrétion & l'évacuation de la matiere fébrile, pour l'ordinaire expulſée dans cette maladie par une ſueur légere qui ſe manifeſtoit ſans riſque vers le quatorzieme jour. On voit par-là, que ce grand Médecin ne ſe contentoit point d'être le témoin indifférent des efforts de la nature, mais qu'il s'appliquoit ſoigneuſement à les diriger d'une maniere juſte & réfléchie, & qu'il avoit appris par une exacte obſervation des maladies, à ôter les obſtacles qui s'oppoſent aux mouvements critiques, à faciliter les opérations commencées par la nature, & à éviter tout ce qui eſt capable de leur nuire. Il eſt vrai que, pour concourir à ces objets réunis, il ne s'attachoit point à un vain étalage de remedes, ſur-tout à l'égard des gens d'une condition baſſe; il faiſoit uſage

(*ſ*) Ibid. pag. 68.

des plus vils, des plus simples, des moins dispendieux,& toujours choix des plus utiles (*t*). Des médicaments communs & administrés à propos satisfaisoient pleinement à toutes les indications. Lorsqu'il étoit parvenu à diminuer suffisamment la fievre & à la réduire à un degré d'activité modéré & convenable (dont il a été question au §. 609.), il avoue avec sincérité & avec une candeur, garant de son habileté, qu'il n'ordonnoit plus aucun remede, à moins qu'il ne fût obligé de céder à l'importunité des malades & des assistants : forcé, pour ainsi dire, par leurs instances pressantes, il ne prescrivoit que des choses agréables aux malades & incapables de leur nuire (*u*). Oh que sa conduite & sa façon de penser, dignes d'être imitées, étoient éloignées & bien différentes de celles de ces Médecins, qui accablent de remedes, & qui, à force de saigner & de purger, &c. troublent & dérangent tout dans les maladies ! En parlant d'eux, *Galien* dit avec juste raison « qu'ils se rendent coupables d'autant » de fautes qu'ils font de visites aux

(*t*) Ibid. nº. III. pag. 75.
(*u*) Ibidem.

» malades (*x*) ». Ils s'imagineroient de commettre un crime, si, tous les jours & à chaque fois, ils ne combattoient le mal par des nouveaux remedes multipliés & échauffants, tandis qu'on est fondé à leur reprocher leur funeste méthode. On n'a qu'à lire les ouvrages du sage *Sydenham*, qui prouve clairement les mauvais effets dont elle est suivie. Ces remedes nombreux & superflus étant ordonnés sans lumieres, ne sauroient avoir aucun succès; & soit qu'ils se servent de remedes actifs & stimulants, qui augmentent trop vivement l'impétuosité de la fievre, soit qu'ils usent de remedes diamétralement opposés, de saignées, de purgatifs, de lavements, &c. trop réitérés, qui, en diminuant la violence du mal, affoiblissent trop les forces des malades; ils en retardent plutôt la cure, ou en empêchent la guérison. En effet, cette premiere méthode visiblement répréhensible est capable de faire naître en peu de temps des maladies inflammatoires mortelles; & la seconde, non moins vicieuse, rallume la fievre qui semble prête de cesser; après un calme insi-

(*x*) De dieb. decretor. Lib. I. cap. XI. Charter. Tom. VIII. pag. 468.

dieux, *Sydenham* l'a vue ainſi derechef redoubler, recommencer un nouveau cours, s'invétérer & devenir rebelle juſqu'à continuer ſans relâche durant quarante jours, tandis que, traitées ſuivant les regles exactes d'une bonne méthode, ces maladies ſe ſeroient terminées, ſelon les apparences, dans l'eſpace de deux ſemaines.

Afin de ne pas tomber d'un excès dans un autre, s'il n'eſt pas douteux que trop de remedes troublent l'économie animale, gardez-vous de penſer que l'uſage prudent de ceux qui tendent à modérer la véhémence de la fievre, dérange auſſi, facilement le développement des criſes & l'ordre des jours critiques. Il s'enſuivroit donc qu'il n'en faudroit employer aucun en quelque cas que ce puiſſe être, & qu'on doit livrer l'ouvrage de la curation uniquement aux efforts de la nature. L'expérience & la ſaine raiſon abſolument d'accord démentent ces fauſſes aſſertions. *Sydenham* n'ordonnoit-il pas la ſaignée (*y*), & même ne la faiſoit-il pas pluſieurs fois réitérer toutes les fois que l'urgence des cas ou que la vivacité de la fievre

(*y*) Sect. I. cap. IV. Artic. II. pag. 63.

l'exigeoit (z) ? ne prescrivoit-il pas au commencement, des émétiques & des lavements suivant la nature des symptomes de la maladie ? cessoit-elle pour cela de faire son cours ? changeoit-elle de caractere & de marche ? Bien loin de devenir nuisibles, ces remedes placés à propos accéléroient les crises, les rendoient plus parfaites & mieux développées, raffermissoient les jours critiques, & abrégeoient la maladie, parce qu'il avoit soin de ne passer jamais les bornes que la nature a prescrites, & de ne pas trop ralentir l'action énergique de la fievre. J'ai observé moi-même dans une maladie aiguë, où j'avois fait saigner deux fois, & vu arriver au septieme jour une abondante hémorragie du nez, qui fut très-salutaire. Il me semble, à n'en pouvoir douter, que chacun, en consultant sa propre expérience, se convaincra aisément de ces vérités, dont l'évidence dans la cure des maladies sera toujours éclatante à quiconque est assez instruit pour la reconnoître.

Elle se termine aussi les jours critiques par le vomissement, la diarrhée. On a déja démontré combien les évacuations

(z) Ibid. pag. 64.

qui arrivent dans les maladies aiguës, aux jours critiques, ſont utiles & favorables. L'avantage qu'on en retire, eſt le même également pour toutes; & ce n'eſt plus l'hémorragie du nez dont il eſt ici queſtion, mais auſſi les autres évacuations en général citées dans le texte de ce *Paragraphe*; toutes les humeurs morbifiques ſtagnantes ou renfermées dans quelque viſcere que ce ſoit, ou, pour mieux dire, répandues dans tout le corps, peuvent prendre leur pente vers l'eſtomac & les inteſtins, s'y rendre de toutes les parties, & ſortir par le vomiſſement & la diarrhée, ainſi qu'on l'a ci-devant expliqué aux chapitres particuliers qui traitent de ces ſymptomes fébriles. On voit donc par-là la raiſon pourquoi il arrive ſouvent que toutes les humeurs morbifiques d'une maladie dérivent par une criſe heureuſe, vers ces couloirs, & ſont évacuées par le vomiſſement ou par la diarrhée. Il convient néanmoins de remarquer ici, qu'il ne faut pas confondre toute eſpece de vomiſſement ni de diarrhée; car nous avons mis le vomiſſement au nombre des ſymptomes funeſtes de la fievre ardente (voyez le §. 739.), & dans le même *Paragraphe* on trouvera bientôt

que la diarrhée eſt un ſigne mortel dans la fievre ardente. Il n'eſt actuellement queſtion que du vomiſſement & de la diarrhée qui ſe déclarent dans cette maladie après une ſuffiſante coction & à un jour critique. La meilleure diſpoſition du malade & le ſoulagement que le malade en reſſent, certifient leurs effets ſalutaires ; les ſignes aſſurés & remarquables, par leſquels *Hippocrate* diſtingue d'une maniere lumineuſe les évacuations critiques d'avec les ſymptomatiques, ou celles qui ſont avantageuſes, de celles qui deviennent nuiſibles, ont une évidence inconteſtable qu'on ne ſauroit méconnoître. Obſervez, recommande cet homme immortel, ſi ces évacuations conviennent à la maladie, ſi le malade les ſupporte ſans peine, & ſi elles lui ſont profitables (*a*). On a expliqué toutes ces conditions requiſes aux *Commentaires* du §. 594. article 2. où l'on a fait l'énumération des ſignes qui annoncent & précedent le vomiſſement & la diarrhée ; la pratique nous apprend qu'il eſt rare que la criſe s'accompliſſe par le vomiſſement ſeul, & que

(*a*) Aphoriſm. Sect. I. nº. 11. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 5.

preſque toujours la diarrhée l'accompagne.

Les ſueurs, pourvu qu'elles ſoient abondantes & générales, c'eſt-à-dire, répandues uniformément ſur toute la ſuperficie du corps. Voyez ce qu'on a déja dit touchant la ſueur critique, aux *Commentaires* du §. 594. article 2. où l'on a expoſé ſommairement les ſignes qui font connoître que la ſueur critique eſt utile & prête à ſe développer.

Les urines charrient ou évacuent véritablement tous les ſels âcres de la maſſe des humeurs, leſquels nuiroient immanquablement au corps, s'ils y ſéjournoient plus long-temps. Cependant, quelque copieuſe que ſoit la ſecrétion de l'urine, il n'eſt pas ordinaire que la matiere morbifique ne ſorte entiérement que par cette voie. Auſſi les autres évacuations ſe joignent communément à celle-là, qui par elle-même ſeroit inſuffiſante. Voilà pourquoi on regarde une urine dont le ſédiment paroît abondant & d'une qualité requiſe, plutôt comme un ſigne de coction, que comme une criſe véritable, parce qu'à la faveur de cette ſeule excrétion, on ne ſauroit probablement ſe flatter d'une parfaite guériſon. *Hippocrate*

nous apprend que les urines abondantes *douées d'un sentiment copieux & louable* (*b*), l'hémorragie du nez, la diarrhée bilieuse & la dyssenterie, furent les quatre évacuations critiques qu'éprouverent ceux qui échapperent à la fievre ardente qui régna alors d'une façon épidémique. Il a soin d'ajouter ensuite, que la plupart qui guérirent, n'essuyerent pas une seule de ces évacuations, mais plusieurs d'entr'elles successivement. Nous renvoyons encore aux *Commentaires* du §. 594. article 2. les plus amples explications qui concernent les évacuations critiques de la matiere fébrile faites par les urines.

Galien, en conséquence des mêmes principes, regarde l'hémorragie du nez, les sueurs abondantes qui viennent après un frisson considérable & qui sont universellement répandues sur toute l'habitude du corps, le vomissement ou le flux de ventre abondant de matieres bilieuses, comme les crises ou les évacuations salutaires qui terminent ordinairement la fievre ardente (*c*).

(*b*) Epidem. Lib. I. Comment. II. text. LXXIX. Charter Tom. IX. pag. 74.

(*c*) De Crisib. Lib. III. cap. III. Charter, Tom. VIII. pag. 430.

Les crachats épais, lorſque la fievre ardente dépend d'un ſang dépouillé de ſon véhicule le plus fluide, comme on le verra au *Paragraphe* ſuivant; il contracte un caractere dépaiſſiſſement, qui le rend ſuſceptible de former des embarras dans les détroits de tous les petits vaiſſeaux. Or, il n'eſt pas étonnant que les arteres capillaires du poumon deviennent les premieres obſtruées. Ces engorgements ſont bientôt conſtatés par le reſſerrement, la difficulté, & la vîteſſe de la reſpiration, par la chaleur ardente qu'on reſſent aux parties vitales, laquelle ſe communique juſqu'à l'air qui s'exhale de la poitrine, comme il a été dit au §. 739. Voilà pourquoi *Hippocrate* avertit que *la fievre ardente dégénere fréquemment en une inflammation du poumon* (*d*); que les malades rejettent dans cette maladie *des crachats bilieux*; & dans pluſieurs autres paſſages, il rapporte que ceux qui ſont attaqués de fievre ardente & de phthiſies purulentes ἰωτῶσι, rendent une grande quantité de crachats ſemblables (*e*). Ces acci-

(*d*) Lib. de Affection. cap. III. Charter. Tom. VI. pag. 622.

(*e*) De Morb. Lib. II. cap. XXV. Charter. ibid. pag. 576.

dents montrent en conſéquence la raiſon pour laquelle on a mis une petite toux au rang des ſymptomes de la fievre ardente, (voyez le §. 739). En même temps que cette maladie prend une voie de guériſon, toutes les particules morbifiques embarraſſées & ſtagnantes dans les vaiſſeaux pulmonaires commencent à ſe détacher & à ſe réſoudre, elles ſont rejettées par les orifices dilatés des extrêmités artérielles qui s'ouvrent dans les bronches; c'eſt de-là qu'elles ſont exprimées & ſortent ſous la forme de crachats épais, ainſi qu'on le verra dans la ſuite, quand nous ſerons parvenus à la péripneumonie. Il arrive ſouvent dans la fievre ardente, que toute la ſurface interne des tuyaux bronchiques devient ſeche & aride, & de la même maniere qu'on voit la bouche, le goſier & la langue. Et de même qu'il ſe détache de toutes les parties internes de la bouche des petites peaux mêlées avec des humeurs viſqueuſes & tenaces, il eſt facile de reconnoître qu'il en ſort également des voies aériennes qui viennent du poumon: ainſi les crachats commencent alors par être épais & d'une couleur foncée, & paroiſſent enſuite tenaces & viſqueux. *Hippocrate* fait mention de

ces crachats épais parmi les évacuations critiques de la fievre ardente : « elle se » termine, dit-il, par un écoulement » du sang du nez, par des sueurs co- » pieuses parfaitement critiques qui ar- » rivent en même temps que les urines » laissent un sédiment léger, épais & » blanc, & par la formation de quelque » abcès. Au reste, lorsque le causus » guérit sans aucune de ces terminai- » sons, on doit s'attendre à une rechûte, » il survient des douleurs à la cuisse & » aux jambes ; & si le malade a le » bonheur d'en échapper, il rejette par » la bouche des crachats épais (*f*) ».

Quelques lignes après, *Hippocrate* parle *des crachats épais*, comme d'une excrétion critique propre à la fievre ardente (*g*). *Galien* néanmoins a soin de restreindre cette proposition trop vague, & remarque dans les *Commentaires* de cet endroit, que les crachats épais dont il s'agit ici, ne peuvent être formés, qu'autant que la fievre affecte grièvement le poumon (*h*). Il est rare que le

(*f*) Lib. de Morb. acut. vict. Comment. IV. text. x. xi. xii. Charter. Tom. XI. p. 122. 123.
(*g*) Ibid. text. xv. pag. 126.
(*h*) Ibidem.

foyer du mal réside tout entier dans ce viscere, & plus ordinaire que presque toutes les fonctions animales soient troublées & aliénées, parce que cette dangereuse maladie intéresse toutes les parties organiques. Ces diverses assertions se réunissent à prouver que les crachats épais, conjointement avec les autres évacuations critiques, concourent souvent à la cure de la fievre ardente; mais ils ne peuvent que très-rarement, ou peut-être jamais, devenir seuls une crise parfaite & suffisante.

Le redoublement qui arrive le jour pair, avant le sixieme de la maladie, est très-mauvais. Il paroît incontestablement qu'une véritable fievre ardente garde, ainsi qu'on l'a dit au §. 738. le caractere d'une tierce légitime. La seule différence qui les distingue, consiste en ce que le redoublement de la fievre ardente ne commence point par un frisson, ni que la fievre ne finit point totalement avec lui; & on doit regarder comme l'attribut individuel de la fievre ardente, d'avoir des redoublements aux jours impairs. Or, lorsqu'on voit paroître un nouveau redoublement en même temps le jour pair, où la violence de la maladie devroit être adoucie & mitigée, le

danger du malade eſt plus grand, parce que ſes forces en ſont abattues plus vîte. Mais quand la fievre ardente ſe trouve formée par la réunion d'une fievre continue & d'une tierce intermittente (voyez le §. 738.), en ſorte que le premier accès de la fievre tierce ſe manifeſte le ſecond jour de la maladie, alors il eſt viſible que les redoublements arrivent aux jours pairs; du ſecond au quatrieme, &c. C'eſt par conſéquent un très-mauvais ſigne, parce que le redoublement ſurvient poſitivement le ſixieme jour de la maladie. On a dit dans ce même *Paragraphe*, en traitant ci-deſſus des jours critiques, que *les maladies qui ſe redoublent aux jours pairs, ſe jugent également les jours pairs* (*i*). Suivant cet ordre, n'eſt-il pas certainement à craindre que la maladie ne ſe termine au ſixieme? Or, les anciens Médecins certifient que le ſix des maladies aiguës eſt un jour redoutable & pernicieux, où ſe déclarent le plus ſouvent des criſes mauvaiſes & du moins imparfaites, & où les accidents favorables qui s'y développent ſont toujours accom-

(*i*) Hippocrat. Epidem. Lib. I. Comment. III. text. XIII. Charter. Tom. IX. pag. 95.

pagnés d'une ſubverſion générale de l'économie animale, & entraînent un danger éminent.

Voilà pourquoi les redoublements qui ſe manifeſtent aux jours pairs, avant le ſixieme jour, deviennent ſi conſidérables & ſi funeſtes. Car, paſſé le ſixieme jour, il y a moins de riſque aux autres jours pairs, parce que le redoublement ſuivant tombe au huitieme jour, où l'on a moins à craindre que le malade ne meure au ſeptieme jour, que les accidents ſont moindres. D'ailleurs, une véritable fievre ardente ne paſſe pas le ſeptieme jour, & nous avons dit en ce même *Paragraphe*, d'après *Galien*, qu'elle ſe termine toujours dans la premiere ſemaine (*k*). En cas qu'elle excede, on doit la rapporter à la claſſe des maladies aiguës ſimples, qui ſe terminent ordinairement dans l'eſpace de quatorze jours. Et lorſque le redoublement arrive le quatorze, qui eſt un jour pair & un jour critique remarquable, on ſait que quelquefois la criſe qui ſe manifeſte, devient tout-à-fait favorable & parfaite. Ces pronoſtics ſont étayés des obſervations lumi-

(*k*) De Criſib. Lib. II. cap. VI. Charter. Tom. VIII. pag. 415.

neuſes d'*Hippocrate*, qui nous apprend que les malades attaqués de fievre ardente, dont le cours fut rapide & mortel, avoient, outre les mauvais ſignes, « les redoublements aux jours pairs ; la » plupart eſſuyoient le quatre des ſymp- » tomes alarmants & pénibles..... & » mouroient le ſix dans la fueur (*l*) ». En décrivant enſuite les fievres ardentes d'une autre épidémie non moins funeſte (*m*), il raconte que *dans le plus grand nombre les redoublements ſe déclarerent aux jours pairs* (*n*).

L'urine noire, ténue & en petite quantité, devient un ſigne de mort. Hippocrate, en parlant dans les *Pronoſtics* des urines noires, les annonce comme très-mauvaiſes & mortelles (*o*). Bien plus, *Galien* aſſure n'avoir vu échapper aucun *de ceux qui ont rendu une pareille urine* (*p*), & la propoſe comme le ſigne de putré-

(*l*) Epidem. Lib. I. Comment. II. text. LXXV. Charter. Tom. IX. pag. 70.

(*m*) Ibid. Lib. III. Comment. III. text. XXXIII. pag. 270.

(*n*) Ibid. text. XXXVI pag. 272.

(*o*) Comment. II. text. XXXII. Charter. Tom. VIII. pag. 635.

(*p*) De Criſib. Lib. I. cap. XII. Charter. ibid. pag. 395.

faction & de mortification νεκρώσιος interne, c'eſt-à-dire, d'humeurs corrompues & gangréneuſes qui ſortent par les urines. Il prétend qu'il y a moins de danger *quand ce n'eſt que le ſédiment de l'urine qui eſt noir* (*q*); & il enviſage encore d'une maniere moins funeſte, ſi le ſeul petit nuage qui ſurnage l'urine, emprunte une couleur noire (*r*). Voilà pourquoi on lit dans les *Prénotions coaques*, que *l'urine noire, & qui a le ſédiment noir, eſt très-mauvaiſe* (*ſ*). Il ajoute peu après dans les fievres erratiques, que les petits nuages noirs diſtincts au deſſus de l'urine, dénotent une fievre quarte (*t*). Inférons par conſéquent que l'urine qui eſt abſolument noire, & principalement celle qui à la noirceur joint une odeur infecte, eſt sûrement mortelle. Avec ces qualités, le péril augmente, lorſqu'elle paroît ténue en même temps & en petite quantité; elle déſigne le caractere gangréneux des humeurs dont les matieres putréfiées ne s'éva-

(*q*) Ibidem.
(*r*) Ibidem.
(*ſ*) N°. DLXXX. Charter. ibid. pag. 886.
(*t*) Coac. Prænot. n°. DLXXXII. Charter. Tom. VIII. pag. 886.

cuent pas totalement par les urines, mais reſtent en plus grande partie. Auſſi *Hippocrate* rapporte que ceux qui périrent des fievres ardentes épidémiques, *avoient rendu des urines noires, ténues & en petite quantité (u)*.

Cependant *Galien* prétend qu'une femme qui avoit accouché depuis peu, & en qui les lochies ſe ſupprimerent, fut notablement ſoulagée par un flux d'urines noires qui coulerent abondamment (*x*). Il fait part de cette obſervation qui lui eſt particuliere, dans ſes *Commentaires* ſur la maladie de cette accouchée, dont une fievre aiguë ſurvenant au troiſieme jour après l'accouchement, arrêta les lochies, & qui rendit le onze une grande quantité d'urine ténue & noire; elles ſe changerent néanmoins enſuite en aqueuſes, & cette femme mourut le quatre-vingt de la maladie.

On trouve pourtant dans les *Epidémies* pluſieurs exemples de malades qui guérirent parfaitement, quoiqu'ils euſſent

(*u*) Epidemior. Lib. I. Comment. II. text. LXXV. Charter. Tom. IX. pag. 70.

(*x*) Ibid. Lib. III. Comment. III. text. LXXIII. ægrot. II. pag. 295.

fait des urines noires & ténues. *Nicodeme*, au premier & au second jour de la maladie, rendit des urines ténues & noires, lesquelles véritablement « devinrent le vingt-quatre très-abondantes & blanches, & déposerent » un sédiment copieux ; il se déclara » encore une sueur abondante chaude, » dont tout le corps fut généralement » couvert, qui le délivra entiérement » de la fievre (*y*) », malgré les redoublements qui se succéderent continuellement les jours pairs. Au reste, il est dit à l'égard de ce malade, que le quatrieme de sa maladie les urines parurent ténues, mais non pas alors noires. Quant à cette femme extrêmement inquiete, de l'isle de *Thaso*, après avoir rendu vers le troisieme jour des urines ténues & noires, elle éprouva la nuit suivante avant le quatre, une sueur critique, & l'apparition de ses regles pendant cette crise (*z*). La maladie d'*Héropyte* fut longue, il fit depuis le premier jusqu'au quatorze, des urines ténues & noires ; aussi *elle ne se termina entiérement que le centieme jour* (*a*). On ne peut disconve-

(*y*) Ibid. text. LXXXI. ægrot X. pag. 304.
(*z*) Ibid. text. LXXXII. ægrot. XI. pag. 305.
(*a*) Ibid. text. LXXX. ægrot. IX. pag. 303. 304

nir que l'urine de ces malades a été noire & ténue ; mais il lui manque encore une condition essentielle pour la rendre mortelle, c'est qu'elle fût en petite quantité. Ces observations ne sont donc pas contraires à nos principes ; & la proposition avancée, que l'urine noire, ténue & en petite quantité est toujours mortelle, subsiste encore sans contradiction & dans son intégrité. *Meton*, qui eut le bonheur de guérir comme les précédents, rendit des urines ténues, *tirant sur le noir, & dont le petit nuage du dessus étoit séparé, & d'une couleur noirâtre* (*b*) ; il s'ensuit par conséquent que cette qualité est moins mauvaise que l'urine noire.

Ainsi que le crachement & le pissement de sang. C'est une preuve de l'impétuosité du sang dont la circulation véhémente fait crevasser les vaisseaux & en fait sortir le sang qu'ils contiennent. On n'a pas de peine à concevoir le danger de ce symptome, quand il survient au poumon, où le trajet du sang dans la fievre ardente est extrêmement difficile ; son mouvement rapide distend fortement

(*b*) Ibid. Lib. I. Comment. III. text. VII. pag. 109.

les vaiſſeaux qui ſont à tout moment prêts à ſe rompre à cauſe de la grande quantité des humeurs que le cœur y envoie. Ah, qu'il eſt difficile de parvenir à rétablir ces vaiſſeaux ouverts & déchirés! la cure de l'hémophtiſie conſiſte alors à recourir aux remedes capables de ralentir la vîteſſe exceſſive du ſang, à adoucir les principes âcres & exaltés des humeurs, vices préciſément éminents dans cette maladie.

Car le piſſement du ſang qui arrive dans ces cas ne provient le plus ſouvent que des ſels & des huiles âcres ſubtiliſés & fort exaltés par la vivacité de la fievre, (voyez le §. 100.) Ces particules acrimonieuſes & corrodantes, en derivant naturellement par les voies urinaires, en minent & détruiſent les petits vaiſſeaux, & indiquent par-là la funeſte dégénéreſcence de la maſſe totale des humeurs. Qu'on n'enviſage donc pas comme des hémorragies critiques, les écoulements de ſang qui ſe font par les voies des poumons & des reins: quelle différence de l'hémorragie du nez qui eſt preſque toujours avantageuſe & ſalutaire, comme on l'a démontré ci-deſſus, parce qu'elle eſt produite par les forces victorieuſes de la nature, au lieu que le cra-

chement & le piſſement de ſang qui ſe manifeſtent dans la fievre ardente ſont l'effet de la violence de la maladie & de la grande acrimonie des humeurs. *Sydenham* les regarde dans la petite vérole, comme des ſignes mortels aſſurés; & il avoue n'avoir pu les calmer par aucun moyen (*c*).

La difficulté d'avaler eſt un mauvais indice. On a déja parlé au §. 739, de la ſéchereſſe extrême que les malades ſouffrent quelquefois dans la fievre ardente au goſier, ſur la langue & dans tout l'intérieur de la bouche. Il eſt conſéquent qu'il en naiſſe la difficulté d'avaler. Ce ſymptome peut être conſidéré ſous un double aſpect, & comme cauſe, & comme ſigne; & d'abord comme cauſe, parce que la cure de cette maladie où la diſpoſition actuelle du ſang demande une grande quantité de liquide délayant ou d'un véhicule aqueux qui fourniſſe la matiere de l'urine & de la ſueur. (On s'étendra davantage ſur la néceſſité de cette indication à la cure de la fievre ardente). Or, comment l'introduire dans le corps, s'il y a une

(*c*) Sect. III. cap. 11. ubi de curation. ſymptomat. pag. 197.

grande

grande difficulté d'avaler ce qui s'y oppose? De plus, elle est encore mise au nombre des signes préjudiciables & nuisibles, en ce qu'elle prouve la fâcheuse disposition des parties du gosier qui servent à la déglutition, leur sécheresse extraordinaire & quelquefois un commencement d'inflammation. En un mot, la seule sécheresse du gosier, portée à un certain point, empêche immanquablement la déglutition, & il est assuré que cette sécheresse & la difficulté d'avaler se rencontrent souvent dans les fievres ardentes. Pénétré de cette vérité, *Hippocrate* avance « que la suffocation subite & la difficulté d'avaler sans gonflement & sans » tumeur, sont dans les fievres de très-» mauvais signes (*d*) ».

Et encore plus le froid des extrêmités. Nous entendons parler ici d'un froid considérable & long qu'on a beaucoup de peines de dissiper, malgré qu'on applique sur les extrêmités du corps tout ce qui paroît capable de les réchauffer. Après avoir dit que les fievres ardentes sont compriſes dans la classe des fievres continues rémittentes (voyez

(*d*) Coac. Prænot. nº. CCLXXVIII. Charter. Tom. VIII. pag. 867.

le §. 738.), qu'on y remarque souvent des remissions & des redoublements sensibles & manifestes, il n'est pas surprenant que chaque redoublement commence à se déclarer par un froid aux extrêmités, ainsi qu'il arrive communément à la naissance de presque toutes les especes de fievres; (relisez à ce sujet le §. 563.) pour l'ordinaire le froid des extrêmités qui vient de cette cause, c'est à-dire, de la formation de la fievre, cesse bientôt, & une grande chaleur lui succede, sans que ce froid devienne un signe fort redoutable. Mais cet accident paroît bien plus grave quand le sang épaissi & coagulé par le feu de la fievre ardente, ne peut pas traverser les petites arteres capillaires, ni parvenir jusqu'aux extrêmités du corps, & qu'il ne circule que dans les grosses ramifications, dans les vaisseaux situés près du cœur, & encore avec un mouvement extrêmement accéléré & rapide. Voilà d'où vient ce feu brûlant & insupportable que les malades ressentent autour des organes vitaux en même temps que les extrêmités du corps sont glacées; (voyez le §. 739.) ce froid dans ces circonstances dépendant de la cause assignée, dure long-temps,

& souvent ne peut plus être dissipé, ainsi qu'en firent la funeste expérience *Philiscus* (*e*), *Silenus* (*f*) & plusieurs autres qui en périrent & dont on peut lire l'histoire dans les *Epidémies*.

La rougeur & la sueur du visage sont d'un sinistre augure. C'est toujours un bon signe, lorsque la chaleur est égale dans tout le corps, & qu'une sueur douce se répand uniformément sur l'étendue de sa surface. La fievre ardente se termine souvent par une sueur critique de cette nature, comme on a déja dit, & dont il ne s'agit point ici. Il n'est question que d'une sueur partielle qui ne mouille que la tête & le visage, ainsi qu'il arrive aux moribonds. On apperçoit effectivement, dans les maladies aiguës & peu de temps après la mort, se former des gouttes de sueur qui ne coulent point, mais qui adherent à la peau, gardent dans leur figure évasée un caractere notable de tenacité & d'épaississement; remarquez que cette sueur qui se développe alors, quoique souvent durant tout le cours de la maladie, la

(*e*) Epidemior. Lib. I. Comment. III. text. 1. ægrot. 1. Charter. Tom. IX. pag. 99.

(*f*) Ibid. text. 11. ægrot. 11. pag. 101.

peau ait toujours paru seche & aride, est ordinairement froide. *Helmont* livré à une espece d'enthousiasme, se sert à cet égard d'une expression figurée & élégante, que nous avons rapportée aux *Commentaires* du §. 432 ; cette sueur, dit-il, *est moins une humeur de sa nature, qu'une rosée alimentaire dissoute qui devance la mort* (g). Toutes les fois qu'une pareille sueur, même chaude & ramassée en gouttes, paroît sur le visage, c'est un mauvais signe. Dès lors le visage devient rouge à cause du sang poussé & arrêté dans les petits vaisseaux par la vivacité de la fievre, & sa partie fluide qui forme les gouttes apparentes sur la superficie de la peau, est exprimée par l'impétuosité de la colonne du sang qui presse par derriere. Pour bien juger de cet état, on n'a qu'à considérer la sueur qui arrive : la matiere de la maladie étant dissoute & circulant dans les petits vaisseaux devenus libres & ouverts, elle ne se ramasse plus en gouttes comme auparavant, & elle sort avec uniformité sous la forme d'une douce vapeur, & se répand également

(g) Capit. *Latex humor neglectus.* nº. XVII. pag. 303.

ſur toute l'habitude du corps, où en ſe ramaſſant, elle coule ſans s'arrêter, comme une liqueur claire & limpide. Attentif à ce caractere, *Hippocrate* annonce comme des bonnes ſueurs, « celles qui coulent goutte à goutte & » s'élevent en vapeurs (*h*) » ; & très-mauvaiſes « celles qui ſont froides, » qui ne ſe manifeſtent qu'autour de » la tête, du cou & ſur le viſage. Si » elles ſe trouvent jointes avec une fievre » aiguë, elles préſagent la mort du » malade, & ſi la fievre eſt légere, » elles déſignent la longueur de la ma- » ladie (*i*) ». *Hippocrate* condamne pareillement les ſueurs dont « les gouttes » ſemblables à des grains de millet ne » paroiſſent qu'au cou (*k*) », & nous apprend dans un autre endroit, que ceux attaqués de fievre ardente, dont la mort étoit imminente « avoient une petite » ſueur ſur le front & devant la poitrine, » aucun ne ſua de tout le corps (*l*) ». On voit par-là combien eſt dangereuſe

(*h*) Prognoſtic. Comment. I. Sentent. XXVI. Charter. Tom. VIII. pag. 609.
(*i*) Ibidem.
(*k*) Ibidem.
(*l*) Epidem. Lib. I. Comment. II. text. LXXV. Charter. Tom. IX pag. 70.

dans la fievre ardente la rougeur du visage lorsqu'il est couvert en même temps de petites gouttes de sueur. C'est là l'indice certain de l'épaississement inflammatoire qu'a contracté le sang qui devient immeable & se déroute dans des vaisseaux étrangers. Il forme des arrêts & des engorgements dans les derniers détroits des arteres sanguines, sa partie la plus liquide en est exprimée, & sort imperceptiblement ; & à l'article de la mort, les petits vaisseaux cutanés exhalants se dilatent & laissent passer des molécules qui forment une sueur épaisse & visqueuse. *Hippocrate* distingue très-bien ces différentes sueurs : « il convient, » dit-il, de connoître les causes géné- » rales & diverses des sueurs ; les unes » viennent de l'épuisement & de la foi- » blesse du corps, & les autres sont » produites par la violence de l'inflam- » mation (*m*) ». Enfin, sans nous étendre davantage, on peut consulter le §. 594. article 2. où nous avons expliqué au long, quelles sont les bonnes & les mauvaises sueurs qui se développent dans les fievres.

(*m*) Prognostic. Comment. I. Sentent. xxvi. harter. Tom. VIII. pag. 609.

L'apparition des parotides qui reſtent ſans ſuppurer, eſt funeſte. On ſait ce que c'eſt qu'une parotide, nous l'avons définie dans les *Commentaires* du §. 416; & nous avons remarqué d'après *Celſe* (*n*), que les parotides ſe forment quelquefois en état de ſanté; alors c'eſt un mal local, qui n'a, pour ainſi dire, point de dépendance dans l'intérieur, & qu'on peut tenter de guérir par l'uſage des remedes répercuſſifs. Il n'en eſt pas de même de celles qui naiſſent en un temps de maladies auxquelles les topiques répercuſſifs ſeroient infailliblement nuiſibles, & qu'il convient mieux de faire ſuppurer & d'ouvrir : en expliquant au §. 593, cette terminaiſon particuliere des fievres qui dégénerent en une autre maladie, on a dit que toutes les fois que la matiere critique n'étant point évacuée du corps, ſe dépoſe en quelque partie, quelle qu'elle ſoit, on a indiſtinctement appellé ces dépôts, parotides. En ſorte que lorſqu'il ſe manifeſte des parotides dans la fievre ardente, c'eſt un ſigne que la matiere fébrile ſe dépoſe dans les glandes, qu'elle engorge d'une ma-

(*n*) De Medicin. Lib. VI. cap. xvi. pag. 391. 392.

niere critique. Or, puisque la masse du sang dans cette maladie se trouve dépourvue de sa partie la plus fluide & qu'elle est douée d'une acrimonie insigne, on ne sauroit se flatter que ces parotides soient susceptibles de résolution. Car les conditions essentielles qu'elle exige, énoncées au §. 386, consistent en ce que les humeurs soient d'une consistance douce, & suffisamment délayées, que le mouvement de la circulation paroisse calmé, régulier & égal, & que les matieres qui obstruent les glandes, n'aient point acquis trop d'épaississement & de densité, de sorte qu'en ce cas la suppuration seule a lieu: & si elle ne pouvoit s'y opérer, ces tumeurs seroient exposées à des issues plus funestes. Cependant, quelquefois les parotides, quoiqu'extrêmement tuméfiées & éminentes, se dissipent tout à coup, & la matiere morbifique qui les forme rentre dans le sang, prête à occasionner de dangereuses rechûtes & fréquemment la mort. En effet, on a déja remarqué dans ce même *Paragraphe* d'après *Hippocrate*, " que les signes critiques qui
" ne jugent ou ne terminent point les
" maladies, deviennent mortels ou pro-
" nostiquent qu'elles auront une issue

» difficile (*o*) ». Ce retour démontre évidemment les efforts inutiles de la nature, ce qui ne peut être que d'un mauvais préſage, à moins qu'il ne ſe décide en même temps d'autres abcès dans une autre endroit du corps, ou que la matiere de la maladie ſe frayant une voie au dehors, ſorte incontinent à la faveur d'autres évacuations critiques. L'avertiſſement ſuivant d'*Hippocrate*, qu'on lit dans les *Prénotions coaques*, mérite à ce ſujet beaucoup d'attention. « Il ſe forme dans les maladies aiguës » & ſur-tout dans les fievres ardentes » des abcès vers les oreilles (des parotides τὰ παρ' ὦτα) ; lorſqu'ils ne font pas » la criſe de la maladie, & qu'ils ne » ſuppurent point, ou quand il ne ſe » déclare point d'hémorragie du nez, » que l'urine ne charrie point un ſédiment épais, les malades meurent. Il » eſt vrai qu'en ce cas la plupart de » ces tumeurs s'éclipſent avant la mort » du malade. Comme qu'il en ſoit, » afin de donner un pronoſtic aſſuré, » il faut toujours obſerver ſi, relativement à ces changements, la fievre

(*o*) Epidemior. Lib. II. Sect. I. text. VII. Charter. Tom. IX. pag. 120.

» diminue, ou si elle augmente (*p*) ». Ce pronostic qu'*Hippocrate* restreint ainsi, se trouve ailleurs présenté dans un sens plus précis : « dans les fievres » ardentes quand les abcès purulents » qui naissent sous l'oreille, ne s'élevent » point, (ou ne suppurent pas) ils dis- » paroissent bientôt (*q*) ». Cependant, il y a encore quelqu'espoir, si la matiere morbifique se fraye un autre passage au dehors. C'est donc avec raison qu'*Hippocrate* recommande de faire attention à la durée, à l'augmentation, ou à la diminution de la fievre. Car si la fievre augmente tout à coup à mesure que la parotide disparoît, il est clair que la cause physique de la maladie, mêlée derechef avec le sang, excite tous ces troubles & menace d'une funeste issue ; au lieu que quand la fievre diminue, on peut espérer qu'elle sera bientôt chassée au dehors par d'autres voies, ou qu'elle se déposera en quelque autre endroit. C'est ce qui a fait dire à *Hippocrate* dans les *Prédictions*, que les parotides sont très-mauvaises lorsqu'elles se dissipent & disparoissent impercepti-

(*p*) N°. CCVIII. Charter. Tom. VIII. p. 863.
(*q*) Ibid. n°. CXXXIX. pag. 849.

blement, sans faire une crise (*r*). Car il n'est pas rare que les parotides disparoissant, la maladie augmente ou le malade rechûte, & que les parotides reparoissent une seconde fois, & restent enfin (*s*). On voit souvent que la disparition des parotides est suivie du dépôt de la matiere morbifique en un autre endroit, ou de son évacuation quand les malades en échappent. Rien n'est plus judicieux que la réflexion que fait *Hippocrate* dans les *Epidémies*, au sujet d'un malade *dont les parotides se dissiperent*, & à qui il survint une douleur sourde & une pesanteur « à la région » iliaque gauche & à la partie supé» rieure de la cuisse du même côté ». Le mal persista jusqu'au quarantieme jour, & le malade se rétablit avec lenteur & avec beaucoup de peine (*t*). Peu après il ajoute ce qui suit : « ceux à qui » il survint des tumeurs sous les oreilles

(*r*) Prædiction. Lib. I. Comment. III. nº. CLXXII. seu ad calcem Charter. ibid. pag. 808.

(*s*) Idem. Lib. de Humor. Comment. III. text. XXXIV. Charter. ibid. pag. 581. Confer. Epidem. Lib. VI. Comment. IV. text. 1. Charter. Tom. IX. pag. 474.

(*t*) Epidem. Lib. I. Comment. II. text. LXVII. Charter. Tom. IX. pag. 67.

» dans le cours des fievres, qui s'éle-
» verent avec douleur, durent les re-
» garder comme des criſes; la fievre ceſſa
» en même temps à la plupart, quoi-
» que les parotides ſe diſſipaſſent & ne
» ſuppuraſſent point. Ces malades, com-
» me *Hermippe* & *Clazomene*, guérirent
» par une diarrhée bilieuſe qui naquit
» alors, ou par des dyſſenteries, ou
» enfin par l'écoulement d'une urine
» chargée d'un ſédiment épais (*u*) ».
Les parotides parurent le dix-ſept de la maladie à *Clazomene*, ſans montrer aucun principe de ſuppuration; le trente-un elles diſparurent & furent remplacées par un flux d'urine épaiſſe & une diarrhée abondante (*x*). Reconnoiſſons par-là la vérité de la propoſition avancée au texte de ce *Paragraphe*. Les parotides qui ne ſuppurent point dans les fievres ardentes, ſont ſurement funeſtes, à moins qu'en diſparoiſſant ou en demeurant ſans ſuppuration, une autre ſorte de criſe n'y ſupplée, ſoit par une évacuation ou par un abcès; & en ces cas la maladie devient longue & ſe termine avec difficulté.

(*u*) Ibid. text. LXXXI. pag. 75.
(*x*) Ibid. Comment. III. text. X. ægrot. X. pag. 112.

Il y a des fievres ardentes épidémiques où l'on voit fréquemment se décider des parotides qui disparoissent sans suppurer; on en trouve des exemples dans les Epidémies d'*Hippocrate* (*y*), & *Foësius* remarque à ce sujet, que cette disparition se fait sans risque & sans danger, parce que le flux de ventre & les sueurs qui se déclarent, suppléent à leur défaut (*z*).

Car il ne faut pas s'imaginer que pourvu que les parotides suppurent dans les fievres ardentes, le malade est certainement guéri. Ces abcès sont toujours des crises infidelles & redoutables. *Hippocrate* ne cite pas moins deux malades, dont les parotides parvinrent à suppuration & qui périrent (*a*). Les plus grands Praticiens ont fait les mêmes expériences (*b*).

Abstraction faite de ces circonstances, on voit naître souvent à des personnes en santé, & sans avoir été précédées d'au-

---

(*y*) Ibid. Comment. I. text. XI. pag. 19. & Lib. II. Comment. II. text. VII. pag. 128.

(*z*) Hippocrat. operum Sect. II. ubi de Coac. Prænot. n°. CCIII. pag. 136.

(*a*) Epidemior. Lib. I. Comment. II. text. LXXXIV. Charter. Tom. IX. pag. 78.

(*b*) Holler. & Jacotii Comment. in Coac. Hippocrat. pag. 209.

cune fievre, des parotides qui n'entraînent ni conséquence ni danger. J'en ai vu beaucoup de ce genre qui se dissipoient sans venir en suppuration, & qui n'avoient point de suite fâcheuse. *Hippocrate* a remarqué ces faits dans plusieurs Epidémies, & alors il observe que ces tumeurs sont *lâches, grandes, étendues, sans caractere d'inflammation & exemptes de douleur* (*c*) : on peut dans leur curation se servir, selon le conseil de *Celse*, des répercussifs (*d*), tandis que les parotides qui arrivent dans la fievre ardente, sont, pour l'ordinaire, plus petites, dures & douloureuses ; voilà leur caractere distinctif.

La diarrhée trop abondante fait périr le malade. Nous avons dit ci-dessus que la diarrhée se guérit souvent par une diarrhée critique ; il est ici question par conséquent d'un flux de ventre symptomatique & excessif. Il est certainement dangereux dans ces maladies que le ventre soit serré, parce que ces sortes de fievres étant produites par une bile âcre & corrompue, comme on a déja vu, &

(*c*) Epidemior. Lib. I. Comment. I. text. x. Charter. Tom. IX. pag. 19.

(*d*) De Medicin. Lib. VI. cap. xvi. pag. 397.

le feu brûlant qu'on ressent dans le corps étant capable d'incendier & d'induire en putréfaction la bile la plus saine, il est bon que la saburre stagnante des premieres voies sorte sans interruption ; car le libre accès de l'air, la chaleur du lieu & son croupissement lui occasionneroient promptement une putréfaction extraordinaire. C'est ainsi une excellente méthode de réitérer les lavements dans la cure de la fievre ardente, non pas tant en qualité de remede délayant, relâchant ou rafraîchissant ; mais parce qu'ils nettoient les intestins, & qu'ils entraînent toutes les matieres putréfiées qui y séjournent. Bien loin donc que ce soit un mal que le ventre soit relâché dans la fievre ardente, *Hippocrate* est porté à croire que les personnes qui ont le ventre fort lâche, sont rarement attaquées de cette maladie (*e*) ; & il a observé que ceux qui en périssent, ont eu le plus souvent le ventre constipé (*f*). Mais quand il se déclare une diarrhée trop abondante, & que les matieres sortent

(*e*) Lib. de Aere, Loc. & Aqu. cap. II. n°. XIII. Charter. Tom. VI. pag. 190.

(*f*) Epidem. Lib. I. Comment. II. text. LXXV. Charter. Tom. IX. pag. 70.

principalement liquides (*g*), ſans avoir reçu aucun indice de coction (*h*), *Hippocrate*, comme on l'a dit plus d'une fois aux §. 386. 590. la regarde mortelle. Ces matieres excrémentitielles ſont ordinairement d'une infection inſupportable, & déſignent la dégénéreſcence putride & très-dangereuſe des humeurs animales : tout le fluide du ſang s'écoule par le fondement, les forces du malade s'épuiſent, & cette eſpece de diarrhée devient tout à la fois nuiſible, & comme cauſe & comme ſigne de maladie.

Quand le délire ſuccede aux mouvements convulſifs, la mort ſuit de près. L'imméabilité du ſang & ſon défaut de circulation dans les arteres du cerveau, ſont les cauſes fréquentes du tremblement dans les maladies, ainſi qu'il a été amplement expliqué au §. 627. & aux ſuivants, qui roulent expreſſément ſur le tremblement fébrile. Or, dans la fievre ardente, le ſang eſt dépourvu de ſes particules les plus fluides, & les

(*g*) Coac. Prænot. n°. CXXX. Charter. Tom. VIII. pag. 858.

(*h*) Prædiction. Lib. I. Comment. II. n°. LVII. Charter ibid pag. 740. Confer. Aphoriſm. Sect. IV. n°. XXII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 146. & alibi paſſim.

globules rouges se trouvent desséchés & presque torréfiés par la chaleur vive qui réside intérieurement. En voilà sans contredit assez pour exciter des tremblements dans la fievre ardente, auxquels si le délire survient, il s'ensuit que la même cause ou la séchereſſe & l'épaiſſiſſement du sang sont assez considérables pour léser les fonctions du cerveau, déranger le *sensorium* commun, & rendre, en aggravant le mal, le danger de mort plus imminent.

Il y a néanmoins un passage d'*Hippocrate*, où l'on lit que « dans les fievres » ardentes sujettes à des tremblements, » le délire qui survient, les termine (*i*) ». Remarquez, dit *Galien* à ce sujet dans ses *Commentaires* (*k*), que le mot de *terminer* est pris ici très-improprement & d'une maniere équivoque; il signifie quelquefois la guérison de la maladie, & dans cette occasion son changement en un état pire. Véritablement le délire emporte souvent les convulsions, prin-

(*i*) Aphorism. Sect. VI. nº. XXVI. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 262. Confer. Coac. Prænot. nº. CXXXIII. Charter. Tom. VIII. pag. 859.

(*k*) Aphorism. Sect. VI. nº. XXVI. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 262.

cipalement si le délire est considérable & les malades comme furieux, parce que la force & la contraction de leurs muscles sont incompréhensibles. Cette issue cependant n'en est pas plus heureuse, & devient presque toujours mortelle.

La fievre ardente dégénere souvent en péripneumonie, qui est accompagnée de délire. On a déja fait mention aux *Commentaires* du §. 739. que la fievre ardente se change fréquemment en péripneumonie La raison en est évidente & s'ensuit clairement des explications précédentes. Elles servent aussi à déduire la cause du délire qui l'accompagne ordinairement. Or, dès que ces deux symptomes alarmants se réuniſſent dans la fievre ardente, il est aisé de connoître le danger éminent de mort que le malade encourt. *Hippocrate* n'a-t-il pas eu raison de regarder leur complication comme mortelle, en disant: « C'est un » signe de mort, lorsque dans une fievre » qui n'est point du genre des intermittentes, la difficulté de respirer & le » délire se trouvent joints ensemble (*l*) ».

Celle qui est précédée par des violentes douleurs de ventre, est très-dangereuse,

(*l*) Ibid. Sect. IV. no. 1. pag. 167.

parce qu'elle indique l'inflammation dont les inteſtins & le mézentere ſont attaqués. En ſorte que la fievre ardente où ces accidents ſéviſſent avec vigueur, montre un péril imminent par la gangrene qui les ſuit de près & les termine d'une maniere funeſte en très-peu de temps. On a expliqué précédemment dans l'hiſtoire des plaies du bas-ventre, quels ſont les progrès de l'inflammation dans ces parties, & combien vîte la gangrene y fait ſon cours. Le même ſujet reviendra encore dans la ſuite, lorſque l'ordre des matieres nous obligera de traiter l'inflammation des inteſtins. Il paroît que le ſentiment d'*Hippocrate* eſt conforme à l'opinion expoſée au texte de ce *Paragraphe*, quand il dit que dans « les fievres aiguës ..... les » douleurs vives des viſceres du bas-» ventre, ſont des mauvais ſymptomes » (*m*); & en un autre endroit, que la » fievre ardente accompagnée d'un flux » de ventre avec des tranchées & des » douleurs, eſt ordinairement mor-» telle (*n*) ».

(*m*) Ibid. n°. LXVI. pag. 177.

(*n*) Coac. Prænot. n°. CXXXI. Charter. Tom. VIII. pag. 859.

Elle se termine par une crise suivie de frisson, lequel existe, quand on est saisi dans tout le corps d'un sentiment de froid. S'il est léger & de peu de durée, on l'appelle communément *horripilation* ou frissonnement, (voyez le §. 563.) quelques-uns le nomment encore horreur, parce que l'aspect ou le souvenir d'une chose horrible, effrayante ou hideuse, excite ce frémissement interne, analogue au frisson : voilà pourquoi *Galien* a dit que les auteurs qui ont voulu représenter le frisson par un sentiment de froid, ont suivi les notions de cette affection intérieure, car la perception ou le sentiment du froid persiste souvent sans un froid réel. « Les parties qu'on voit dans » un état d'inanition, d'engourdissement, » avec une sensibilité éteinte, ou presque » privées de sentiment, sont certainement » attaquées d'un grand froid .... cependant aucune d'elles n'a le sentiment du froid dont elle se trouve » atteinte, par conséquent on ne peut » pas dire qu'elle soit saisie de frisson, » car pour cela il faut nécessairement » le ressentir ; dès lors le frisson existe » inconteſtablement (o) ».

(o) Lib. de Tremor. cap. VI. Charter. Tom. VII. pag. 208.

Hippocrate avoit reconnu que « la » fievre ardente se termine souvent par » un frisson (*p*) ». Dans cette maladie, comme on verra bientôt au *Paragraphe* suivant, le sang dépouillé de sa partie la plus fluide commence à s'arrêter aux extrêmités des petites arteres & à former des principes d'inflammation presque dans toutes les parties du corps. A mesure que le passage du sang dans les veines s'intercepte & s'embarrasse, elles se désemplissent, & tout le sang se ramasse dans le système artériel, ce qui augmente les résistances immenses que les arteres opposent au sang que le cœur leur envoie, & ce qui redouble le frottement violent que les particules du sang éprouvent, & fait naître la chaleur ardente qui caractérise cette fievre. Or, lorsqu'à la faveur de l'usage long & abondant des remedes délayants & résolutifs, les particules épaisses & inflammatoires du sang ont commencé à se résoudre & à se dégager des derniers détroits des arteres sanguines, de maniere à enfiler les orifices des veines

(*p*) Coac. Prænot. n°. CXXXVI. Charter. Tom. VIII. pag. 859. Aphorism. Sect. IV. n°. LVIII. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 171.

ſanguines, tous les engorgements & les obſtacles antérieurement exiſtants ſe diſſipent & ſont emportés : tout de ſuite le paſſage eſt ouvert & le ſang reprend ſon cours interrompu dans les veines auparavant vuides. De ſorte que dans un ſeul moment tout cede & s'aſſouplit, la réſiſtance conſidérable qui ſe trouvoit précédemment dans les arteres, le frottement exceſſif qui s'en enſuivoit ceſſent en même temps & ſe réduiſent preſque à rien. Ainſi la chaleur du corps tout à coup diminue, & d'une maniere ſubite, puiſque la colonne du ſang que le mouvement du cœur anime, y revient & eſt tranſmiſe dans les veines qui ſont vuides, ſans aucune peine & ſans ſouffrir d'aucune part le moindre frottement. Par ſucceſſion des mêmes fonctions, le cœur repouſſe & chaſſe derechef avec liberté dans les arteres dilatées & ouvertes, le ſang qu'il a reçu des veines, d'où il s'enſuit un moindre frottement. En conſidérant attentivement la diminution conſidérable qui s'eſt faite pendant le cours de la maladie, de la maſſe des liqueurs à mouvoir qui compoſent la circulation, n'en réſulte-t-il pas clairement la raiſon pourquoi le paſſage du ſang dans les

arteres étant dévenu libre & parfaitement rétabli, il arrive un friſſon ſubit? A l'égard de la diminution des humeurs durant la maladie, ne ſuffit-il pas pour en convaincre, d'obſerver qu'une perſonne d'un grand embonpoint perd ſouvent la moitié de ſon volume & de ſon poids, & n'échappe à une maladie vive & dangereuſe, qu'en acquérant une pâleur & un emmaigriſſement extrême? Au reſte remarquez qu'après une grande chaleur, le ſentiment d'un froid ſubit eſt ſuivi du frémiſſement de tout le corps; c'eſt-à-dire, d'un friſſon qu'éprouvent évidemment tous ceux qui, en ſortant d'un endroit fort chaud, s'expoſent tout de ſuite à un air froid.

On connoit par-là quelle eſt cette eſpece de friſſon qui ſuccede ſouvent à la criſe de la fievre ardente; car il ne faut pas croire que tous les friſſons qui arrivent dans cette fievre ſoient favorables & d'un bon augure: cette concluſion fauſſe eſt bien loin de notre idée. Il n'y a d'avantageux que cette eſpece de friſſon que nous venons d'expliquer, lequel eſt produit par le rétabliſſement de la circulation & le cours libre des humeurs qui ſe repartiſſent également dans tous les vaiſſeaux. Lorſqu'il revient

un nouveau redoublement, soit aux jours pairs, soit aux impairs, le malade ressent un frisson bien inférieur & beaucoup plus léger que celui que nous appellons ici critique. Dans les hémorragies du nez qui se manifestent, on voit quelquefois survenir de ces frissons critiques qui effraient le malade & les assistants, frappés d'une terreur panique, comme si la mort étoit imminente, tandis que ce sont là les signes avant-coureurs de la guérison & de la santé. Cependant, d'où provient alors ce frisson? il est facile d'en appercevoir la cause étiologique, lorsqu'on fait réflexion qu'une grande perte de sang diminue tellement sa compression aux extrêmités des arteres capillaires engorgées, que les molécules humorales obstruantes sont repoussées en arriere, se dégagent, & les épaississements inflammatoires se résolvent en un instant, (voyez le §. 400. article 1.) Afin de discerner ces bons effets, il est essentiel de remarquer soigneusement le temps où le frisson se développe dans la fievre ardente, autrement il seroit impossible d'en déduire un pronostic assuré. Cette vérité a été connue d'*Hippocrate*, qui enseigne " qu'on doit s'attendre à " une crise difficile dans les fievres où " les

» les friſſons naiſſent le ſixieme jour(*q*)„. Véritablement que le friſſon critique a ce pronoſtic de commun avec toutes les autres criſes, qui ſe déclarent poſitivement en ce jour. On en a ſuffiſamment parlé dans ce *Paragraphe*, à l'article des jours critiques. Il eſt conſtant & avéré que les anciens Médecins, dont les obſervations ſont d'un ſi grand poids, ont toujours regardé le ſixieme jour comme ſuſpect, & que la plupart des criſes qui s'y manifeſtent, ſont mauvaiſes, ou tout au moins incertaines. Or, les mauvaiſes criſes peuvent pareillement faire naître des friſſons; toutes les fois que le ſang devenu épais & imméable, s'arrête aux extrêmités du corps, il ſurvient des friſſons longs & conſidérables. Voilà pourquoi le froid des extrêmités du corps a été de tout temps enviſagé comme un très-mauvais ſigne dans la fievre ardente. *Hippocrate* condamne avec raiſon ces friſſons en ces termes: « les froids » des parties du corps qui reſtent après » un friſſon, & qu'on ne peut pas diſ» ſiper, deviennent très-dangereux »

(*q*) Aphoriſm. Sect. IV. nº. xxix. Charter. Tom. IX. Part. II. pag. 150. Confer. Coac. Prænot. nº. xv. Charter. Tom. VIII. pag. 854.

(*r*). Cet accident fâcheux n'eſt pas à craindre à la ſuite d'un friſſon critique : puiſqu'on a dit qu'il contribue à rétablir & à réintégrer le cours des liqueurs dans tous les vaiſſeaux, il faut bien qu'il ſoit ſuivi d'une chaleur douce & naturelle, que produit par-tout la propagation des humeurs vitales & leur mouvement égal. La cauſe & les effets des friſſons critiques paroiſſent donc bien différents de ces mauvais friſſons. Cette femme, *qui étoit malade au marché des porte-faix* (*ſ*), éprouva de fréquents friſſons, auxquels ſuccéderent, tantôt l'augmentation de tous les ſymptomes de la maladie, tantôt le froid des extrêmités du corps, qu'on avoit peine de rechauffer ; auſſi elle mourut bientôt.

Malgré l'efficacité du friſſon critique, le dégagement & la réſolution qu'il ſuppoſe être opérés de la matiere de la maladie, néanmoins, quelles que ſoient ſa mobilité & ſon atténuation, il eſt rare ou preſque impoſſible qu'elle s'aſſimile derechef avec les humeurs ſaines, qu'elle reprenne incontinent un caractere de

(*r*) Prædiction. Lib. I. Comment. II. nº. LXV. Charter. Tom. VIII. pag. 744.

(*ſ*) Epidem. Lib. III. Comment. II. text. IX. ægrot. XII. Charter. Tom. IX. p. 252. 253.

salubrité & circule dans tous les vaisseaux, sans troubler & sans léser aucune fonction. Effectivement, les grandes maladies alterent & détériorent considérablement les humeurs animales, en sorte que la matiere morbifique, quoique désormais résoute & mise en mouvement, retient & conserve encore des dégénérescences & des qualités abâtardies, qui restent opposées aux loix immuables de l'économie animale. C'est pourquoi une évacuation critique quelconque accompagne presque toujours ce frisson. Il est donc vrai & concluant que la fievre ardente se termine quelquefois par un frisson, mais c'est une rareté ou une impossibilité qu'elle guérisse uniquement à la faveur de ce frisson. *Cléonactide* eut véritablement un frisson le quatre-vingt de la maladie, mais il fut suivi d'une sueur abondante & d'urines copieuses qui déposerent un sédiment rouge & égal ; *crises parfaites qui la terminerent & la guérirent sans retour & sans délai* (*t*).

§. 742. *Les résultats de toutes les expositions précédentes établissent clairement le diagnostic & la cause de cette mala-*

(*t*) Epidem. Lib. I. Comment. III. text. VI. ægrot. VI. Charter. Tom. IX. pag. 108.

die, laquelle provient de l'appauvriſſement du ſang, qui eſt privé de ſes particules les plus douces & les plus fluides, & de l'état inflammatoire en général de tout le corps, que produiſent les trop grandes forces des ſolides & des fluides. Ces connoiſſances ſolides montrent les pronoſtics aſſurés qu'on peut en déduire.

On a ſuffiſamment développé dans les *Commentaires* des §. 738. & 739. en quoi conſiſte la fievre ardente, & quelles ſont les différences eſſentielles qui la diſtinguent des autres fievres. Si nous voulons les réſumer ici ſommairement, nous trouverons qu'elle differe de la ſynoque putride, dont le cours eſt ſimple, continu, avec uniformité, & exempt de rémiſſions & de redoublements conſidérables & apparents; des intermittentes, qui ont une ceſſation de fievre marquée après chaque accès; des continues rémittentes légeres, par la chaleur peu vive, & principalement vers les parties précordiales; par la chaleur douce des extrêmités du corps, la ſoif peu forte, la ſéchereſſe peu conſidérable qui les caractériſent: les fievres ardentes véritablement ſont compriſes dans la même claſſe de ces dernieres; mais on les diffé-

rencie par la véhémence & le nombre des symptomes malins qu'elles manifestent.

A l'égard de la cause prochaine qui est assignée dans le texte de ce *Paragraphe*, on ne sauroit douter de sa réalité, en considérant les causes éloignées qui y concourent, & les symptomes principaux qui se déclarent dans la fievre ardente. Effectivement, n'est-il pas clair & constant que des grands travaux, l'ardeur du soleil, & les autres causes dont on a fait l'énumération au §. 740. dépouillent le sang de sa partie la plus fluide & la plus douce, en dissipent la sérosité, & disposent les restes, dépouillés de leur véhicule aqueux, à contracter un épaississement inflammatoire & à acquérir une plus grande acrimonie? Ces principes d'inflammation & d'acrimonie, agissant seuls ou de connivence avec une constitution épidémique, ou exaltés par des matieres aromatiques, âcres & échauffantes, accélerent vivement le mouvement de la circulation, & allument une fievre ardente. Les symptomes essentiels qui l'accompagnent, décrits au §. 739. en confirment inconteſtablement le caractere; tels sont la chaleur brûlante, la difficulté de respirer, la sécheresse de tout le corps, la soif inex-

tinguible, le désordre de toutes les fonctions qui sont notablement lésées.

Puisque la raison & l'expérience certifient que la fievre ardente est une des maladies les plus grandes & les plus dangereuses, il est d'une nécessité absolue d'en avoir des notions justes & véritables, pour en tirer des pronostics assurés, & savoir positivement dans le traitement ce qu'on doit craindre & ce qu'on peut espérer. Car un Médecin *est certainement exempt de reproches & de fautes* (*u*), lorsqu'il prévoit & qu'il prédit avec sagacité & avec assurance les maladies qui sont susceptibles de guérison. *Hippocrate* recommande « essentiel-» lement aux Médecins de s'instruire » des issues qu'elles doivent avoir (*x*) ». Il convient qu'*il est sans contredit plus avantageux* de guérir les maladies, *que de connoître les symptomes à venir* (*y*). Mais *il n'est pas possible de guérir toutes les maladies* (*z*); & les Médecins, « en prévenant & en annonçant la gué-» rison de celles qui en sont capables, » fondés sur les principes fermes qui leur

(*u*) Hippocrat. Prognostic. Comment. I. Sentent. IV. Charter. Tom. VIII. pag. 585.
(*x*) Ibid. Sentent. I. pag. 583.
(*y*) Ibid. Sentent. III. pag. 584. (*z*) Ibid.

» en inſpirent la certitude, s'empreſſent » & deviennent plus aſſurés à les combattre & à les guérir ; & en s'attirant » encore plus de confiance, ils font plus » d'honneur à leur ſavoir (*a*) ».

Ainſi les expoſitions détaillées que nous avons précédemment données des cauſes, des ſymptomes & du cours de la fievre ardente, démontrent les différents pronoſtics qu'on peut plauſiblement en déduire ſuivant les divers temps de la maladie & les divers états des malades. On ne ſauroit diſconvenir de leur danger imminent, quand les ſymptomes ſont graves, véhéments & nombreux. On prévoit aiſément le dérangement & l'aliénation des fonctions du cerveau, lorſqu'on voit que la maſſe du ſang a contracté un caractere d'épaiſſiſſement & d'imméabilité, que ſa circulation eſt extrêmement rapide & précipitée, que ſes globules violemment agités ſont capables de s'inſinuer dans les orifices dilatés des petits vaiſſeaux, de les obſtruer, de les enflammer, de dépouiller le ſang de ſon véhicule le plus ténu & de ſa partie la plus fluide. De là s'enſuivent immanquablement l'interception des eſprits animaux, la gene de leur ſe-

(*a*) Ibid. Sentent. IV. pag. 585.

crétion, la difficulté de leur circulation dans la substance du cerveau, & de leur irradiation dans les nerfs ; d'où naissent enfin le délire, l'assoupissement & les convulsions, &c. si fréquents dans la fievre ardente. En suivant l'enchaînement de ses phénomenes dans les différentes parties du corps, n'est-il pas évident que la chaleur ardente qu'on ressent aux parties précordiales, le mouvement impétueux d'un sang trop dense & trop épais, & la sécheresse dominante & extraordinaire de toutes les parties, démontrent les embarras considérables des poumons, qui menacent d'un crachement de sang mortel, par la rupture des vaisseaux ; ou d'une difficulté de respirer, & d'une péripneumonie funeste par l'engorgement de leurs vaisseaux ? Inutilement ferions-nous ici la récapitulation succincte de tous les maux que cette maladie entraîne, & de ses issues dangereuses. Si on a compris les explications précédentes, on est au fait des différents moyens critiques que la nature emploie pour la guérir, des voies par où elle chasse & évacue la matiere morbifique, du temps de la maladie où ces efforts se développent avec facilité, où ces évacuations s'operent avec sûreté ;

des signes enfin qui les précedent & les annoncent. A l'appui de ces notions, on parviendra aisément ensuite à discerner les crises salutaires, d'avec les mauvaises ; & celles-ci, d'avec d'autres incertaines & douteuses : on distinguera par avance les issues des maladies, parce que nous avons clairement énoncé & expliqué tous les signes qui influent sur le pronostic.

On sera peut-être étonné de voir avancé, dans le texte de ce *Paragraphe*, que tout le corps soit atteint d'une inflammation générale, tandis qu'il semble que la circulation devroit plutôt être tout-à-coup interceptée par le grand nombre des vaisseaux obstrués. Rien néanmoins ne dément la vérité de cette proposition : car les explications détaillées dans les chapitres de l'*obstruction* & de l'*inflammation* démontrent évidemment que l'inflammation appellée par erreur de lieu, & que nous avons dit produite uniquement par la vîtesse excessive de la circulation, comme il a été prouvé au §. 100. provient de la trop grande dilatation des petits vaisseaux, qui admettent des molécules trop épaisses, lesquelles n'étoient point naturellement destinées à y entrer. Par conséquent

tout le corps peut être attaqué d'une inflammation universelle, quoique le sang trouve encore son passage dans la plupart du moins des arteres sanguines. Les effets existants, la rougeur du visage & souvent de tout le corps, qui est quelquefois manifeste, même après la mort, nous persuadent sans peine de la réalité de cette inflammation générale & ordinaire dans la fievre ardente. Par l'ouverture du cadavre des personnes mortes de cette maladie, on juge & on connoît à la seule inspection, que la substance corticale du cerveau, où l'on ne distingue naturellement aucun point rouge, pas le moindre vaisseau sanguin, se trouve alors remplie de sang, tout comme s'il y avoit été injecté avec beaucoup d'art. Voilà d'où provient une si grande chaleur, malgré l'embarras considérable des autres vaisseaux : les globules rouges du sang, quoique privés de leur férosité la plus fluide & la plus ténue, & ne circulant plus que dans les grosses ramifications artérielles, sont entraînés par un cours si rapide & si impétueux, qu'il en résulte inévitablement une chaleur vive & extraordinaire, dont on a traité séparément au chapitre *de la chaleur fébrile.*

Fin du Tome cinquieme.

NOMS
DES AUTEURS

Cités dans ce Volume.

Académie Roy. des Sciences.
Actuarius.
Aretée.
Aſclépiade.
Benet.
Boerhaave.
Bontius.
Cajus.
Celſe.
Charter.
Degnier.
Diemerbrœck.
Donckers.
Duret.
Foëſius.
Foreſtus.
Fracaſtor.
Galien.
Helmont.
Hiſtoire naturelle & médicinale des Indes orientales.
Hollier.
Hippocrate.
Lobb.
Niehl.
Petit.
Reaumur.
Schenckius.
Solano.
Spirinchius.
Sydenham.
Traillan.
Vander-Mye.
Wepfer.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. I. *De la Curation de la Diarrhée fébrile*, Page 1
CHAP. II. *Des Exanthemes fébriles*, 47
CHAP. III. *De la Fievre continue simple*, 109
CHAP. IV. *De la Fievre continue putride*, 135
CHAP. V. *De la Fievre ardente*, 235